



HAL
open science

Les réussites scolaires en milieux populaires

Samia Belgherbi

► **To cite this version:**

| Samia Belgherbi. Les réussites scolaires en milieux populaires. Education. 2017. dumas-01616208

HAL Id: dumas-01616208

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01616208>

Submitted on 13 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



**MASTER MEEF mention 1er degré
« Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation »
Mémoire de 2^{ème} année
Année universitaire 2016 - 2017**

**LES REUSSITES SCOLAIRES
EN MILIEUX POPULAIRES**

BELGHERBI Samia

Directeur du mémoire : Laurent Kuhr
Assesseur : Geneviève Zoïa

Soutenu le 2017

SOMMAIRE

Introduction	2 - 3
I/ L'échec scolaire en milieu populaire	3 - 4
A. Les dispositions familiales	4 - 5
B. L'aspect culturel	5 - 9
C. Les limites de cette conception	9 - 10
D. Un sentiment de trahison	10 - 11
E. L'impact du genre dans la réussite en milieu populaire	11 - 14
II/ Les réussites en milieu populaire	14 - 15
A. L'engagement familial	15 - 16
B. Le sens donné aux apprentissages	16 - 17
C. L'engagement	17 - 20
III/ Étude empirique et Méthodologie	20 - 23
IV/ Recueil de données	23 - 38
Conclusion	39 - 40
Bibliographie	41 - 42
Table des annexes	43
Annexes	44 - 93

INTRODUCTION

Le curriculum de l'enseignement obligatoire a été défini, historiquement, par le clergé et l'État, à partir de la conception de la culture et de l'enseignement prévalant dans les classes au pouvoir au cours des siècles derniers.

Le curriculum se trouvait et se trouve encore sous le contrôle de groupes sociaux qui font de leurs propres valeurs, de leurs propres savoirs et de leur propre rapport au savoir le modèle de LA culture « générale », ainsi, le chemin à parcourir, pour s'approprier de la culture scolaire, n'est pas du tout le même selon qu'elle se trouve dans le prolongement de la culture familiale, ou lui est au contraire étrangère ¹

Cette analyse de l'assimilation de la culture scolaire mise en avant par Perrenoud ouvre le débat sur les probabilités de réussite scolaire compte tenu du cursus ou du bagage socio-culturel d'un élève.

Bon nombre d'auteurs ont travaillé sur la question des réussites scolaires en milieux populaires.

L'image associée aux élèves issus de ces milieux est bien souvent celle des difficultés voire de l'échec scolaire. Les difficultés rencontrées par ces élèves s'expliquent par plusieurs facteurs qui sont à conjuguer entre eux.

Pierre Bourdieu a mis en cause le capital culturel tandis que Raymond Boudon s'est plus focalisé sur les stratégies prises par les familles. Il serait alors absurde d'isoler un seul facteur pour justifier de ces phénomènes d'échec.

Malgré tout, certains élèves arrivent à s'affranchir du phénomène de "reproduction sociale", et parviennent à suivre une très bonne scolarité, parfois même brillante. Encore une fois, il semble essentiel de ne pas juger de ces causes de manière indépendante, mais bien au contraire de les combiner afin de comprendre au mieux ce qui a permis ces réussites.

C'est d'ailleurs ce sur quoi s'est portée ma réflexion : Pourquoi certains élèves issus de milieux populaires réussissent tandis que d'autres échouent ?

Pour répondre à cette problématique, je me suis, dans un premier temps, focalisée sur les raisons de ces échecs scolaires en milieu populaire. J'ai ensuite essayé de comprendre comment certains élèves ont réussi à mener à bien leur scolarité. Et pour finir, j'ai réalisé une enquête de terrain,

¹ PERRENOUD, P (1998). L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique. Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences,

auprès de personnes issues de milieux populaires afin de venir compléter les recherches des différents sociologues ayant travaillé sur ce sujet et ainsi venir confirmer ou infirmer ce qui a été détaillé dans la seconde partie de mon travail.

I. L'échec scolaire en milieu populaire

Si l'on se réfère aux statistiques, de plus en plus de jeunes issus de milieux les plus défavorisés obtiennent le bac, ce qui est le cas de 60% d'enfants de familles ouvrières nés à la fin des années 80 contre 10% de ceux nés dans les années 1950. Cependant, selon le ministère de l'Éducation nationale, 90% des enfants d'enseignants ont obtenu leur bac en 2002 contre 40,7%, des enfants d'ouvriers non qualifiés. Ainsi on peut observer un écart de près de 50 points entre ces deux CSP.

La hausse du taux de réussite au baccalauréat peut s'expliquer grâce à l'essor du bac professionnel à partir de la fin des années 1980. De ce fait, les inégalités se déplacent au niveau du type de bac obtenu, et se trouvent être encore plus importantes. En 2002, 40% des enfants de cadres supérieurs obtiennent un bac S, contre 4,6% des enfants d'ouvriers non qualifiés. En 2012, 31 % des enfants d'ouvriers ayant eu leur bac l'ont eu dans une filière générale, 23 % dans une filière technologique et 46 % dans une filière professionnelle.

Chez les enfants de cadres supérieurs ayant obtenu leur bac, les trois quarts ont eu un bac général, 14 % un bac technologique et 10 % un bac professionnel. La situation s'est dégradée pour les milieux les plus populaires, les employés de service et les ouvriers non qualifiés. Chez ces derniers, la part de bacheliers issus de la filière S est passée de 6,4 à 4,6 %. Il faut ajouter à cela le fait que selon le type de bac obtenu, un élève ne pourra pas accéder à toutes les formations de l'enseignement supérieur qu'il souhaite s'il n'obtient pas un bac général, ce qui va encore creuser les inégalités quant à son emploi futur.

Selon les sociologues Daniel Thin et Mathias Millet :

La confrontation entre les logiques socialisatrices qui trament les relations entre les familles populaires et l'école explique ainsi que l'expérience scolaire des enfants de milieux populaires les plus éloignés du mode scolaire de socialisation puisse être celle d'une tension entre deux mondes disjoints, celui des dispositions produites par la socialisation familiale et celui des dispositions attendues par l'institution scolaire.²

² MILLET, M & THIN, D (2012). Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale. P.U.F, p'2-3

D'autres sociologues tel que Pierre Bourdieu ou Philippe Perrenoud ont évoqué l'écart culturel pour parler de ces inégalités scolaires. Raymond Boudon, a rejeté cette hypothèse tout en mettant en avant les choix stratégiques pris par les familles dans les différents milieux sociaux. Il faut aussi noter que les garçons et les filles issus de milieux populaires, ne vivront pas leur scolarité de la même manière. Ainsi il serait absurde d'isoler un facteur qui serait l'unique raison explicative de ces inégalités scolaires.

A. Les dispositions familiales

Dans les milieux populaires, les parents se retrouvent souvent dépourvus face au fonctionnement de l'école, et rencontrent alors des difficultés pour suivre la scolarité de leur enfant. Ils se font ainsi rapidement dépasser par les attentes de celle-ci. Les passages d'un cycle à l'autre entraînent un changement au niveau des exigences, et sont souvent identifiés comme des périodes critiques pour l'enfant, à la vue des difficultés auxquelles il est confronté.

Les parents se font alors dépasser par les exigences scolaires et ne peuvent répondre favorablement aux demandes de leurs enfants. Ils opèrent alors à un « décrochage » du point de vue de l'aide qu'il pouvait auparavant essayer d'apporter.

D'une certaine façon, pour ces familles, l'école peut devenir leur négation. Selon Daniel Thin et Mathias Millet, elle peut même leur faire courir un risque de « disqualification symbolique »³ auprès de leurs enfants. Ils pourront alors dévaloriser leur parents en commençant par les invalider du point de vue de leur savoir et de leur capacité à leur venir en aide dans leur scolarité. Cette invalidation peut se passer par exemple au moment des devoirs, où l'enfant ne sera pas d'accord avec les explications des parents ou en leur montrant qu'il en sait plus qu'eux.

Dans leur ouvrage les Ruptures scolaires, Daniel Thin et Mathias Millet nous disent que beaucoup de parents évoquent leur ressenti sous une forme de détresse quant à leur capacité à venir en aide à leur enfant, se traduisant par des larmes ou de l'énervement. Prenons l'exemple d'un jeune collégien dont la maman déclare :

Pour faire ses devoirs, je me rappelais, le soir il comprenait rien du tout. Alors des moments il me disait de l'aider mais moi pas le temps ou bien moi je ne comprenais pas, je pouvais même pas l'aider, il prenait des crises de nerfs. (...) Ah il s'énervait, « je comprends rien ». Je disais : « Mais ta professeur il faut lui dire que t'as pas compris. » Il prenait des crises déjà, ah mais je me rappelle

³ MILLET, M & THIN, D (2012). Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale. P.U.F, p'65

dans la chambre « viens m'aider ! », alors moi j'y allais, y a des moments, je l'aidais mais des moments je comprenais pas hein! Ça avait rien à voir comme nous on avait appris » (mère de Marc).⁴

Ce témoignage permet d'observer comment la scolarité de cet élève a pu être marquée par la tension entre les savoirs et apprentissages scolaires et les logiques sociocognitives familiales.

B. L'aspect culturel

Si l'on reprend les propos de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron, « le capital culturel est l'ensemble de savoirs et de savoirs-faire transmis par un détenteur (adulte) à un héritier (enfant), qui l'incorpore plus ou moins fortement. On trouve le meilleur indicateur de ce capital culturel dans le niveau de diplôme des parents ».⁵

Le sociologue Bernard Lahire⁶ rappelle également que, pour rendre compte de « l'échec scolaire », qui est essentiellement le fait des enfants de milieux populaires, les sociologues de l'éducation ont évoqué la « distance culturelle », « l'écart culturel » ou la « différence culturelle ». Les enfants dit « en échec » sont issus de milieux faiblement dotés culturellement.⁷

Toujours dans cette continuité, dans leur livre Les Héritiers, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, déclarent que le capital culturel existe sous trois formes :

- - A l'état incorporé, qui est la disposition à se laisser instruire.
- - A l'état objectivé, c'est-à-dire sous la forme de biens culturels (bibliothèques, médiathèques...).
- - A l'état institutionnalisé, soit sous la forme du titre scolaire⁸

Ce capital culturel est là pour mettre en opposition la relation positive ou négative, selon les classes sociales, entre les effets de la socialisation familiale.

Il existe un lien fort entre le capital scolaire de la famille et de manière plus général le capital culturel familial et le parcours scolaire des enfants. Plus ce capital scolaire sera grand, plus les ressources informationnelles et cognitives disponibles au sein de cet environnement familial auront de chances d'être diversifiées et en lien avec l'univers des exigences scolaires.

⁴ MILLET, M & THIN, D (2012). Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale. P.U.F, p'114

⁵ BOURDIEU, P & PASSERON, J-C (1964). Les héritiers : Les étudiants et la culture. Minuit

⁶ LAHIRE, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. Ville École Intégration–Enjeux. P.114

⁷ LAHIRE, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. Ville École Intégration–Enjeux. P.114

⁸ BOURDIEU, P & PASSERON, J-C (1964). Les héritiers : Les étudiants et la culture. Minuit

Les enfants issus de classes dominantes héritent d'une culture dite « valorisée » par l'école telle que le langage ou la manière de raisonner ce qui vient expliquer les inégalités scolaires entre les enfants. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, pensent que l'école a un rôle important dans la reproduction sociale et les inégalités, en valorisant le capital culturel des classes hautes par ses méthodes d'enseignement. L'école privilégie des qualités telles que l'expression orale et écrite, et montre que la possession d'une culture extra-scolaire est importante.

De cette manière, les enfants issus de classes les plus aisées, possèdent alors déjà cette culture enseignée, et n'éprouvent aucun mal à réussir leurs études puisque les attentes de l'école leurs sont déjà acquises grâce à l'héritage familiale dont ils ont pu bénéficier.

Ils auront alors plus de chances de réussir à l'école car c'est ce capital qui est valorisé à l'école qui se transformera plus facilement en diplôme.

À contrario, les enfants des classes populaires ont une culture qui vient, à travers son langage et ses valeurs, « s'opposer » comme le dit Bourdieu à la culture valorisée par l'école. De cette façon, ils auront plus de difficultés à se l'approprier et devront faire plus d'efforts dans les apprentissages

L'influence du capital culturel se laisse appréhender sous la forme de la relation, maintes fois constatée, entre le niveau culturel global de la famille et la réussite scolaire des enfants. La part des « bons élèves » dans un échantillon d'élèves de sixième croissant en fonction du revenu de leur famille – ce qui aurait pu conduire à imputer aux conditions matérielles une influence favorisante, Paul Clerc a pu montrer que, à diplôme égal, le revenu (fortement lié, on le sait, au niveau d'instruction du chef de famille) n'exerce aucune influence propre sur la réussite scolaire et que, tout à l'opposé, à revenu égal, la proportion de bons élèves varie de façon significative selon que le père n'a pas de diplôme ou qu'il est bachelier, ce qui permet de conclure que l'action du milieu familial sur la réussite scolaire est presque exclusivement culturelle. Plus que le diplôme obtenu par le père, plus même que le type de scolarité qu'il a pu accomplir (indiqué par le dernier établissement fréquenté), c'est le niveau culturel global du groupe familial qui entretient la relation la plus étroite avec la réussite scolaire de l'enfant.⁹

C'est à l'aide de cet extrait, que Pierre Bourdieu nous montre que la réussite scolaire est essentiellement due, selon lui, à la transmission du capital culturel au sein de la famille.

De nombreux sociologues ont parlé de « déterminisme social ». Cette théorie soutient que toutes les actions humaines sont déterminées par leurs états antérieurs.

Ainsi si un ouvrier essaye de transmettre son capital culturel à son enfant, celui-ci réussira moins bien à l'école que s'il avait hérité du capital d'un parent cadre.

⁹ BOURDIEU, P & PASSERON, J-C (1964). Les héritiers : Les étudiants et la culture. Minuit

Philippe Perrenoud rappelle :

Par le fait même qu'ils ont été en moyenne plus longuement scolarisés et se sont appropriés plus complètement les savoirs et savoirs-faire enseignés, les adultes appartenant aux classes supérieures et moyennes transmettent à leurs enfants un héritage culturel et une image de la culture qui présentent de nombreuses parentés avec les contenus de l'enseignement et les normes d'excellence scolaire.¹⁰

De cette façon, pour les classes privilégiées, l'école se trouve être dans la continuité de ce qui a fait à la maison. L'univers scolaire est vécu comme une scolarisation de la culture.

Jacques Bernadin, docteur en sciences de l'éducation, nous dit que ces enfants retrouvent dès l'école maternelle un prolongement de ce qu'ils ont vécu et exercé depuis leur plus jeune âge dans leur espace socio-familial : une similitude de l'univers culturel de référence, l'habitude et l'encouragement à explorer l'environnement, une relation sereine aux adultes, l'immersion dans l'écrit et ses divers usages, une fréquentation précoce des livres, une pratique variée du langage, etc... La réussite scolaire de leur enfant, se trouve alors être le moyen le plus sûr de garantir la transmission de cet héritage ». ¹¹

Selon Perrenoud, les enfants arrivent à l'école avec un héritage culturel et des normes scolaires inégales. Ce constat se double d'une inégale identification de la réussite sociale à la réussite scolaire, de l'accomplissement personnel à l'appropriation de savoirs et savoirs-faire scolaires, de l'estime de soi au sentiment d'appartenance à l'élite cultivée décrite plus haut.¹²

Pour citer encore Jacques Bernadin :

Faute de connivence avec les activités et les attendus de l'univers scolaire, les élèves de milieux défavorisés sont déstabilisés par les demandes qui leur sont adressées ou les interprètent de façon inappropriée, ce qui engendre des difficultés d'apprentissage. Se cumulant, celles-ci alimentent le sentiment d'incapacité personnelle qui conduit au décrochage démonstratif ou bien silencieux et au rejet de ce qui les rejette et les humilie.¹³

D'après le sociologue Bernard Lahire, l'enfant de milieu populaire en difficulté scolaire est confronté à deux moments de solitude. Le premier étant dû au peu « d'importance » que sa socialisation familiale représente face aux exigences scolaires. Métaphoriquement parlant les « produits » générés dans le cadre du « marché familial » n'ont aucune valeur une fois placés sur le « marché scolaire ». Ce que l'enfant a acquis durant sa socialisation familiale ne représente rien à l'école. Le second moment de solitude, se trouve être de la même manière que pour le premier, c'est

¹⁰ PERRENOUD, P (1998). L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique. Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences,

¹¹ BERNADIN, J (2013). Quel rapport à l'école des élèves de milieux populaires. L'expresso, ISBN 9 782804 182243

¹² PERRENOUD, P (1998). L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique. Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences,

¹³ BERNADIN, J (2013). Quel rapport à l'école des élèves de milieux populaires. L'expresso, ISBN 9 782804 182243

à dire que ses acquis scolaires n'ont aucune valeur une fois placés dans son environnement familial. Dans les deux cas, l'enfant se retrouve seul.

Le sociologue Stéphane Beaud a montré comment l'augmentation scolaire, depuis les années 1970, a contribué à modifier la structure des rapports familiaux dans les milieux populaires faiblement scolarisés, en affaiblissant l'autorité parentale, en empêchant les enfants de s'identifier positivement à leurs parents et en engendrant ainsi des malentendus « structureaux » entre les deux générations »¹⁴.

L'école a alors joué un rôle décisif dans la déstabilisation des familles populaires en contribuant au tracé de nouveaux clivages creusant les écarts entre parents et enfants au sein d'une même famille populaire.¹⁵

Outre cet aspect d'héritage culturel et sans vouloir nier l'existence de différences de personnalité ou d'inégalités dans les rythmes de développement intellectuel, Philippe Perrenoud déclare que ce constat est renforcé par d'autres ressources que les classes aisées peuvent mettre à la disposition de leurs enfants : moyens matériels (jeux, livres, ordinateurs), conditions de travail optimales, aide des parents, cours particuliers, choix des établissements etc... qui suggèrent que si les enfants des diverses classes sociales n'abondent pas la scolarité " à armes égales ", ce n'est pas, seulement, parce que les uns seraient " plus doués " que les autres, mais parce que la scolarisation est pour les uns le simple prolongement de la socialisation familiale, alors qu'elle représente pour d'autres la confrontation à une culture partiellement " étrangère " à leur expérience familiale, dénuée de sens et d'intérêt mais qu'il faut assimiler si l'on veut s'assurer à terme le meilleur emploi et le meilleur revenu possible.¹⁶

Pour conclure, Pierre Bourdieu, nous dit, que malgré sa volonté de bien faire, notamment par la différenciation, l'école reste encore trop inattentive face aux différences de chacun lorsqu'elle enseigne dans la mesure où elle traite les élèves égaux en droit et en devoirs. De cette façon, elle ne peut que transformer leur inégale distance à la culture scolaire, leur inégale ressources matérielles et stratégiques en inégalité de réussite. Ainsi pour Bernard Lahire, l'école reproduit statistiquement des différences sociales et culturelles déjà existantes et confirme que plus les parents sont dotés de capital scolaire, plus les enfants auront de chance de rester durablement dans le système scolaire.

¹⁴ BEAUD, S (1995). L'usine, l'école et le quartier : thèse de doctorat en sociologie. P.171

¹⁵ MILLET, M & THIN, D (2012). Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale. P.U.F, p'65

¹⁶ PERRENOUD, P (1998). L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique. Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences,

L'école peut alors permettre de changer de position sociale, mais elle participe aussi à la reproduction de celle-ci.¹⁷

C. Les limites de cette conception

Raymond Boudon a critiqué le livre de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron, dans son livre *L'inégalité des chances* où il réfute leur théorie. Selon lui, le phénomène de « reproduction », ne serait qu'une conséquence négative d'une accumulation de choix individuels, dont la cause principale des inégalités scolaires résulterait de la combinaison de deux choses :

- Une cause institutionnelle : le système scolaire se devant de proposer des choix aux élèves en dehors du tronc commun.
- Une cause psycho-sociologique : les choix des individus sont influencés par leur position sociale.¹⁸

Par cela, il va développer ce deuxième facteur en expliquant, que les inégalités sociales observées à l'école ne sont que le résultat de l'assemblage de stratégies différentes adoptées par les familles en fonction de leur vision des études.

Il nous dit que l'école est un ensemble de choix (langues, choix des filières, choix post-bac etc...) à faire, et que chacun de ses choix est le fruit de stratégies individuelles, en fonction de son origine sociale. Les familles vont comparer les coûts et les avantages de chacun afin d'établir un choix. Ainsi en fonction de leur origine sociale, les individus ont en moyenne une réussite scolaire plus ou moins bonne.¹⁹

Un élève issu d'un milieu modeste choisira plus facilement d'arrêter au bac, car cela sera une réussite du fait qu'il aura déjà atteint un niveau supérieur à celui de sa famille. De cette façon, l'arrêt des études représente un faible coût pour les parents alors qu'un élève issu d'un milieu aisé s'arrêtera rarement au niveau du bac puisque les études ne sont pas un problème financier pour la famille.

Raymond Boudon déclare que l'éventualité de devenir, par exemple, instituteur, n'est pas perçue de la même manière par le fils d'un ouvrier et par le fils d'un membre de l'académie des sciences. Il

¹⁷ LAHIRE, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. Ville École Intégration–Enjeux. P.105

¹⁸ BOUDON, R (1973). *L'inégalité des chances : La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*. Paris : Colin

¹⁹ BOUDON, R (1973). *L'inégalité des chances : La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*. Paris : Colin

prend comme exemple, le cas d'une famille ouvrière qu'il a étudié qui pouvait se suffire que leurs enfants atteignent un bac + 2 ce qui est déjà un niveau plus élevé que le leur dans l'échelle sociale. À l'inverse dans une famille aisée, les parents auront tendance à pousser leurs enfants à poursuivre des études le plus loin possible afin de viser un bac + 5 car le niveau des parents est élevé.

Par-là, il explique que pour une famille d'ouvrier si l'enfant obtient un statut professionnel supérieur à celui de son père, la famille ainsi que l'enfant lui-même seront satisfaits, ce qui ne sera pas le cas pour le fils d'un cadre supérieur. Cet exemple reprend bien ici la position tenue par Raymond Boudon quant à l'influence de l'origine sociale sur la motivation des individus, ajouté aux coûts socio-économiques de la scolarité qui tend à croître au fur et à mesure que la classe sociale s'affaiblit, et valide alors que les familles adoptent des stratégies différentes à s'engager dans un investissement scolaire qui varient en fonction de la classe sociale et expliquent les différences d'orientation et de réussite scolaire.

En conclusion, pour Raymond Boudon, la principale cause des inégalités scolaires serait la différence de chacun dans l'appréciation des risques, des coûts et des avantages.

D. Un sentiment de trahison

C'est à l'intérieur des classes populaires des milieux les plus défavorisés que l'on retrouve les catégories socio-professionnelles les plus basses tel qu'ouvrier, chômeur ou sans emploi. Les parents ont souvent aucune référence scolaire, et même pour certains ne savent ni lire, ni écrire. De ce fait on peut se poser la question de savoir si construire un nouveau rapport au savoir pour ces enfants ne serait pas quelque part trahir leurs parents et leur milieu d'origine ? Jacques Bernardin nous dit que réussir à l'école a un coût subjectif plus élevé pour qui s'émancipe du destin familial : c'est passer dans le clan de ceux qui savent et parlent bien, de ceux qui alors se positionnent du côté du pouvoir, avec le sentiment de trahison à l'égard du milieu dont on vient.²⁰

L'auteur Annie Ernaux évoque dans son ouvrage *Les armoires vides*²¹, son passé douloureux qui l'a conduit certes, sur le chemin de la réussite scolaire, mais à un prix très élevé qui est celle de la trahison de ses origines. Ce sentiment de trahison est d'autant plus fort que la réussite scolaire est vécue comme exigeant une rupture avec les pratiques et les valeurs de son groupe d'appartenance

²⁰ BERNADIN, J (2013). Quel rapport à l'école des élèves de milieux populaires. L'expresso, ISBN 9 782804 182243

²¹ ERNAUD, A (1984). Les armoires vides. Gallimard

(L'invalidation de l'image des proches et le reniement de ce qui est constitutif de l'identité sociale).

D'ailleurs lors d'une rencontre avec des élèves d'un lycée elle dira :

Je ne me sens bien nul part. Ni dans les milieux où j'ai accédé par la reconnaissance (médias, milieux littéraires...), ni dans mon milieu d'origine. C'est mon milieu, je comprends tout, le mode de vie, le patois même. Mais nous n'avons plus les mêmes intérêts. Je ne suis bien nul part. Ma vraie place, c'est en écrivant ou dans l'action, à travers l'engagement politique peut-être...

L'école permet de s'approprier des savoirs et des compétences qui ne pourront être délivrer uniquement que par la famille. De ce fait, la réussite scolaire et la mobilisation personnelle sont liées au fait que l'univers scolaire est et doit être différent de l'univers familial (du point de vue de l'élève). Si ces jeunes s'autorisent à devenir autres que leurs parents c'est non seulement parce qu'ils y ont été symboliquement autorisés par ceux-ci mais aussi parce qu'en retour ils reconnaissent la légitimité de cette histoire ou de cette pratique familiale qu'ils ne souhaitent pas reproduire, car apprendre sous-entend changer, évoluer, devenir différent de ce qu'on était par le passé et c'est grandir. Outre sa fonction sociale, l'école a aussi une fonction symbolique dans le sens où elle permet à l'élève de quitter sa famille, de se libérer de ses appartenances ainsi que des identifications construites au sein de la famille.

Les transformations produites par la réussite scolaire nécessitent de pouvoir conjuguer changement et continuité dans sa propre histoire et dans ce que celle-ci aura comme impacte dans la famille. Bien souvent cela apparaît difficile à mettre en place dans les familles de milieu populaires car les changements que l'école va amener à l'enfant pourrait aussi apporter la peur de rendre l'enfant étranger à sa famille et ses proches, pour ainsi dire, le rendre étranger à ce qu'il était parmi eux.

E. L'impact du genre dans la réussite en milieu populaire

Beaucoup d'auteurs ont travaillé sur cette question du genre dans la réussite des élèves issus de milieu populaire et ce dès les années soixante-dix. La conclusion serait que les filles réussissent mieux que les garçons. Selon Christian Baudelot et Roger Establet,²² ou même Georges Felouzis, 1991, 1993, les comportements de docilité, de sérieux, d'adaptation pour les unes et les attitudes de perturbation, d'agitation pour les autres se sont vus conférer une valeur explicative majeure.²³

²² BAUDELLOT, C & ESTABLET, R (1992). Allez les filles ! Une révolution silencieuse Ed du Sueil

²³ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.2

Nous allons dans cette partie essayer de comprendre les raisons de ces différences de réussites à travers les comportements et attitudes que chacun adopte. Pour cela, nous allons reprendre les travaux menés par la sociologue Séverine Depoilly.²⁴

Si l'on s'intéresse à l'espace de la classe, on observe que les filles sont plus fréquemment assises les unes à côté des autres, devant ou au milieu de la classe, peu éloignées du regard de l'enseignant. Ainsi dès l'entrée en classe, les filles vont vouloir faire cohabiter leur univers juvénile et leur univers scolaire à travers leur salutation envers l'enseignant ou même leur préoccupation de connaître l'activité du jour.²⁵ Séverine Depoilly nous dit que les filles ont le souci de la discrétion, et veulent rendre invisibles leurs activités illicites dans la classe. De ce fait, les filles ont des comportements qui peuvent venir parasiter les cours, mais il y a peu de mise en cause directe, volontaire et frontale de l'activité.

Séverine Depoilly fait la conclusion que malgré le fait que les filles effectuent les tâches demandées, qu'elles ne cherchent pas à déstabiliser ou décrédibiliser l'enseignant ainsi que son travail, on ne peut quand même pas les considérer comme plus « adaptées » au travail scolaire puisqu'elles ne se confrontent pas toujours aux savoirs ou aux activités d'apprentissage, et ne s'impliquent pas nécessairement dans le travail de recherche, de tâtonnement, d'élaboration exigée par l'acte d'apprendre.²⁶

Pour ce qui est des garçons, ceux-ci se regroupent plus souvent aux extrémités du fond de la classe, le plus éloigné du regard de l'enseignant. Tout comme les filles, les garçons déploient des activités illicites. Cependant, toujours selon ce même auteur, leur implication ainsi que leur posture corporelle et langagière ne semblent pas coexister avec le travail de l'enseignant. Les garçons opèrent à des « postures de retrait sur place » comme l'ont nommé Mathias Millet et Daniel Thin dans leur ouvrage les Ruptures scolaire²⁷, tandis que les filles n'en ont jamais recourt. Séverine Depoilly déclare :

Ces postures ne visent pas à provoquer ou s'opposer à l'enseignant, mais elles ne sont pour autant pas discrètes. Les pratiques de retrait sur place sont autant de stratégies pour éviter la mise au travail et la confrontation aux apprentissages et peuvent prendre les formes de l'apathie.²⁸

²⁴ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*

²⁵ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.10

²⁶ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.13

²⁷ MILLET, M & THIN, D (2012). Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale. P.U.F

²⁸ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.15

Durant son immersion elle pourra constater des garçons qui par exemple, ne sortiront pas leurs affaires, poseront uniquement leur sac sur la table sans même l'ouvrir, s'appuyer contre le mur, fermer les yeux ou même poser la tête contre leurs bras et s'assoupir. Ce type de posture corporelle semble venir signifier la faible adhésion des garçons au fonctionnement et à l'autorité pédagogique. Ces élèves sont dans la classe sans y être. Les postures de retrait adoptées par les garçons rappellent que ces derniers ne cherchent pas à rester discrets ou à se cacher du regard de l'enseignant, certaines d'entre elles vont même venir heurter ou empêcher durablement le cours de la classe et le travail de l'enseignant. Severine Depoilly décrit dans ces pratiques, des insultes hurlées dans la classe, des sifflements, des chants, des bruits d'animaux, des coups dans les murs et portes etc... Ainsi, de par ces pratiques, enseignants et élèves se placent dans un véritable rapport de force et de rivalité.

De ce point de vue, les manières d'être mobilisées par nombre de garçons dans les classes se distinguent nettement de celles plus fréquemment observables chez les filles en ce sens que ces dernières semblent bien plus en mesure de proposer aux enseignants une forme de simulacre au jeu scolaire.

Ces différents comportements adoptés par les garçons sont cependant aussi à penser comme des demandes.

La récurrence de certaines manières de faire chez les garçons telles que la prise de parole intempestive, l'inscription dans la compétition scolaire par la tricherie ou les insultes est tout à fait significative de ces tentatives peu adaptées d'implication des garçons dans les tâches scolaires, qui non seulement mettent à mal le déroulement des cours, mais fragilisent considérablement la possibilité du maintien du lien entre les garçons et les enseignants.²⁹

Severine Depoilly remarque que lorsqu'ils se mettent au travail, les filles, n'heurtent ou n'interrompent pas réellement le travail de l'enseignant qui peut ainsi être fait avec elles. C'est d'ailleurs aussi avec l'enseignant que les filles peuvent entrer en coopération. Elles sont également enclines à demander des précisions sur un travail à effectuer et n'hésitent pas à faire part de leurs difficultés. Par leurs demandes d'aide, leurs sollicitations de l'enseignant, les filles s'installent dans une posture d'écoute et de travail collaboratif. De ce fait, un lien peut s'établir entre elles et l'enseignant, elles sont en mesure d'attendre sa venue, s'adressent à lui conformément, écoutent et appliquent ses conseils.

A l'inverse des filles, les garçons abordent les tâches scolaires sur un mode compétitif et d'affrontement. Ce type d'engagement vient alors fréquemment heurter les règles qui régissent

²⁹ DEPOILLY, S (2012). Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.18

l'espace de la classe. Pour les garçons, le fait de sortir vainqueur du jeu scolaire, permet de ne pas y perdre son honneur. Sevrine Depoilly fait l'analyse que toute implication des garçons dans les tâches est traversée par un ensemble d'injonctions normatives genrées, elle ne peut se faire qu'à deux conditions : la première est que ceux qui s'impliquent doivent être assurés de ne pas sortir perdants, disqualifiés, stigmatisés ; la seconde est que dans le cas où ils seraient mis en défaut par l'activité scolaire, ils puissent mettre en œuvre des pratiques leur permettant de ne pas perdre la face. Ainsi toute entrée dans une tâche scolaire présente un risque public pour les garçons.³⁰ Pour faire face à cette prise de risque, les garçons vont alors activer un ensemble de normes juvéniles masculines qui vont guider leur mode d'agir et parasiter le cours de la classe (insultes, cris etc.) afin que leur soit attribuée la bonne réponse.

La tension entre les logiques juvéniles masculines populaires et les logiques scolaires apparaissent comme particulièrement puissantes. Alors que les logiques juvéniles féminines semblent pouvoir s'accommoder des exigences scolaires, la force et la forme des logiques juvéniles masculines populaires dans la classe font davantage courir le risque de la rupture avec l'ordre scolaire. Ainsi si l'on fait le lien avec les travaux de certains sociologues tels que Millet et Thin, prendre la mesure de ces processus et de cette ambivalence chez les garçons de milieu populaire peut nous éclairer sur les raisons des décrochages ou ruptures scolaire en milieu populaire très largement masculine.

II/ Les réussites en milieu populaire

Avant tout, il semble intéressant de définir ce qu'est la réussite. Selon le « Larousse », elle serait un succès, un résultat favorable – la réussite d'une entreprise, la réussite à un examen, la réussite sociale.

Cependant, pour le sociologue Jean-Marc Berthet, il faut distinguer réussite éducative et réussite scolaire, la réussite éducative englobant la seconde. La réussite scolaire se limite à l'école et est une coproduction à au moins trois acteurs : les enseignants, l'enfant et les parents. Tandis que la réussite éducative est une notion beaucoup plus vaste, qui tient compte de l'instruction, la socialisation et la qualification.

A. L'engagement familial

³⁰ DEPOILLY, S (2012). [Manières d'être et de faire des filles et des garçons de milieux populaires dans les classes](#) : des filles conformistes ? Des garçons déviants ? », *Revue Française de Pédagogie*. Pp.25

Dans les milieux populaires, les parents se retrouvent souvent démunis face au système scolaire, et dans l'incapacité d'aider leur enfant. Celui-ci se retrouvant alors seul avec ses difficultés, cela peut le conduire à l'échec scolaire.

Cependant, selon Bernard Lahire³¹, même les familles faiblement dotées en capital scolaire, ou même analphabètes, arrivent très bien, à donner une place, qu'elle soit « symbolique » à travers les échanges familiaux ou « effective » à l'écopier au sein de sa configuration familiale. Cela passe par de l'écoute attentive ou un questionnement intéressé de la part des parents, ainsi la langue utilisée par exemple peut-être celle que les parents parlent quotidiennement même si celle-ci ne se trouve pas être le français. Par cet investissement, les parents montrent que ce qui est fait à l'école a du sens et de la valeur. Ils écoutent, prêtent attention à la vie scolaire de leur enfant en les interrogeant.

Même si ces parents ne comprennent pas tout ce qui est fait à l'école, ils n'ont pas honte de le dire. De plus, par une multitude de comportements quotidiens, ils montrent l'intérêt et la valeur qu'ils donnent à ces expériences scolaires. Par cet intérêt donné à l'école, les parents évitent de faire vivre à l'enfant son deuxième « moment de solitude »³² décrit par Bernard Lahire dans la première partie de ce travail. Les discussions avec au moins un membre de la famille vont alors permettre de verbaliser une nouvelle expérience, de ne pas la vivre seul et donc de ne pas porter seul une expérience différente.

Bernard Lahire prend l'exemple d'une famille dont les parents sont analphabètes, ces derniers arrivent à créer une fonction familiale importante en demandant progressivement à leur enfant scolarisé de les aider à lire le courrier et à leur en expliquer le contenu, à remplir des mandats, à écrire des mots pour l'école, à chercher des numéros de téléphone dans l'annuaire. L'enfant y gagne alors en reconnaissance et en légitimité familiale. Ainsi, en donnant sens et valeur à ce qui se vit à l'école, les parents les plus démunis culturellement, et qui sont dans l'incapacité objective d'aider leurs enfants, peuvent néanmoins soutenir l'effort de leurs enfants qui tentent de trouver mentalement et culturellement une place à la construction des savoirs scolaires. Bernard Lahire parlait à ce propos de « schizophrènes heureux » pour rendre compte de ces élèves issus des

³¹ LAHIRE, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. Ville École Intégration–Enjeux. P.106

³² LAHIRE, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. Ville École Intégration–Enjeux. P.107

classes populaires qui réussissaient, pour montrer comment, tendus entre deux mondes aux codes sociaux et culturels différents, ils arrivaient à passer au-dessus et à ne pas céder à la schizophrénie.

B. Le sens donné aux apprentissages

Pour Jean-Yves Rochex et son équipe, le sens et la valeur attribués au savoir constituent un aspect majeur de la réussite scolaire et plus particulièrement au collège.

La part du sens que les collégiens confèrent à leur scolarité se construit autour de deux pôles :

- Approfondir ses connaissances
- S'instruire pour avoir un bon métier et un bon avenir.³³

Ainsi Jean-Yves Rochex a mené une enquête entre les élèves qui suivent une scolarité normale voire brillante et ceux qui sont en échec scolaire. Selon lui, la différence entre les élèves qui réussissent et les autres, s'observe très tôt, dès le CP avec l'apprentissage de la lecture, et ne va faire que s'accentuer.

Il nous dit que les bons élèves, sont ceux qui satisfont aux exigences scolaires et y construisent de réelles compétences intellectuelles. Ils ont conscience de l'importance de l'école et de la scolarité pour leur insertion socio-professionnelle future et se sont de plus construits des « raisons » d'être à l'école en donnant du sens à ce qu'ils y apprennent. Ils sont capables de distinguer l'exercice et l'objet d'apprentissage dans le sens où ils s'interrogent sur le sens des disciplines ainsi qu'aux buts des activités scolaires. De cette façon, ils peuvent alors donner du sens aux activités, ce qui leur permet d'éviter la routine. Ils ont aussi conscience que les apprentissages sont incomplets et donc progressifs et pourront alors préciser ce qu'ils savent ou ne savent pas ainsi que ce qu'il reste à approfondir. Ainsi pour ces élèves-là, si l'on veut réussir il faut « écouter la leçon, comprendre et réfléchir, faire des maths (ou de la grammaire) »³⁴. Ils ont compris que l'école pouvait les aider à réussir. Prenons le témoignage de Malika, huitième d'une fratrie de neuf enfants, habitant dans les quartiers réputés les plus difficiles de la banlieue parisienne, d'un père algérien ouvrier en bâtiment décédé lorsqu'elle avait quinze ans. Celui-ci ne sait ni lire, ni écrire, et sa mère n'exerce aucune activité professionnelle. Pour autant Malika est une très bonne élève, admise sans grandes difficultés au lycée, elle a conscience du rôle de l'école dans son parcours :

L'école m'a beaucoup aidé, et va m'aider encore longtemps [...] ce que je veux vous dire, c'est que l'école, heureusement que cela existe ! »³⁵. Dans ce même article on retrouve également le témoignage de Leila, qui déclare : « Grandir ... c'est avec les connaissances aussi qu'on grandit.³⁶

³³ ROCHEX, J-Y (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ? volume 44, p. 10-13

³⁴ ROCHEX, J-Y (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ? volume 44, p.12

³⁵ ROCHEX, J-Y (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ? volume 44, p.13

³⁶ ROCHEX, J-Y (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ?, volume 44, p.13

A l'inverse, les élèves en difficultés, ne donnent du sens aux disciplines et aux apprentissages que pour « plus tard », « avoir un bon métier ». Pour ces élèves là le sens de l'école et ce qu'on y apprend n'a pas de lien. Ils voient donc l'école comme un parcours rempli d'obstacles à dépasser pour arriver à aller le plus loin possible.

Pour ces élèves, Jean-Yves Rochex nous dit que le métier est pensé en termes de position sociale et non comme un ensemble d'activités et de compétences spécifiques. De ce fait la référence aux métiers reste encore floue. Très tôt également (dès la primaire), on constate que ces élèves ont des difficultés à percevoir les liens qui peuvent être fait entre les disciplines scolaires. Il leur est quasiment impossible de trouver la logique de chacune de ces matières, leurs liens, mais aussi l'apport réel que ces matières ont sur leur apprentissage et leur développement. Ils n'ont pas conscience du caractère progressif des apprentissages, de ce fait, le savoir est perçu comme quelque chose d'acquis ou pas et non comme le résultat d'une activité. Tout se passe comme si savoir n'avait aucun rapport avec le fait d'apprendre. Ils vont alors développer un comportement dépendant à l'enseignant, en se remettant entièrement à lui, qui sera désigné comme étant « celui qui apprend », bien ou mal. En conclusion, pour ces élèves-là, si l'on veut réussir, il faut « écouter la maîtresse, travailler et faire les exercices ».³⁷

C. L'engagement

Benjamin Castets-Fontaine a également étudié les cas dit de « réussite atypique ». Il a étudié, à partir d'entretiens, le cas de 45 élèves de grandes écoles issus de milieux populaires. Ainsi, dans son analyse des réussites atypiques, la famille est très souvent mise au premier plan. Cependant il observe qu'elle ne se résume pas qu'à une affaire de famille. Il déclare : « Que l'on multiplie, croise, recoupe les indicateurs, les thématiques, les points de vue théoriques oscillant entre « dispositions », « mobilisations » et « stratégies », étudier ces excellences atypiques essentiellement à partir de la famille laisse insatisfait ».³⁸

Pour expliquer ces réussites, Benjamin Castets-Fontaine va parler de cercle vertueux de la réussite scolaire et voire même de randonnée vertueuse, structurés par trois grandes dimensions que sont :

- Les orientations
- Le statut de « bon élève »
- L'engagement

³⁷ ROCHEX, J-Y (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ? volume 44, p.12

³⁸ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*.

La première dimension est celle de l'orientation. Benjamin Castets-Fontaine nous dit que ces choix d'orientation dépendent de nombreux paramètres dont celui de l'information.³⁹ Ces élèves ont bénéficié de rencontres et circonstances favorables pour pouvoir s'informer, et confirmer leurs orientations. L'enseignant est d'ailleurs souvent cité comme aiguilleur. Ce dernier nous dit que beaucoup d'élèves déclarent avoir été conseillés par leur professeur juste avant leur entrée dans le supérieur tandis que d'autres l'évoquent à divers moments de leur scolarité. Prenons le témoignage de Raymond : « *J'ai eu la chance de rencontrer de bons profs principaux à chaque fois aux points capitaux de mon orientation...* ». Il affirme qu'il a « *toujours suivi un peu les conseils que les professeurs [lui] ont donnés* ». ⁴⁰

Le statut de « bon élève » est la deuxième dimension du cercle vertueux. Ces élèves favorisent l'excellence. Il se caractérise régulièrement par des croyances en des capacités et par une position de « leader »⁴¹. Croire en « ses capacités » est un discours qui revient souvent chez les interviewés nous dit Benjamin Castets-Fontaine. Cette reconnaissance se fabrique à l'école, mais elle se développe aussi au sein de la famille. Le témoignage de certains élèves les décrit comme investis d'une fonction indispensable au sein de leur famille.

Le cas d'Élision que Benjamin Castets-Fontaine décrit, vient confirmer cette dimension. Il est adoubé comme excellent élève par sa famille, contrairement à son frère aîné qui éprouve des « difficultés » scolaires. Ainsi, Élision se voit sollicité par son aîné et encouragé par sa famille pour l'aider. Mais ses fonctions ne s'arrêtent pas là, elles sont aussi souvent de prendre en main les affaires parentales :

*Il m'arrivait très souvent et très jeune d'aller à la sécurité sociale, d'aller à l'Hôtel de Ville pour mes parents, pour ma grand-mère. Par exemple, d'aller chez le médecin avec ma grand-mère, ça m'est déjà arrivé. Et bizarrement, c'est vrai que c'était plutôt moi qui le faisait [...] je me vois aller à la sécurité sociale avec ma grand-mère et traduire le médecin.*⁴²

Toujours selon ce même auteur, pour certains de ces élèves, ils sont inscrits dans une hiérarchie familiale et scolaire, installée dans un statut de « mentor » qui leur permet de multiplier les tâches cognitives, élargir leurs compétences et s'ouvrir à la culture.

³⁹ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.18

⁴⁰ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.19

⁴¹ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.21

⁴² CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.28

La troisième dimension qui est celle de l'engagement, constitue comme le dit Benjamin Castets-Fontaine, la « clef de voûte » du cercle vertueux. D'après les différents entretiens qu'il a pu mener, il en ressort une idée d'obligation, un devoir de travailler, voire même une obsession au travail. Il a notamment interrogé un étudiant de l'école nationale des chartes, Robert qui déclare :

Ça, c'est lié à un trait de caractère [...] qui s'appelle la ténacité [...] Je n'abandonne pas facilement [...] Je considère qu'il faut aller jusqu'au bout. À partir du moment où on a choisi quelque chose, faut s'y tenir, même si les conditions de choix peuvent être discutables [...] Si on n'y arrive pas, très bien, on n'a rien à se reprocher. On est allé jusqu'au bout, on a fait le maximum [...] Mais tant qu'on n'a pas tout tenté, tant qu'on ne s'est pas accroché à un mouvement. Ça m'est très dur d'abandonner sans être arrivé à mes fins, ça paraît peut-être très prétentieux. Pourquoi je me suis accroché à l'École des Chartes alors que normalement, au départ, j'étais plutôt parmi les plus mauvais et que d'autres qui avaient à peu près les mêmes notes que moi ne sont pas passés en deuxième année ou ne sont pas allés jusqu'au bout ? C'est parce que je me suis accroché, j'ai considéré que mon objectif, c'était de rentrer à l'École des Chartes et qu'il fallait que je fasse le maximum ». Il ajoute également : « Il faut s'y tenir », « aller jusqu'au bout ». ⁴³

Ces réussites reposent sur des contrats convenus faits d'obligations et de devoirs, réalisés d'un côté entre l'élève et la famille et de l'autre entre l'élève et l'enseignant.

Ainsi, Dominique, élève à HEC, exprime des attentes doubles et se sent tenue par les attentes d'autrui : « *Si on travaille bien, forcément, les parents, les profs attendent toujours [...] une même réussite. Oui et surtout par rapport à mes parents, enfin, c'était surtout au niveau de la terminale et après de la prépa où [...] je ne pouvais plus décevoir parce que j'avais toujours très bien travaillé* ». ⁴⁴

Anna, normalienne d'Ulm témoigne avoir reçu un grand soutien de la part de ses parents lorsqu'elle redouble sa deuxième année : « *...Oui, pour eux j'étais tellement bonne que je ne pouvais pas faillir. C'est pour ça aussi qu'eux..., ils ont signé le chèque en blanc sans problème ! Parce que y'avait pas de risque [...], vraiment si j'avais pas eu la seconde année [...] ils auraient été très déçus [...]* ». ⁴⁵

Pour finir, un engagement émotionnel peut également se manifester. Benjamin Castets-Fontaine nous dit qu'en même temps que l'élève est engagé dans un contrat, il a également pris par des affects.

⁴³ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.31

⁴⁴ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.33

⁴⁵ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.33

Hervé Caudron⁴⁶ a également parlé de cet engagement émotionnel, et il a montré que la réussite des élèves issus de milieux populaires, pourrait être liée à un sentiment d'injustice les conduisant à fournir plus d'efforts, et se battre pour leur scolarité

Castets-Fontaine parle même de « revanche sociale ».

Dans son entretien mené avec Benjamin Castets-Fontaine, Anna raconte :

*[...] J'étais consciente que je venais d'un milieu d'ouvriers. Cela m'a quand même toujours un peu humiliée, et peut-être que c'était ma façon à moi de prendre une revanche sociale [...] Puisque je ne pouvais pas me targuer d'avoir des parents qui sortent au théâtre... Au moins, je pouvais être fière de moi. Par rapport à eux, oui. J'en ai un peu voulu à mes parents, parce que je ne sais pas ce qui m'a instillé cette ambition, mais c'est vrai que j'ai eu de l'ambition, je me suis sentie ambitieuse très tôt, et ce que je reproche à mes parents, c'est de n'avoir jamais eu d'ambition, d'être des gens terre à terre qui se sont toujours satisfaits de leur petite situation médiocre. La médiocrité, cela a toujours été vraiment quelque chose que j'ai toujours détesté.*⁴⁷

Pour conclure, selon Benjamin Castets-Fontaine, la relation entre réussite et origine sociale ne se situe pas dans le capital culturel ou le capital des ressources économiques mais dans celui de l'engagement. Il nous dit même : « Pour que la réussite se construise, l'engagement est nécessaire mais il n'est pas suffisant. En effet, il doit s'inscrire dans un cercle vertueux et s'articuler aux choix tactiques des orientations et au statut de bon élève. C'est en cela que l'engagement est le cœur du cercle vertueux ».⁴⁸

III. Etude empirique et Méthodologie

Si l'on reprend rapidement les différentes positions des sociologues ayant travaillé sur ce thème, telle que celle de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, qui pensent que les élèves n'arrivent pas tous avec le même capital culturel à l'école et que donc pour les enfants de cadres, l'héritage culturel transmis par la famille répondra davantage à l'institution scolaire que celui d'un fils d'ouvrier.

Ou bien la position de Boudon qui déclare que les inégalités sociales observées à l'école ne sont que le résultat de l'assemblage de stratégies différentes adoptées par les familles en fonction de leur vision des études.

On peut alors conclure que de manière générale, les élèves issus de milieux populaires, auront plus de chances de courir à un échec scolaire que les élèves issus de classes plus favorisées.

⁴⁶ CAUDRON, H (2001), Réussites et échecs scolaires, Ed. Tempes, Douai.

⁴⁷ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.34

⁴⁸ CASTETS-FONTAINE, B (2011) « La randonnée vertueuse d'élèves de Grandes Écoles issus de « milieux populaires » », *L'orientation scolaire et professionnelle*. P.48

Il y demeure quand même certaines réussites dites « improbable » chez ces enfants issus de classes populaires. Nous avons pu observer dans la deuxième partie de ce travail, les différents facteurs permettant ces réussites, tel que le sens que l'élève va donner aux apprentissages (Rochex), son engagement ainsi que l'investissement de l'entourage familial.

Afin de comprendre au mieux ce qui a amené ces élèves à réussir, alors que tout poussait à croire le contraire, j'ai fait le choix de rencontrer certaines personnes issues justement de ces classes populaires afin de les interviewer sur les différentes raisons qui les ont aidé et poussé à réussir scolairement.

J'ai alors pu mener six entretiens, auprès de trois hommes, et trois femmes, dont moi, âgés de 21 à 36 ans. Chaque entretien a duré entre 30 à 60 minutes, selon les profils. J'ai pu enregistrer ces interviews afin de pouvoir les retranscrire et les analyser. Parmi ces six personnes, j'ai pu en rencontrer deux qui habitaient Montpellier, trois autres ont été réalisés à l'aide de Skype due à la trop grande distance entre nous, et la sixième se trouve être moi-même. Afin de trouver des personnes répondant aux critères demandés, j'ai publié une annonce sur un groupe Facebook. Ainsi 10 personnes ont répondu à ma demande, cependant, par la suite, trois n'ont pas donné suite et trois autres se sont désistés par manque de temps.

Les différentes questions que je leur ai posées sont les suivantes :

- 1) Quel est votre prénom ?
- 2) Quel est votre âge ?
- 3) Quel est votre niveau d'étude ? Et quelles études avez-vous fait ?
- 4) Avez-vous choisi cette filière par choix ? Si non où souhaitiez-vous aller au départ ?
- 5) Etes-vous toujours étudiant ? Si non quelle est votre profession ?
- 6) Combien de frères et sœurs avez-vous ? Que font-ils dans la vie ?
- 7) Quel est le niveau d'étude de vos parents ?
- 8) Quelle est la profession de vos parents ?
- 9) Comment définiriez-vous votre milieu social ? Et qu'est-ce qu'un milieu populaire pour vous ?
- 10) Comment votre environnement familial percevait l'école et les enseignants ?

- 11) Quelles étaient les attentes de vos parents concernant votre scolarité ?
- 12) Avez-vous ressenti des pressions de la part de vos parents durant votre scolarité ? Si oui lesquelles ?
- 13) Un membre de votre famille vous a-t-il aidé durant votre scolarité (même en primaire) ? Si oui qui et comment ?
- 14) Comment votre environnement familial qualifie votre réussite scolaire ? Pourquoi ?
- 15) Quel était votre opinion de l'école en primaire ? collège et lycée ? étude post-bac ? (Son sens, intérêt...).
- 16) Plus jeune, que vouliez-vous faire plus tard ?
- 17) Selon vous, à quoi devez-vous votre réussite ?
- 18) Pensez-vous que l'école est contributive à votre réussite ?
- 19) Pensez-vous qu'une personne est contributive à votre réussite (père, mère, frère, voisin, enseignant...) ? Pourquoi ?
- 20) Avez-vous reçu des aides particulières durant votre scolarité ?
- 21) Avez-vous toujours eu une scolarité stable en réussite ? Si non à quel moment ? Pourquoi ?
- 22) Avez-vous rencontré des difficultés durant votre scolarité ?
- 23) Avez-vous eu honte de dire aux autres de quel milieu vous veniez ?
- 24) Pensez-vous avoir dû fournir plus d'efforts que des élèves issus d'un autre milieu que le votre ? Pourquoi ?

Ce questionnaire m'a servi de support de départ me permettant d'obtenir différentes réponses aux questions que je me suis posées. Cependant, selon les récits personnels de chacun d'autres questions sont venues s'ajouter afin de mieux comprendre le vécu de tous.

L'ordre des questions a été choisi de manière à ne pas influencer les réponses des candidats.

Par exemple, j'ai souhaité poser la question de manière générale, à quoi devez-vous votre réussite ? avant de demander si une personne avait contribué à leur réussite, afin de recueillir un maximum d'informations.

De ce fait, on pourra remarquer que pour quelques interviews nous revenons à certains moments sur des choses qui ont déjà pu être dites précédemment.

J'ai fait le choix pour ce travail, d'analyser uniquement les quelques réponses aux questions qui se trouvent plus haut (celles nous permettant de trouver une réponse à notre problématique). L'intégralité des interviews de chacun se trouvera en annexe de ce travail.

IV. Analyses de données

Les six personnes avec qui je me suis entretenue ont toutes des profils différents. Parmi eux, nous retrouvons :

- Fouzia, 36 ans habitant la cité Paul Valéry à Montpellier. Ses parents n'ont pas de diplômes. Sa mère est femme au foyer et son père ouvrier dans le bâtiment. Elle a passé un baccalauréat économique et social, puis un BTS en comptabilité gestion en alternance, qu'elle a ensuite complété par un DCG puis par le master correspondant avant de finir avec une thèse. Fouzia a un bac + 8 non validé en comptabilité et est aujourd'hui experte comptable.
- Samir, 32 ans, a grandi dans le quartier de Montreynaud à Saint-Etienne. Sa mère a un baccalauréat et est auxiliaire de vie social et son père n'a pas de diplôme et exerce la profession de commerçant ambulant. Il a eu un baccalauréat économique et social. Suite à cela, il est entré en prépa HEC et a fini par avoir un master 2 qu'il complètera alors par un master spécialité à l'ESCP à Paris. Samir a un bac + 6 et est aujourd'hui conseiller en gestion de patrimoine.
- Samia, 21 ans, vient de Saint-Louis, une petite ville d'Alsace. Sa mère n'a pas de diplôme et garde des enfants. Son père a un CAP et est ouvrier qualifié dans une usine. Encore étudiante en commerce international, elle est en master 1 cette année.
- Ali, 24 ans, vit à la ZUP ouest de Nîmes. Il a passé un baccalauréat STMG. Son père a un baccalauréat professionnel en maçonnerie et travaillait dans le bâtiment. Sa mère n'a pas eu de diplômes et était femme au foyer. Par la suite, il a obtenu un BTS en comptabilité gestion et un DUT en gestion de entreprises administration. Il complètera alors son cursus par un concours de la fonction public au service des impôts.
- Christophe 35 ans, a grandi à Le Plan, un quartier de Valence. Ses parents n'ont pas de diplôme, son père était ouvrier dans un abattoir et sa mère, femme au foyer. Il a obtenu un

baccalauréat science et technologie tertiaire Suite à son bac il a passé un BTS force de vente et termine en ce moment son MBA en finance islamique. Christophe est aujourd'hui directeur d'agence dans une banque.

- Moi-même (sœur de Samir), 24 ans, j'ai également grandi à Montreynaud puis à la Ricamarie une petite ville collée à Saint-Etienne. Ma mère a un baccalauréat et est auxiliaire de vie social et mon père n'a pas de diplôme et exerce la profession de commerçant ambulancier. J'ai un baccalauréat économique et social et une licence en psychologie. J'ai obtenu le concours du CRPE en 2016, et je valide cette année mon master MEEF. Je suis actuellement professeur des écoles stagiaire dans l'académie de Montpellier.

Parmi les personnes que j'ai interviewées, la moitié déclare avoir choisi leur orientation de leur plein gré sans n'avoir rencontré de problèmes quant au choix de la filière. Ce qui a été le cas pour Samia, Christophe et moi-même.

« Oui c'était par pur choix, à aucun moment, j'ai eu une porte fermée par rapport à mon orientation ». (Samia).

« Euh en fait, si tu veux quand j'ai eu le bac, déjà je pensais même pas que j'allais avoir le bac, et du coup je m'étais inscrit nul part à l'école, pour continuer l'après bac. Du coup j'ai travaillé et dans ma boîte y'avait des commerciaux et je me disais « tiens, moi je me casse le dos parce que j'ai pas fais les deux années d'étude qu'il me manque, et eux ils sont tranquilles. Juste un BTS force de vente, ça me suffirait à avoir leur poste ». Du coup j'ai fait un BTS force de vente, en alternance, parce que j'avais besoin d'argent ». (Christophe).

« Bah... après le bac j'étais pas sûr à 100% de ce que je voulais faire, j'étais intéressée par la psycho, donc je l'ai mis dans mes choix, mais comme je venais d'un bac économique et social et comme mon frère avait fait des études là-dedans ... dans mes choix j'avais aussi mis des prépas pour entrer en école de commerce, des BTS commerce aussi je crois, alors que j'aimais pas du tout l'économie. Enfin de compte j'ai pas été accepté dans ces trucs sauf à la fac de psycho donc je suis allée là-dedans et tant mieux, parce que c'était ce qui me plaisait le plus. Donc oui c'était un choix ». (Moi).

Cependant, pour l'autre moitié de notre échantillon, ce choix n'a pas été forcément leur premier vœu, ou bien ont rencontré des difficultés à prendre une décision dû au manque d'informations ou de ressources mis à leur disposition pour les plus âgés d'entre eux. Ainsi, comme l'a prouvé Benjamin Castets-Fontaine, la moitié d'entre eux ont été conseillé par une tierce personne.

Pour Samir et Ali, cette personne a été un professeur :

« Euh... franchement à la base c'était pas mon premier, premier, choix d'aller dans les écoles de commerces, moi j'étais plus orienté sport donc euh.... Plutôt faire éventuellement prof de sport ou

éducateur sportif ou euh... ou peut-être même journaliste sportif mais en terminal, mon prof principal m'a fortement encouragé à aller plutôt vers des formations, des études dans ce domaine-là c'est-à-dire école de commerce notamment parce que il m'a indiqué ou du moins expliqué que ce serait plus simple de trouver du travail après avoir fait une école de commerce que... qu'être prof, enfin il m'a dit que c'était plus simple de trouver du travail que STAPS c'est un peu difficile et qu'être prof c'est un peu compliqué, les études sont pas évidentes et puis bon j'étais pas ... j'avais pas vraiment on va dire de ... J'étais pas déterminer dans un sens comme dans l'autre, j'étais pas déterminé à faire du sport comme ... et comme j'avais pas forcément une bonne connaissance euh... des filières possibles parce qu'on est pas vraiment conseillé en fait, moi en ce qui me concerne j'ai pas vraiment été conseiller sur quoi faire à part mon prof principal qui m'a conseillé de faire ça, personne d'autre m'a conseillé de faire autre chose. Du coup je me suis un peu renseigné de savoir ce que c'était que les écoles de commerce et c'est pour ça que j'y suis allé mais sans conviction d'une part et voilà... Tout en sachant que globalement j'avais pas vraiment de projet précis en tête ». (Samir).

« Certains enseignants me disaient : « ouais tu devrais tenter le commerce » mais moi ça me tentait pas trop, j'ai vu que je gérais beaucoup plus le technique, tout ce qui est comptabilité économie et management, je me suis dit alors je vais continuer en comptabilité. Et en comptabilité j'avais soit le BTS comptabilité gestion, soit le DCJ tu sais le diplôme de comptable de gestion. Mon prof m'avait dit t'as peut-être des chances d'être prit en DCJ mais tu vas peut-être couler donc moi j'ai suis l'avis de mon professeur, et je suis allée en BTS comptabilité ». (Ali).

Quant au parcours de Fouzia, celui-ci a plus été un chemin semé d'embûches. Elle sera finalement aiguillée par une conseillère de pôle emploi :

« Ce n'était pas mon 1^{er} choix, c'est pour ça que je t'ai dit veux-tu que je te parle de mes échecs. A l'issue du bac je n'étais pas informée sur les différentes orientations, j'étais dans le flou total, donc je suis allée à la fac de lettre pour faire licence langue étrangère anglais, je n'avais pas spécialement des notions en anglais. J'ai fait ce choix un peu par hasard et par défaut. Donc j'y suis allée ça ne m'a pas plu et je suis repartie. A la suite de mon échec à la fac, je me suis un peu cherché, j'ai passé des concours pour faire éduc spé à l'IRTS, j'étais dans une association, j'aidais les enfants à faire leurs devoirs, donc je me suis dit pourquoi pas le social après les langues. Après je me suis inscrite au chômage, j'ai fait un bilan de compétences avec pôle emploi et donc ce bilan a relevé que j'étais très bonne pour les chiffres et qu'il fallait que je fasse de la comptabilité ». (Fouzia).

J'ai retracé plus haut le parcours scolaire des parents des individus qui ont été interviewé. Il en résulte que pour la majorité, les parents n'ont pas de diplômes, ou au maximum ont un baccalauréat.

Boudon a expliqué que les attentes des familles n'étaient pas les mêmes selon le diplôme que les parents ont. Ainsi pour une famille de classe populaire, les parents pourront se contenter à ce que leur enfant obtienne le même niveau que le leur, et s'il le dépasse ce sera déjà une réussite.

Si l'on reprend les propos des différents individus interrogés, on se rend compte pour la majorité, que les parents n'avaient pas vraiment d'attentes concernant la réussite scolaire de leur enfant, ou bien ne leur ont pas fait part. Cela pourrait peut-être s'expliquer par le fait que, comme les parents n'ont pas forcément de diplômes et font partie des CSP basses telle qu'ouvrier, leurs attentes ne

montent pas haut et ainsi comme a déclaré Boudon, le fait même d'obtenir un niveau égal à un parent serait suffisant.

« Non, franchement non, non non non, ils avaient pas d'attentes, personne de chez moi en particulier, d'aucun des enfants. Je pense que, après tu t'en aperçois quand tu commences à avoir des diplômes, à t'en sortir un petit peu, euh quand tu commences à être directeur de banque ou même que tu rentres dans une banque, tu vois la fierté, tu comprends qu'en fin de compte ça les tenait à cœur en réalité, mais nous ils nous l'ont jamais exprimé, ils nous laissaient vraiment tout seul je dirais comme ça, on se débrouillait puis on savait pas trop c'était quoi leurs attentes, ils nous en parlaient pas ». (Christophe).

« Ma mère encore une fois pas d'attentes, après elle a pris l'habitude, genre quand je lui ramenaient des bonnes notes, elle prit l'habitude quand c'était moins bon elle le faisait remarquer mais sans attentes particulière ». (Samia).

« Mon père je pense pas qu'il en avait particulièrement, lui je pense que si j'avais fait commerce ou quoi je pense qu'il y avait aucun inconvénient ou si j'avais fait n'importe quoi il s'en foutait tant qu'on travaille. Euh... ma mère bah je sais pas en fait c'était quoi ses attentes, j'en sais rien, je veux pas aller jusque dire qu'elle s'en foutait aussi hein mais on a jamais évoqué ce sujet-là en fait, elle m'a jamais dit j'aimerais que tu fasse ça ou que t'es tel diplôme ou que tu fasse tel métier, voilà elle avait pas vraiment d'attentes. [...] Et pour eux bah eux on a pas vraiment jamais eu ce genre de discussion j'ai jamais eu d'attentes ou reçu d'attente particulière de la part de mes parents y compris de ma mère d'ailleurs sur la scolarité, ça a jamais vraiment fait partie des préoccupations ou des sujets de conversation... la scolarité ou l'avenir scolaire ». (Samir).

« Je pense pas que mes parents avaient des attentes concernant ma scolarité parce qu'ils m'en ont jamais parlé, enfin ils m'ont jamais dit « ouais je veux que tu fasse ça ou ça » non rien. Donc je pense pas qu'ils avaient des attentes ». (Moi).

De ce fait, le fait d'obtenir le baccalauréat était déjà considéré comme une réussite pour leurs parents. Cela a été le cas pour Fouzia et Ali pour lesquelles, leurs parents ont pu leur en faire part et leur signifier que ce serait déjà une bonne chose.

« Leur but c'était le baccalauréat si t'as le bac c'est bon. [...] Ils voulaient, ouais c'était ça, pour mon père c'était avoir le bac, pour lui obtenir le bac c'était la réussite, c'était gagné ». (Fouzia).

Après mon père quand j'étais plus jeune il me disait « je veux que tu sois médecin, je veux que tu sois sapeur-pompier, ambulancier ou avocat ». Mon père il voulait que je vise haut dans les études quand même, il voulait quand même que, bon il connaissait pas trop les diplômes mon père, bon il connaissait le bac, pour lui le bac c'est quand il va voir des fils au bled il va leur dire « Ah bah mon fils il a un master en nucléaire », je sais pas si tu vois le truc ». (Ali).

Si on s'intéresse maintenant avec plus de précision aux raisons qui ont permis la réussite de ces personnes, on constate, qu'il y a quatre facteurs principaux qui entrent en jeu.

Ce qui ressort principalement c'est l'impact qu'un membre de la famille a pu avoir. Nous en avons parlé dans la deuxième partie de ce dossier, le fait qu'un membre de la famille donne de

l'importante à ce qui est fait à l'école, à travers des échanges par exemple, va permettre à l'enfant de donner du sens et de la valeur à l'école.

Pour Fouzia, Samia et Ali, cette personne aura été le père.

Dans le cas d'Ali, il y a eu l'importance d'obtenir le baccalauréat d'une part mais également les récits que son père a pu lui raconter sur son passé d'autre part, qui ont eu un impact sur lui.

« Ah bah moi c'est à 80% mon père, il me racontait un peu ses épopées quand il est arrivé très jeune en France, non sa jeunesse au Maroc et quand il est arrivé très jeune en France, tu vois, bon il me l'a raconté 20000 fois, mais y'a un moment où hop ça fait tilt dans la tête et je me remets en question par rapport à moi ce que je faisais à l'école et donc là bah aller le travail, le travail, le travail tu vois c'est vraiment mon père qui m'a donné cette source, cette soif. [...] Et mon père il me disait : « t'es assez grand, soit tu travailles à l'école tu ramènes les diplômes, et tu as ta chance de trouver un emploi soit tu vas bouffer à la galère, les champs, la maçonnerie ». Je n'insulte pas ces métiers là, ce sont des métiers normaux mais chaque métier a ses atouts et ses défauts ». (Ali).

Pour ce qui est du cas de Fouzia, c'est réellement l'importance que le père a donné à l'école ainsi que l'envie qu'elle obtienne le baccalauréat qui a été source de réussite.

« Disons que pour eux le bac à l'époque c'était quelque chose de super important, donc ils sont restés là-dessus quoi. Le bac ils le voyaient comme le diplôme ultime, donc à l'époque c'était ça. Donc c'était important pour mon père surtout, après ma mère je pense que ... elle, ils s'exprimaient pas trop la dessus. [...] Non car dans mon éducation c'était important de faire des études et de longues études, donc j'étais frustrée. Chez moi l'école était importante pour mes parents, le fait de faire des études c'était important ». (Fouzia).

De plus, Fouzia et Ali ont par ailleurs décrit leur père comme étant une personne sévère ce qui a aussi pu jouer un rôle dans leur parcours scolaire, ou du moins permettre un certain sérieux de leur part, dans le sens où pour eux il ne fallait pas « dévier » sinon ils se feraient vite corriger.

« On va dire que chez moi on avait peur de ramener une mauvaise note, mais c'était vraiment de la peur quand on était petit, de l'école primaire jusqu'au début du collège, c'était la peur parce que mon père nous mettait la pression par rapport à ça. Mon père était quelqu'un de très sévère, je dis était parce qu'avec l'âge il l'est moins, et on avait peur de ça. Si tu veux, notre moteur premier c'était ça, la peur de se faire gronder, de se faire taper parce qu'on a ramené une mauvaise note. Donc ça c'était le côté paternel ». (Fouzia).

« Mon père voilà il me, il était on va dire il était sévère mais juste envers nous. Il nous disait « Oui mais c'est pour ton bien ». (Ali).

Quant à Samia, l'influence du père a plus été présente sous forme de « challenge ». Son père lui a montré son investissement à travers la compétition avec ses camarades de classes. Ainsi cet objectif de réussite à peut-être été perçu comme un « jeu » plutôt qu'un « devoir ».

Mon père par contre lui c'était vraiment est-ce que t'as battu Caroline, est-ce que t'as battu Elsa, mon père il était dans le challenge etc. [...] Ah mais oui, moi je pense que très clairement celui qui a m'a donné une impulsion c'est mon père dans sa manière de se comporter avec moi, et même il m'a toujours dit, après il a une vision assez pessimiste alors peut-être parce que c'est un fils d'immigré et c'est un immigré lui-même, mais il m'a toujours dit si tu veux réussir dans la vie il faut donner deux fois plus que les français, c'est ce qu'il me disait très clairement, il faut donner deux fois plus, et quand tu donneras deux fois plus tu seras à peine considéré comme égale, donc voilà, c'est mon père assurément. [...] Oui c'était important, pour ma mère moins, fallait pas faire d'ennuis et pour mon père oui fallait faire partie des meilleurs, pour mon père oui mais pour ma mère non ». (Samia).

Samia déclare également être influencé de manière indirecte, par sa famille se trouvant en Algérie, mais pas du tout de la même façon que son père, ce qui a été source de motivation pour elle.

« ... mon environnement en Algérie, ma famille en Algérie. [...] Alors comme je les voyais peu souvent et que je leur parlais peu souvent c'était plus une aide imaginaire, je savais que quand j'allais les revoir ils attendaient ... par exemple ma sœur elle a jamais ramené d'excellentes notes à l'école et ils l'aimaient tout autant qu'il m'aimait moi, donc ils faisaient pas de différences par rapport à ça, mais je savais qu'ils avaient des ambitions pour moi. Depuis que je suis petite, ma grand-mère, côté maternelle elle me dit : « toi tu vas être dans la politique plus tard » du coup c'était plus quelque chose d'imaginaire, je m'attendais à une réaction de leur part mais sinon y'a pas eu de soutien concret, c'était quelque chose que j'avais formé par moi-même par rapport aux attentes. [...] ... c'était plus je vois qu'ils ont des ambitions pour moi, je le vois dans leurs yeux, je le vois dans leur propos, du coup il faut que je sois à la hauteur des ambitions qu'ils ont pour moi mais pas... pour les rendre fiers plus que pour pas les décevoir ». (Samia).

Enfin, il s'agit pour Christophe de sa sœur et pour moi-même de mon frère qui ont été à l'origine de notre réussite pour ce qui concerne l'environnement familial.

Christophe est l'avant dernier d'une fratrie de cinq enfants, ses grand frères et sœurs n'ont pas été pour lui un modèle scolaire d'après ses propos :

« Euh, non non non, y'a personne qui a... personne a eu un diplôme chez moi, je crois, je crois que personne a des diplômes, ils ont tous arrêté à des niveau BEP ou des trucs comme ça, y'a personne qui est allée en direction du bac. Euh mon petit frère il a dû arrêter en 3^e, mon grand frère pareil il a dû faire un CAP, mais je sais même pas s'il est allé au bout, ma sœur elle a rien fait du tout, elle avait un CAP compta je sais même pas si elle l'a eu. Euh et puis mon autre frère je sais pas, il a pas fait grand-chose non plus ». (Christophe).

Le milieu social de Christophe n'a pas non plus joué en sa faveur :

« ... Ce qui était notre quotidien parce que moi tous mes potes potes ils ont tiré sur tout le monde, et ils ont braqués partout tu vois, ils ont tout éclaté, ils vendaient de la drogue, voilà. A 14 ans j'avais une mitraillette dans les mains, un pote à moi il s'embrouillait avec un mec, il m'a mis une mitraillette dans les mains j'avais 14 ans tu vois ce que je veux dire, voilà quoi ». (Christophe).

Malgré tout, il a pu compter sur le soutien de sa sœur. Celle-ci l'a d'une part, encouragé dans son travail, mais lui a aussi permis d'autre part, de quitter son quartier en venant habiter chez elle.

« Du coup il peut y avoir ma sœur, parce que ma sœur comme je te disais c'est elle qui me motivait quand j'étais gamin, et après c'est elle qui a fait la lettre de dérogation pour pas que je me retrouve

au lycée avec tous mes potes les kastos et que j'aïlle dans un autre lycée vers chez elle et que je quitte chez mes parents en fait. [...] Y'a que ma sœur, y'a que ma sœur qui était derrière moi comme je te l'ai dit et quand je suis parti je suis parti chez elle en fait. Elle m'a beaucoup aidé parce que, y'a qu'elle qui me mettait la pression par exemple, un truc con, mais quand j'étais en 3^e pour que je réussisse, elle me disait bah voilà si tu réussis à avoir tant de bonnes notes, je t'achèterais un jeu vidéo tu vois. Des trucs comme ça qui ont fait que, une fois que j'ai redoublé ma 3^e, bah la fois d'après j'ai réussis et puis j'ai pu aller au lycée grâce à ça en quelque sorte ». (Christophe).

Quant à moi, c'est mon frère qui a joué une part de responsabilité dans ma réussite. Mes parents n'ayant pas vraiment participé à celle-ci, tant pour moi que pour mes frères et sœurs, ainsi il s'est donné ce rôle de veiller sur ma scolarité.

« Alors... comme je viens de te dire mon frère, beaucoup, enfin c'était de l'aide mais à la fois de la pression, c'est-à-dire que moi son aide je la voulais pas forcément parce que déjà il me faisait bosser et moi j'avais pas envie de travailler, puis quand je comprenais pas il s'énervait un peu. Je me souviens en 3^e je passais le brevet blanc, il était chez moi à ce moment, il me faisait réviser les soirs jusqu'à 2h du matin alors que le lendemain je me levais à 6h, je m'en rappelle j'allais dormir je pleurais. Quand j'ai passé le bac aussi il m'avait dit viens chez moi une semaine il habitait à Paris pour réviser, donc lui il partait travailler à 9h et il revenait vers 19 – 20h et donc il me disait de 9h à 19h il faut que tu travailles. Puis quand je comprenais pas des choses il pouvait me les expliquer même si j'osais pas trop demander des fois parce que je me disais il va s'énervé (rire). Mais voilà c'est mon frère qui a beaucoup été derrière moi ». (Moi).

L'école de manière générale à jouer un rôle pour la réussite de ces élèves.

Fouzia et Samia m'ont toute deux indiqué que l'effet classe avait eu un impact sur leur scolarité. Elles ont toute les deux été scolarisées dans de très bonnes classes, aux côtés d'élèves compétents, ce qui les a incités à travailler afin d'avoir de bonnes notes.

« Je suis arrivée dans une classe où il y avait que des français de souche, j'aurais atterri dans la classe, dans les 3 autres classes où il y avait 90 % de la population issus de l'immigration, je suis pas sûre que j'aurais eu la même évolution. Peut-être que j'aurais eu la même motivation mais qu'elle se serait perdu en chemin tu vois, parce que ces 3 classes là si tu veux c'était des classes qui étaient connu pour être, pour avoir beaucoup de chahuts, qui travaillaient pas, j'ai des amis, des connaissances qui étaient dans ces classes-là, qui n'ont pas forcément évolué, on va dire qui n'ont pas eu de diplôme qui ont arrêté l'école tôt donc je me dit qui a eu ce paramètre là que j'ai été dans cette classe là en 6^e et on est resté dans cette classe de la 6^e à la 3^e. Après au lycée c'était plus hétérogène c'était plus fifty-fifty, autant au primaire c'était majorité issue de l'immigration, autant au collège j'ai été avec des français de souche et au lycée c'était moitié moitié. Je pense quand même que le fait d'avoir été dans cette classe-là a contribué à ce que je continue ». (Fouzia).

« ... Et aussi l'effet classe, parce que j'ai toujours été dans des excellentes classes, parce que au collège j'ai pris l'option bilingue, l'option bilingue, on devait coupler allemand et anglais dès la 6^e alors que normalement, je sais ici c'est comment, mais c'est qu'en 4^e qu'on commence la deuxième langue. Dès la 6^e j'étais dans les meilleures classes, et je pense que ça a eu, ça ma challengé, j'étais dans un environnement de compétition, du coup oui forcément un 10 ça suffisait pas, si j'étais dans une classe assez moyenne un 10 ça m'aurait suffi, là toute mes copines elle avaient des 18, des 17, forcément fallait que je suive ». (Samia).

Pour le cas de Christophe et Samir, c'est plutôt un membre de l'institution scolaire qui a favorisé leur réussite.

Samir a parlé d'une enseignante au cours du collège qui l'a marqué lors d'une réunion avec sa mère. Par ses paroles, elle a pu donner confiance à Samir et lui montrer qu'il était capable de réussir. De plus, Samir décrit cette femme comme étant une personne assez rigide, ainsi les propos que celle-ci a pu déclarer, associées au caractère de cette dame ont eu un impact direct sur lui.

« Une fois si je m'en rappelle je sais plus si c'était en 3^e, ou en 1^{ère} parce que j'avais une prof de français, c'était en 3^e je crois, c'était la réunion parent-prof de 3^e et j'avais une prof de français c'était la prof principale c'était une des plus dures, enfin pas une des plus dures mais une des plus froides des profs elle était pas, voilà elle rigolait pas trop, en tout cas elle avait une image de personne assez froide je dirais assez dure, même si elle était pas spécialement méchante, mais elle était quand même froide on va dire. Et donc les gens la craignaient, ils avaient un peu peur, en tout cas, on bronchait pas trop pendant ces cours, y'avait d'autres profs ou ça bronchait, elle pas trop. [...] ... et là cette prof que je connaissais à peine qui avait quand même cette réputation assez difficile euh... elle a donc ça faisait quoi peut-être un mois ou deux que j'étais en cours, elle a dit s'te phrase je me rappelle elle m'a marqué, et je crois que non seulement elle m'a marqué mais elle m'a donné confiance en moi encore plus sur le plan scolaire et c'est peut-être cette phrase qui a aussi fait que j'ai réussi, elle a dit, alors que je la connaissais pas, elle a dit : « Samir, quel que soit les études qu'il fera, quel que soit le domaine dans lequel il fera ses études, il réussira parce qu'il a un bon potentiel pour réussir », ou un truc comme ça quoi... [...]...quand elle a dit ça je me suis dit bah putain mais pourquoi elle dit ça elle, je me suis dit j'ai pas compris en fait, je m'attendais pas à ça en fait je pensais qu'elle allait dire : « ouais faut qu'il travaille ça va être dur pour lui, machin », en fait elle a dit exactement l'inverse de ce à quoi je m'attendais et ça, ça m'a, je me suis dit putain , c'est pfo en plus venant de cette dame c'était quand même voilà quoi, et bah bizarrement ça a eu un impact immédiat... ». (Samir).

En ce qui concerne Christophe, nous avons évoqué l'environnement, tant familial que social dans lequel il a grandi qui n'ont pas forcément joué en sa faveur. Cependant, grâce à l'aide de sa sœur, Christophe a intégré un nouveau lycée loin de son quartier. A ce moment-là, Christophe explique avoir rencontré une CPE qui lui a apporté beaucoup d'aide, mentale et matérielle, mais lui a aussi redonné confiance en lui en le valorisant. Cette personne a « tout mis entre ses mains » pour l'aider à réussir, quitte même à le couvrir dans ses bêtises.

« ... après je suis arrivé au bac et par contre je suis tombé sur une CPE formidable parce que je faisais des conneries de fous et en fait j'te raconte l'histoire, c'est une CPE, qui nous connaissait pas ça faisait des années qu'ils avaient plus mis d'heures de colles, et puis on est arrivé à 4 ou 5 on a fait les cons, on s'est fait allumer tout de suite, et pendant l'heure de colle elle nous a dit de faire une dissertation, et en fait euh... quand on a rendu cette dissertation, elle a laissé partir tout le monde, et à la fin elle m'a gardé une fois qu'elle m'a relu et elle m'a dit : « Christophe, je comprends pas pourquoi tu ... tes potes, c'est des désespérés, mais toi t'as une capacité, elle m'a dit pourquoi tu l'exploite pas ? C'est vraiment dommage tu te gâches tout seul en fin de compte ! » Et en fait cette dame-là, suite à ces conneries tu vois, bah elle m'a toujours, elle a toujours été bienveillante quand j'étais au lycée, c'est-à-dire que même si j'ai fait des grosses bêtises, bah, à chaque fois elle me couvrait en fait et... je faisais de la danse à l'époque elle m'a donné une salle, elle m'a acheté un poste, elle m'a tout fait, tu vois. Et ça m'a quand même encouragé même si au niveau du

comportement j'étais zéro, j'avais un très mauvais comportement, euh... bah elle, elle me couvrait à ce niveau, là, bah je me faisais pas exclure ou des truc comme ça voilà trop dur. [...] Donc, je peux dire en quelque sorte, y'a ma sœur, et euh ma sœur et peut-être cette dame du coup qui m'a, par ses mots qui m'a encouragé et puis qui a quand même été bienveillante avec moi. Qui m'a mis dans des conditions intéressantes à l'école quoi. Et puis elle a vite compris qu'on venait de quartiers où on galérait, où nos situations familiales elles étaient pas des plus, tu vois, moi ma mère elle était alcoolique tu vois, donc euh... c'était, c'était un peu..., elle a capté que, tu vois moi je rentrais, je partais à l'école, je déjeunais vite fais un truc à l'arrache, et je rentrais à midi, j'avais jamais à manger à midi, tu vois, y'avait rien ma mère elle dormait, elle était éclatée tu vois, la maison c'était crade c'était le bordel, c'était tu vois. Et, et du coup voilà je pense que, s'te femme, s'te CPE elle l'a compris, et elle a quand même été bienveillante avec moi, surtout avec moi je te dis suite à cette dissertation, je pense qu'elle m'a quand même, elle m'a quand même accompagné, elle m'a aidé à ... ». (Christophe).

De plus, Samir et moi-même ayant tous deux été scolarisés dans le privé, nous avons indiqué que cette institution a joué un rôle dans notre réussite. Peut-être parce que le cadrage est plus strict, mais aussi parce que ça nous a permis de rencontrer des personnes de classes sociales différentes de la nôtre.

« Je pense pas qu'on puisse dire non, parce que bon, c'est quand même grâce à l'école que j'ai pu apprendre des choses, grâce aux enseignants qui nous faisaient cours donc oui bien sûr sans l'école on est rien. Je dirais même que l'école non seulement ça nous apprend des choses dans les disciplines telles que les maths et tout ça, mais je dirais aussi que ça nous éduque. Enfin voilà moi je viens de la Ricamarie, en primaire j'étais qu'avec des arabes y'avait une française dans mon école, Marion Laniel, ça m'a marqué parce que c'était la seule, puis y'avait une famille italienne sinon on était que des arabes, donc comme on venait tous du même milieu on était pareil enfin rien nous choquait, on savait pas forcément bien s'exprimer, on était tout le temps à traîner au Montcel (un quartier) enfin voilà on était un peu entre nous, puis quand je suis allée dans le privée, là, la population majoritaire c'était les français même si il y avait quelques arabes, mais voilà du coup j'ai découvert de nouvelles personnes, de nouvelles mentalités etc... Puis je dirais que ça s'est accentué dès mon entrée à la fac ou là vraiment je me suis dit « ouais en fait là c'est un tout autre monde » et c'est vrai que j'ai grandi grâce à l'école j'ai rencontré des personnes différentes, j'ai appris des choses, appris à mieux m'exprimer donc oui l'école à toute sa place dans ma réussite ». (Moi).

« Moi quand je fais le bilan de mon passage au collège et au lycée je suis très content, je pense que ça m'a beaucoup aidé, ça m'a beaucoup formé, ça m'a même peut-être aussi un peu éduqué donc euh... non je voilà globalement je suis très satisfait de mon passage et j'ai un très bon avis de l'école privée et encore une fois je ne dis pas privé pour critiquer le public mais voilà si j'ai des enfants j'hésiterais pas à les mettre dans le privée parce que je sais, je connais maintenant la qualité de l'enseignement qui, et de l'éducation qui y sont apportés ». (Samir).

En ayant interviewé ces différentes personnes, je me suis rendu compte que pour ceux ayant vraiment grandi dans les quartiers, à savoir Christophe, Fouzia, Samir et Ali, l'envie de réussir a aussi été liée à une envie de sortir de ce milieu, voir d'autres choses et obtenir de meilleures choses. C'est « l'engagement émotionnel » décrit par Benjamin Castets-Fontaine. Cela a ainsi été une force motrice pour eux.

D'après ce qu'ont déclaré Fouzia et Ali, on peut parler si l'on reprend les propos d'Hervé Coudon de « revanche sociale ».

Ali explique que par sa réussite il a montré que peu importe le milieu dans lequel ont grandi, on est capable de réussir.

« ... montrer que voilà que tu peux t'appeler Abdel ou Ali, habiter dans une barre HLM et que tu peux réussir dans la vie, voilà même si c'est pas pareil que si tu t'appelles Éric fils de Jean-Pierre cadre dans je ne sais quoi, tu peux réussir tout en gardant les codes qu'on t'as inculqué ». (Ali).

Fouzia, raconte clairement qu'elle voulait s'élever socialement et sortir de cette classe ouvrière.

« Pour moi avoir un bon travail ça voulait dire avoir un bon diplôme en amont je voulais pas être voilà je voulais sortir de cette classe ouvrière en fait, parce que t'entend aussi parler, toujours parler des statistiques des parents ouvriers donc forcément les enfants sont ouvriers, et je suis un peu quelqu'un qui aime contredire les gens donc voilà je sais pas sortir de ça, faire quelque chose de ma vie et faire quelque chose qui doit être basé sur un diplôme ... [...] Mais bon l'objectif c'était ça je voulais sortir de cette classe ouvrière je voulais un peu m'élever socialement... ». (Fouzia).

Les propos de Christophe et Samir sont aussi très clairs, tous deux ont traîné dans le quartier et racontent ne pas être sorti du quartier et ne connaître que ça.

Christophe raconte avoir commencé à pratiqué le break dance à l'âge de 15 ans, cette passion lui a permis de s'ouvrir aux autres. Il explique que par le biais de la danse, il a pu rencontrer d'autres personnes et découvrir un autre univers en sortant de son quartier et voyant autre chose. Mais aussi être valorisé.

« J'ai fait de la danse à 15 ans, j'ai commencé le break, à faire du break dance tu vois, à 15 ans, et donc c'était au quartier, et en fait, très vite, on m'a proposé de donner des cours à droite à gauche, et là j'ai commencé à faire des spectacles, des rencontres et tout ça tu vois, et là je me suis senti valorisé tu vois et j'ai vu autre chose que le quartier, parce que moi j'étais enfermé dans le quartier je connaissais que ça, moi pour moi c'était nous le quartier contre le reste du monde tu vois. Si fallait faire une connerie en ville machin et tout ça, les gens je les détestais tous, tous tous tous, tous ceux qui étaient pas du quartier je les détestais grosso modo tu vois. Et en fait par rapport à la danse, j'ai commencé donc j'avais 15 ans et demi, j'ai commencé à rencontrer des gens un peu de partout et des gens que, tu vois que je connaissais de nulle part et qui venait me dire : « ah bah bravo, félicitation c'est super ce que vous avez fait, c'est vraiment beau c'est génial, vous êtes ... » tu vois, et là je me suis senti valorisé tu vois ». (Christophe).

Pour Samir, une fois scolarisé dans un collège privé de Saint-Etienne, il a découvert un autre monde, de nouvelles personnes et de nouvelles choses. Tout ça lui a plu et a eu un fort impact sur lui, l'incitant à travailler, pour que lui aussi puisse obtenir des choses similaires à ce qu'il pouvait observer et sortir de cette routine de quartier.

« ... non c'était surtout parce qu'en fait, ce qu'il faut comprendre c'est que moi j'ai passé les 11, 12 premières années de ma vie dans un milieu social, dans un quartier où on sortait jamais, on sortait jamais de là-bas, on était tout le temps là-bas et donc je savais pas ce que c'était que l'autre chose, ce que c'était que les gens qui habitent pas là, qui ont d'autres maisons, qui ont d'autres habits, qui ont d'autres voitures, qui ont d'autres odeurs euh... corporelle j'entends que nous. Nous on était des puants, on était des pauvres, euh on habitait dans des endroits de merde et ça comme on était jamais sorti de là, ça c'était pour nous la normalité tu vois. Donc et comme j'ai vu autre chose, au collège j'avais des copains qui étaient voilà qui habitaient dans d'autres endroits donc des fois on allait de temps en temps chez l'un ou chez l'autre donc je voyais les maisons, je voyais les apparts putain je me suis dit mais c'est quoi ce truc donc en fait ça m'a éveillé ça m'a aussi éveillé dans le sens où ça m'a ouvert à d'autres choses en fait, ça m'a rendu curieux etc... donc euh et c'était pas tant le fait

d'avoir, c'était surtout le faire d'en profiter moi en réalité de me dire ok lui son père il fait ça il est ça il est ça donc moi je vais essayer de faire ça, ça, ça et effectivement d'avoir la même chose voilà mais j'ai jamais eu de haine vis à vis entre guillemet des riches n'y de sentiment de, au contraire moi j'ai toujours été colle avec ceux qui avait de l'argent voilà j'ai pas eu le sentiment de jalousie voilà y'avait pas de jalousie c'est ça je pense qu'il faut retenir c'était surtout purement égoïste de me dire bah voilà je veux aussi avoir goûter a la réussite et avoir un peu de sous quoi pour sorti de ce quartier pourris quoi ». (Samir).

Les propos de Fouzia sont similaires à ceux de Samir, elle nous dit également avoir vu d'autres choses qu'elle souhaitait elle aussi pouvoir obtenir. Ainsi elle savait que pour cela il fallait travailler afin de réussir à l'école et obtenir un bon travail.

« bah leurs parents enfin leurs parents n'étaient pas issus de la classe ouvrière tu le voyais dans les vêtements qu'ils portaient, ils étaient un petit peu dans les classes moyennes on va dire, élevées peut être mais en tout cas ils n'habitaient pas dans le quartier donc du coup on était deux dans on était quoi 25 30 donc on était deux au milieu de 28 autres qui n'étaient pas du tout issus de cette classe la donc si tu veux moi mon esprit c'est un peu ouvert je me suis dit regarde comment ils vivent quoi, tu vois tu te dis ah ouais elle a de beau habits, elle a de beaux stylos, son père il a une belle voiture et puis tu te dis voilà donc si tu veux un peu avoir la même chose, la même vie t'es obligé un peu de t'élever socialement parlant ». (Fouzia).

Il en ressort également que la scolarité s'est mieux déroulée chez les filles que chez les garçons. Cela vient un peu confirmer notre théorie du genre, dans le sens où les filles ont eu une scolarité moins remplie d'obstacles, et ont toutes été plus sérieuses et ont obtenus de très bonnes notes. Tandis que pour les garçons il en a été une tout autre chose. Ils ont plus facilement adopté une position de « rebelle ». Cela s'est beaucoup retrouvé chez Christophe et un peu moins chez Samir.

« ... il m'est déjà arrivé d'avoir des lourdes altercations avec des profs qui une fois un prof de musique, une fois un prof d'EPS, souvent des gens un peu alcoolisés d'ailleurs qui euh... qui faisaient des réflexions du genre : « ouais t'es pas dans ta cité là ! » ce genre de choses pour rien et du coup, moi comme je suis pas du genre à garder ma langue dans ma poche, ça générerait souvent de lourdes altercations verbales évidemment... ». (Samir).

« Voilà, j'y allais ou j'y allais pas, mais euh voilà, mais j'y allais ... soit disant c'était obligatoire mais j'y allais pas tout le temps. Et après, après je te dis j'y allais mais je faisais le con de toute façon toute la journée, pour te résumer, je faisais l'imbécile toute la journée, faut être clair, je faisais que rigoler, les devoirs soit j'y allais pas, soit tant en tant selon la motivation, soit je révisais un peu et puis j'y allais, euh hum... et puis voilà. Mais en fait si tu veux surtout, surtout, même si j'avais des capacités pour réussir, bah je faisais l'imbécile en fait, tu vois donc euh, bah donc je me faisais renvoyer pendant 3 jours, pendant une semaine, après quand j'ai redoublé ma 3^e on m'a dit qu'on me reprendrait pas de toute façon dans l'école ou j'étais... ». (Christophe).

Bien que le milieu social des personnes interviewées soit décrit par eux-mêmes comme étant un endroit « précaire » et « pauvre », en comparaison à celui des personnes avec lesquelles ils ont pu être scolarisé, cette différence de milieu social n'a pour autant pas été un handicap pour eu, bien au contraire, la plupart déclarent être contents et heureux d'avoir connu cela, et de venir de ce genre de milieu. Fouzia, Samir et Christophe disent même que c'est une fierté.

« Ah pas du tout ! A aucun moment. J'étais pas dans des classes où les personnes issues de l'immigration comme moi étaient majoritaires. Parfois j'étais la seule parfois 2-3, mais absolument

pas, au contraire c'est une fierté, on après c'est vrai que j'ai eu quelques réflexions, on va dire de propos un petit peu racistes de certains camarades, mais ça me passait au-dessus ». (Fouzia).

« Non, j'avais pas honte, j'étais super fier, oulala à l'époque c'était pour moi c'était quand j'étais petit et d'ailleurs même aujourd'hui j'ai pas honte non plus, mais euh... c'était pour moi c'était voilà quoi, je venais de tel quartier, il avait une réputation de quartier difficile où voilà quoi, où c'était un peu, les gens qui venait de là-bas avaient un peu une image de personnes durs, des des ... donc non j'avais pas honte, j'étais très content et d'ailleurs moi voilà j'avais des gens, au début voilà 6^e, 5^e, des gens qui avait un peu peur de moi et moi j'étais super content parce que j'avais l'image d'un caïd donc euh non j'avais pas honte ». (Samir).

« Pas du tout, non non absolument pas. Ah non au contraire moi c'est une fierté, ah non pas du tout, moi je suis heureux d'avoir connu tout ça, j'ai trop aimé, j'ai trop aimé la vie dans le quartier, j'ai trop aimé la vie, les difficultés comme les moments de délires, moi j'ai jamais été autant heureux que quand je tenais des murs avec des potes et qu'on se pliait de rire toute la soirée à rien foutre hein. À 13 ou 14 balais on était dehors et on était plier de rire jusqu'à je sais pas quelle heure du matin quoi tu vois. Donc voilà, non non j'ai jamais été, j'ai jamais eu honte de quoi que ce soit ». (Chrisophe).

« Alors déjà ça remonte à longtemps, donc ce que je vais affirmer... Alors je crois pas que ça ai été une honte, non je pense à aucun moment dans ma vie j'ai eu honte que mon père soit ouvrier et pas ingénieur, je l'ai mis en avant d'ailleurs pour moi c'était un élément de différence, genre « regardez, j'ai les mêmes notes que vous alors que je viens pas du même milieu... ». (Samia)

Pour terminer avec le quatrième et dernier facteur de réussite de notre enquête, je vais à nouveau citer Benjamin Castets-Fontaine.

Dans les entretiens que j'ai pu mener, j'ai constaté que ces personnes ont pour la plupart fait part d'un sérieux, d'une volonté ou bien de quelque chose qui les a amenés à poursuivre leur scolarité et continuer dans le chemin de l'école.

Benjamin Castets-Fontaine a dit lorsqu'il avait passé des entretiens avoir remarqué de manière récurrente que les interviewés déclaraient « croire en leur capacité ». C'est en effet ce que j'ai retrouvé chez Samir, celui-ci sentait en lui la capacité de réussir, ainsi il ne pouvait gâcher ce « potentiel » tel qu'il le décrit.

« ... je sais pas c'est comme si j'avais en fait au fond de moi, au plus profond de moi une voix qui me guidait dans ce qu'il fallait que je fasse et surtout qui me disait ne gâche pas ton potentiel, je sentais quand même quand j'étais à l'école en primaire au collège ou au lycée que j'avais des facilités, des capacités, que je pouvais arriver à faire, à chaque année à avoir mon année voilà je le savais, dès le départ au début de l'année je sentais un peu que, j'évaluais un peu le niveau de difficulté qu'allais être l'année et je me disais c'est bon ça je vais y arriver aussi cette année aussi. Et donc en fait comme j'avais senti ces capacités en moi, je me disais j'aimerai bien voir jusqu'où ça va m'amener jusqu'où je vais pouvoir aller avec ces capacités là et donc ce que je voulais par ailleurs c'était ne pas gâcher ces capacités, ce potentiel que je sentais exister ... ». (Samir).

C'est aussi le cas pour Samia, lors de notre entretien, nous avons parlé des conséquences qu'il pouvait y avoir si elle ramenait une mauvaise note. En me donnant sa réponse, elle en est venue à me dire qu'elle avait développé une certaine attention à l'école.

« ... dès la primaire je sais pas j'avais cette, je sais pas si c'est une forme d'intelligence, ou d'éveil ou quoi que ce soit je sais pas du tout, mais dès toute petite je savais déjà que l'école c'était pas

juste, voilà je ramenait pas des bonnes notes juste pour ma mère et mon père, je les ramenait pour moi ». (Samia).

En complément de ces capacités ressenties par les élèves, il y a également le fait que la reconnaissance qui se fabrique à l'école, se soit développé au sein de la famille. C'est le cas de Samia, elle est reconnue par sa famille comme étant une bonne élève, mais est aussi chargée d'une fonction au sein de sa famille.

« Il me le fait comprendre, genre quand il veut écrire un courrier à une administration, il me demande de l'écrire moi ou quelque chose comme ça, pourtant il parle et il écrit très bien français, mais il me montre que clairement, il me dit souvent : « tu es futée viens m'aider à faire le, la... » parce qu'on renouvelle souvent la cuisine, la salle de bain etc. et il me prend toujours euh pour son assistante ». (Samia).

Benjamin Castets-Fontaine a parlé de la notion « d'engagement » c'est-à-dire que les élèves se sentent obligé de travailler, c'est un devoir.

Fouzia m'a expliqué s'être cherchée pendant quatre ans afin de savoir ce qu'elle allait faire plus tard. C'est en effet une période suffisamment longue qui aurait pu l'inciter à arrêter ses études. Malgré tout elle a su faire tout le nécessaire afin de trouver sa voie en réalisant un BTS. Elle ne s'est cependant pas arrêté là, car pour elle, un bac +2 ce n'était pas suffisant.

« ... j'avais essayé de tester le BTS par ce que c'était ce qui ressortait dans le bilan de compétences, mais quand je suis arrivée au BTS j'étais quand même avec des gens qui avaient 4 ans de moins que moi, tu vois parce que j'avais arrêté 4 ans ; Et en fait j'avais, j'étais major j'avais de supers bonnes notes et je me suis dit vas-y fonce tu as de supers bonnes notes, donc du coup j'ai gravi les étapes un petit peu comme ça jusqu'à l'expertise ». (Fouzia).

Moi : Tu penses que si tu avais été moyenne tu aurais continué après ton BTS ?

« Oui je pense que j'aurais continué parce que c'est ce que je te disais au début j'avais quand même ce désir de faire de longues études, et pour moi les longues études ça s'arrêtait pas à bac + 2, voilà c'était à minima un master; donc j'aurais continué, je pense, mais c'est vrai que le fait d'avoir d'entrée réussi, d'avoir de supers bonnes notes, d'avoir de super appréciation ça te motive encore plus à continuer ». (Fouzia).

Nous retrouvons chez Samia cette même volonté d'engagement dans le travail. Celle-ci déclare avoir toujours voulu bien travailler tout d'abord pour elle-même, son propre plaisir, mais aussi pour ne pas se fermer de portes pour son avenir tant scolaire que professionnel.

« Alors je pense déjà c'est une mentalité, je pense que c'était une façon de voir l'école, moi j'allais pas à l'école pour me forcer ou voilà par ce que fallait rendre papa ou maman fiers c'était pour moi, genre c'était pour moi je voulais être première ou parmi les premières, pour moi-même, et ça c'est une mentalité que j'ai encore aujourd'hui. [...] Après c'était aussi la possibilité de me fermer aucune porte pour mon choix d'orientation, parce que comme tu me l'as demandé tout à l'heure, est-ce qu'on t'a contraint à faire du commerce international bah non ! pas du tout ! justement j'avais beaucoup de portes ouvertes, laquelle ? ». (Samia)

Samia parle aussi clairement de motivation lorsqu'elle évoque le cursus de sa petite sœur et sous-entend que pour elle il y a avait ce concept de motivation.

« Et moi, c'est un truc que j'essaye de reproduire par exemple avec ma petite sœur qui a des beaucoup moins bonnes notes mais qui travaille tout de même, je lui dis la raison pour laquelle je veux que tu ais des bonnes notes c'est pas pour être la première, parce qu'elle ait pas cette motivation c'est normal on l'a pas tous par contre, que aucune porte te soit fermée, que l'orientation que tu choisis, personne te dises non, donc voilà pourquoi avoir des bonnes notes. Même aujourd'hui moi-même en master 1, le master de l'an prochain, si on me ferme une porte je le prendrais très mal parce que toute ma vie j'ai travaillé pour qu'on ne me ferme pas de portes ». (Samia).

J'ai aussi retrouvé ce devoir et cette volonté de travailler en moi-même. Je me suis décrite comme une élève non forcément très bonne, mais qui a toujours été sérieuse, et a toujours voulu réussir sans forcément vouloir exceller.

Après c'est vrai que j'ai toujours été une élève sérieuse à l'école, j'avais pratiquement jamais de retenue, peut-être quelques remarques parce que j'oubliais mon matériel, ou je bavardais un peu. Puis j'avais quand même cette envie de réussir, d'avoir de bonnes notes, pourquoi je sais pas, mais voilà je voulais au moins assurer la moyenne et tant que j'y arrivais je continuais. Je disais tout à l'heure que je suis plutôt de nature fainéante, je fais le strict minimum et je voyais que je réussissais en faisant « rien » donc pour moi c'était pas un fardeau de travailler et d'aller à l'école ». (Moi).

Ali et Christophe ont eu des parcours scolaires différents, cependant un point les rassemble. Tous deux ont travaillé après avoir obtenu un diplôme. Après l'obtention du bac pour Christophe et du BTS pour Ali le premier a travaillé chez Bastide et le second au Mc Donald. Malgré cette entrée dans le monde du travail, ils ont trouvé la motivation de reprendre leurs études afin d'aller plus loin, mais pour des raisons différentes.

Concernant le cas d'Ali, c'est simplement l'envie de reprendre l'école qui l'a amené à reprendre.

« Moi j'avais demandé, déjà pour reprendre mes études, histoire un peu de remémorer mes acquis, aussi bah voilà avec mon vécu un peu transmettre aux autres élèves, et les aider dans des choses qu'ils n'arrivaient pas ». (Ali).

Christophe ne pensait pas avoir le bac, de ce fait, il ne s'était inscrit nulle part afin de poursuivre ses études, ainsi il a commencé à travailler. Il décrit son métier comme difficile, et qu'il se cassait le dos à porter du matériel. Cette situation ne lui a pas plu, il savait qu'il pouvait facilement réussir autrement et dans de meilleures conditions, c'est la raison pour laquelle Christophe a fait le choix de reprendre ses études.

« ... je portais des trucs super lourds, c'était la misère tu vois, et c'est de là en fait où, bah j'avais mon bac en poche, et je voyais des commerciaux qui était tranquille, costard, cravate, normal et moi je me cassais le dos et je me disais entre nous deux y'a deux ans d'écart tu vois. Et je me disais j'ai eu le bac se serait bien maintenant que j'essaye d'avoir le BTS tu vois. Et c'est de là en fait où j'ai

décidé de me réinscrire, on m'a dit c'est pas possible, parce que vous êtes en activité, vous pouvez pas le faire en alternance, et moi j'avais absolument besoin d'être payé tu vois, donc j'ai laissé tomber la première année, puis la deuxième année j'ai trouvé une école qui m'a dit si si vous pouvez machin etc... et du coup je l'ai fait avec eux, en alternance toujours parce que j'avais besoin d'argent et ... et voilà ». (Christophe).

Pour terminer avec ce travail d'étude, je souhaiterais parler des aides humaines que les personnes interviewées ont pu recevoir au sein de leur environnement familial. La plupart déclare n'avoir pas forcément reçu d'aide durant leur scolarité, ils parlent plus de soutiens, ou bien signifient qu'ils ont pu être aidé éventuellement lorsqu'ils le demandaient, mais que l'aide ne venait pas directement de la personne en question. Ainsi, lorsque je les ai questionnés pour savoir qui leur avait apporté une quelconque aide, ceux qui en ont bénéficié, ont répondu que celle-ci venait de la mère. Ainsi nous pourrions penser qu'elle pourrait avoir joué un rôle dans la réussite scolaire de leur enfant. Cependant lorsque j'ai cherché à savoir si une personne pouvait être responsable de leur réussite personne n'a cité la mère, bien au contraire, la plupart ont parlé du père lorsque la réponse était positive. Ce phénomène s'explique en majeure partie par la présence d'une forte personnalité du père et d'une mère plutôt effacée, plus en retrait.

Réponses de Fouzia :

« En primaire il y avait ma mère qui essayait de nous aider ouais, y'avait ma mère qui essayait de nous aider, après quand je suis entrée au collège non aucune aide. Tu sais CP CE1 CE2 quand tu commences à apprendre à lire et à compter ça ma mère elle sait, donc elle pouvait nous aider à ce niveau-là ».

Moi : « **Penses-tu qu'une personne est contribué à ta réussite ?** »

« Ce que je disais au départ c'est qu'on avait la peur de la mauvaise note, parce qu'on allait se faire engueuler, mais si tu veux au départ c'était peut-être vécu comme une contrainte parce qu'il y'avait derrière surtout le papa parce que la maman elle avait aucun pouvoir entre guillemets parce qu'on avait pas spécialement peur d'elle parce qu'elle était plus dans le côté maternelle douce donc y'avait cette peur de mon père et de ramener une mauvaise note ».

Réponses de Samia :

« Alors m'a mère elle m'a appris à lire, je sais que c'était ma mère... » (Cependant elle aussi a reçu quelques aides de son père).

Moi : « **Selon toi, à quoi dois-tu ta réussite ?** »

« Alors, mon père comme je dis, pour l'impulsion qu'il m'a donnée, ma façon de penser, c'est lui qui l'a, on va dire inspiré ».

Réponses de Samir :

« Peut-être un petit peu... je pense que peut-être ... ma mère peut-être au début de mon collège peut-être, 6^e 5^e éventuellement. [...] Ma mère m'a plus aidé en tant qu'oreille, en tant qu'écoute ».

La maman de Samir était présente lorsqu'il devait réciter ses leçons ou apprendre des verbes irréguliers par exemple, pour l'écouter.

Moi : « **Est-ce qu'une personne a contribué à ta réussite ?** »

« Non personne, enseignant peut-être si, si, enseignant euh... enseignant. Alors dans la sphère familiale non et dans la sphère au niveau du corps professoral bah si quand même... ».

Mes réponses :

« ... Après y'avait aussi ma mère mais disons que ma mère c'était plutôt moi au collège je la sollicitais pour qu'elle me fasse réviser les verbes irréguliers ou qu'elle me pose des questions sur mes leçons pour que j'apprenne... »

« Après je dirais aussi indirectement mon père, même s'il n'a jamais participé à ma scolarité il a eu un impact dans le sens où quand ma sœur a voulu poursuivre après le bac il ne voulait pas trop la laissé partir de Saint-Etienne parce que c'était une fille je crois et avec sa mentalité de bledard, lui il faisait bien la différence entre les filles et les garçons, il était très strict enfin surtout avec mes frères et sœurs parce que bon moi je suis la dernière et je suis bien plus jeune qu'eux donc du coup, elle a pas pu faire ce qu'elle voulait. Donc en fait ma sœur elle m'a un peu ouvert les portes parce que mon père a vu que comme il l'a pas laissé faire ce qu'elle voulait elle a pas pu continuer donc quand moi j'ai voulu faire des études et partir il a pas dit non même si je me souviens que le fait que j'aie à Montpellier il était pas forcément content mais bon il a accepté. Et donc je me disais dans ma tête il m'a laissé partir donc il a eu confiance en moi, donc il faut pas que je rate, que je fasse n'importe quoi, parce qu'après il va penser que je suis parti juste pour partir ».

CONCLUSION

Pour conclure, je dirais que ce travail de recherche m'a permis de m'interroger sur une thématique essentielle de la vie des jeunes à savoir l'école. En effet étant moi-même cette année enseignante stagiaire dans une école REP+, ce mémoire a été pour moi l'occasion de m'informer sur les différentes théories de la scolarisation, notamment en milieu populaire, qui étaient jusqu'à ce jour inconnu pour moi.

J'ai ainsi pu apprendre bon nombre de choses, qui je le pense auront un impact sur mes pratiques pédagogiques. De plus, j'ai fait le choix de partir à la rencontre de personnes issues de ces milieux populaires, afin d'approfondir ma réflexion, et de venir confronter les théories des différents auteurs à mes propres hypothèses.

Ces différents entretiens ont été pour moi l'occasion de m'imprégner encore plus de ce sujet et de réellement creuser autour de cette thématique. Les discussions que j'ai pu avoir avec ces personnes sont d'ailleurs venues valider les théories étudiées en deuxième partie de ce mémoire.

En effet, nous ne pouvons traiter des facteurs influant la réussite de chacun de manière indépendante, mais il semble primordial de les mêler, afin de comprendre au mieux les indicateurs générateurs de réussite. De ce fait, il est apparu ici que l'environnement familial a sa part de responsabilité, cependant elle ne fait pas tout-

J'ajouterai par ailleurs avoir pu identifier un autre facteur de réussite lors de mes entrevues. Il s'agit de ce que l'on pourrait nommer "l'effet classe". Durant mes entretiens, plusieurs personnes interrogées m'ont expliqué avoir été « influencées » de façon positive par les élèves de leur classe. En effet, ces personnes m'ont confirmé avoir été influencées positivement par le sérieux de ces bons élèves mais aussi la qualité de leur travail et leur bon niveau intellectuel. Cette influence les a conduits à leur tour à adopter un comportement similaire et à rechercher des bonnes notes.

Cependant, les logiques imposées par la carte scolaire en France, rendent peu évident le phénomène de mixité sociale susceptible de pourvoir entraîner cet "effet classe". Ainsi, ce phénomène des plus forts tirant les plus faibles vers le haut ne peut se réaliser que difficilement. La question pourrait être de savoir par quel moyen, et quelles actions les politiques de la ville et de l'éducation menées par l'Etat pourraient contribuer à aller vers plus de facilité à créer la possibilité pour chacun d'aller vers le choix d'une "mixité sociale scolaire".

Nous avons également pu observer à travers ce travail, l'importance de l'entourage familial quant à la réussite scolaire des enfants. Cet indicateur nous fait nous interroger sur les actions que pourrait mettre en place l'état pour accompagner ces familles, dépourvues de capital scolaire, dans le suivi de la scolarité de leurs enfants.

BIBLIOGRAPHIE

Bernardin, J. (2013). Quel rapport à l'école des élèves de milieux populaire. *Le café pédagogique*, 9 782804 182243. [En ligne]
<http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2013/12/16122013Article635227741654724870.aspx>, consulté le 17 janvier 2017 ;

Depoilly, S. (2012). Des filles conformistes ? Des garçons déviants ? Manières d'être et de faire des élèves de milieux populaires. *Revue française de pédagogie*, 179 [En ligne]
<http://rfp.revues.org/3654> ; DOI : 10.4000/ rfp.3654, consulté le 4 mars 2017 ;

Duru-Bellat, M. (2012). Benjamin Castets-Fontaine, Le cercle vertueux de la réussite

scolaire. Le cas des élèves de Grandes Ecoles issus de "milieux populaires". *Lectures, Les comptes rendus*, 2012. [En ligne] <http://lectures.revues.org/8398>, consulté le 18 février 2017 ;

Félouzis, G. (2013). Comportements de chahut et performances scolaires des filles et des garçons au collège. *Enquête*, 6 1991. [En ligne] <http://enquete.revues.org/140> ; DOI : 10.4000/enquete.140, consulté le 4 mars 2017 ;

Institut français de l'éducation. (2013). *Séance 4 : réussite éducative et réussite scolaire*. [En ligne] <http://centre-alain-savary.ens-lyon.fr/CAS/parteneriat-educatif/questions-vives-du-parteneriat-et-reussite-educative-le-seminaire-2012-2013/seance-4-reussite-educative-et-reussite-scolaire>, consulté le 11 février 2017 ;

Lahire, B. (1998). La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse. *Ville-Ecole-Intégration*, n°114, 104-109. [En ligne] <http://www2.cndp.fr/revueVEI/lahire114.pdf>, consulté le 22 janvier 2017 ;

Landrier, S., & Nakhili, N. (2010). Comment l'orientation contribue aux inégalités de parcours scolaires en France. *Revue Française de Sciences Sociales : Formation Emploi*, 109. [En ligne] <https://formationemploi.revues.org/2734>, consulté le 7 janvier 2017

Millet, M., & Thin, D. (2005). *Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale*. Paris : Presses universitaires de France ;

Observatoire des inégalités. (2013). *L'inégal accès au bac des catégories sociales*. [En ligne] http://www.inegalites.fr/spip.php?page=article&id_article=272, consulté le 3 février 2017

Overblog. (2011). *Comprendre ces inégalités scolaires*. [En ligne] <http://echec-reussite-scolaire.over-blog.fr/article-comprendre-ces-inegalites-scolaires-67120960.html>, consulté le 17 janvier 2017 ;

PERRENOUD, Philippe. L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique, 1998, Université de Genève. [En ligne]

http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perrenoud/php_main/php_1998/1998_09.html,
consulté le 22 janvier 2017 ;

Rocheux, J-Y. (1994). Pourquoi certains élèves défavorisés réussissent-ils ? *Sciences humaines*, n°44, 10-13.

TABLE DES ANNEXES

Les interviews :

- Fouzia : p' 44 – 50
- Samir : p' 51 – 62
- Samia : p' 62 - 71
- Ali : p' 72 - 78
- Christophe : p' 78 – 88
- Moi : p' 88 - 93

ANNEXES

Recueil de données FOUZIA

Comment t'appelles-tu ?

« Fouzia ».

Quel âge as-tu ?

« J'ai 36 ans et toutes mes dents ».

D'où viens-tu ?

« Alors je viens de la cité Paul Valéry à Montpellier ».

Quel est ton niveau d'étude ?

« J'ai un bac + 8 non validé ».

En quelle filière ?

« J'ai passé un bac économique et social, puis un BTS en comptabilité gestion en alternance. Par la suite j'ai passé un DCG ce qui est l'équivalent d'une licence et j'ai complété avec un master correspondant par la suite ».

As-tu choisi cette filière ?

« Ce n'était pas mon 1^{er} choix, c'est pour ça que je t'ai dit veux-tu que je te parle de mes échecs. A l'issue du bac je n'étais pas informé sur les différentes orientations, j'étais dans le flou total, donc je suis allée à la fac de lettre pour faire licence langue étrangère anglais, je n'avais pas spécialement des notions en anglais. J'ai fait ce choix un peu par hasard et par défaut. Donc j'y suis allée ça ne m'a pas plus et je suis repartie ». (Le dit en rigolant, elle est restée quelques mois seulement).

Elle a eu son bac en 1998 et a intégré le BTS en 2002, donc 4 ans se sont écoulés entre temps.

« A la suite de mon échec à la fac, je me suis un peu cherché, j'ai passé des concours pour faire éduc spé à l'IRTS, j'étais dans une association, j'aidais les enfants à faire leurs devoirs, donc je me suis dit pourquoi pas le social après les langues ». -> Elle a passé le concours une seule fois et l'a raté en ayant eu de bonnes notes donc elle s'est dit arrête toi là.

« Après je me suis inscrite au chômage, j'ai fait un bilan de compétences avec pôle emploi et donc ce bilan a relevé que j'étais très bonne pour les chiffres et qu'il fallait que je fasse de la comptabilité ».

Pendant ces quatre années tu n'as pas perdu la motivation de reprendre tes études et donc tout abandonner ?

« Non car dans mon éducation c'était important de faire des études et de longues études, donc j'étais frustrée. Chez moi l'école était importante pour mes parents, le fait de faire des études c'était important. Ce qu'il avait pour les études c'est important donc c'est transféré, donc c'est devenu important pour moi aussi.

Leur but c'était le baccalauréat si t'as le bac c'est bon.

J'étais frustrée je voulais absolument faire de longues études et ne pas m'arrêter au bac, car pour moi le bac c'était un échec... Pour moi après le baccalauréat bien sûr que c'est bien de l'avoir mais juste avec le bac on fait plus rien.

Donc même si 4 ans sont passées, j'étais quand même motivée par rapport à ça. Je me suis cherché, ça a pris du temps, mais j'ai finis par me trouver ».

Est-ce que tu as des frères et sœurs ?

« Oui on était 5, j'avais 2 frères et 2 sœurs, je dis j'avais parce que j'ai perdu un frère donc voilà on était 5 en tout. Je suis la deuxième du coup c'est l'aîné que j'ai perdu donc je suis devenue l'aîné depuis quelques années ».

Tes frères et sœurs ont un parcours similaire au tiens, ou ils se sont arrêtés avant ?

« Dans les familles on va dire qu'il y a toujours une brebis galeuse, donc celle qui me suit c'est la brebis galeuse, elle n'est pas allée jusqu'au bac, elle a arrêté avant, mais c'est pas parce qu'elle n'en avait pas les compétences, elle était intelligente, elle avait de supers bonnes notes etc. mais elle a arrêté parce que bon disons qu'elle a fait une crise d'adolescence violente, dommage pour elle parce que c'est vrai qu'elle en avait les capacités.

Ensuite derrière elle j'ai une sœur mais qui est handicapée, donc elle n'a pas pu être scolarisée et ensuite il y a le petit dernier qui a 28 ans, qui a un master en commerce, il est ingénieur commercial dans une grande société ».

Est-ce que tes parents ont fait des études ?

« Non, ils ont été quelques années à l'école le temps d'apprendre à lire et à écrire et puis c'est tout ».

Ses parents parlent français mais pas très bien, ils savent déchiffrer.

Quelle est la profession de tes parents ?

« Mon père travaillait, il était ouvrier dans une société de bâtiment, et ma mère n'a jamais travaillé, elle a toujours été mère au foyer pour s'occuper de ses enfants ».

Comment décrirais-tu le milieu social dans lequel tu as grandi ?

« C'était un quartier populaire, 80% des gens qui habitent dans le quartier sont issus de l'immigration maghrébine, donc bon ... dans l'immeuble où j'habitais à l'époque y'avait pas de français. »

Pour toi, qu'est-ce qu'un milieu populaire ou classe populaire ?

« Un quartier, une cité, un endroit où vivent beaucoup de personnes ... Une classe populaire ce sont des personnes issues de familles modestes ».

Au cours de tes études supérieures as-tu eu un sentiment de honte de dire d'où tu venais ?

« Ah pas du tout ! A aucun moment. J'étais pas dans des classes où les personnes issues de l'immigration comme moi étaient majoritaires. Parfois j'étais la seule parfois 2-3, mais absolument pas, au contraire c'est une fierté, on après c'est vrai que j'ai eu quelques réflexions, on va dire de propos un petit peu racistes de certains camarades, mais ça me passait au-dessus ».

Comment ta famille percevait l'école ?

« On va dire que chez moi on avait peur de ramener une mauvaise note, mais c'était vraiment de la peur quand on était petit, de l'école primaire jusqu'au début du collège, c'était la peur parce que mon père nous mettait la pression par rapport à ça. Mon père était quelqu'un de très sévère, je dis était parce qu'avec l'âge il l'est moins, et on avait peur de ça.

Si tu veux, notre moteur premier c'était ça, la peur de se faire gronder, de se faire taper parce qu'on a ramené une mauvaise note. Donc ça c'était le côté paternel.

Après ma mère elle était.. comment te dire.. elle était plus douce c'est sûr, mais elle était plus avoir de bonnes notes, oui mais, elle était plus dans l'aide en fait tu vois. Bon mon père c'était plus je te fais peur t'as intérêt à me nanana... autorité et ma mère bon malgré le fait qu'elle n'a pas fait d'études, elle était plus voilà derrière nous, à essayer de nous aider à faire les devoirs etc... etc...

C'était aussi important pour elle parce qu'elle essayait de s'impliquer, mais elle s'est impliquée bon pendant le primaire et début du collège parce que après ça la dépassait donc elle s'impliquait plus du tout.

Le moteur 1^{er} ça a été ça, c'était important pour mes parents, mais on avait deux visions différentes quoi. »

Comment percevaient-ils les enseignants ?

« Il y avait des réunions parents-profs, ils y allaient, ils essayaient de s'impliquer quand même un petit peu même s'ils ne comprenaient pas tous ce qu'on leur disait. Pour mes parents, le professeur quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il a toujours raison donc on avait pas intérêt à bouger, pas intérêt à broncher ».

Quelles étaient les attentes scolaires de tes parents ?

Moi : « Tu m'as dit tout à l'heure que c'était d'avoir le bac »

« Ils voulaient, ouais c'était ça, pour mon père c'était avoir le bac, pour lui obtenir le bac c'était la réussite, c'était gagné. »

Ils n'avaient pas en tête un métier qu'ils voulaient que tu fasses ?

« Non »

Qu'est-ce qui comptait le plus pour lui le diplôme ou la profession ?

« Plutôt le diplôme, parce que bon, ils sont originaires du Maroc, donc ils sont pas allés très très loin dans les études. Disons que pour eux le bac à l'époque c'était quelque chose de super important, donc ils sont restés là-dessus quoi. Le bac ils le voyaient comme le diplôme ultime, donc à l'époque c'était ça. Donc c'était important pour mon père surtout, après ma mère je pense que ... elle, ils s'exprimait pas trop la dessus. Pour ma mère le fait que j'ai continué mes études après, elle en était contente, mon père s'en intéressait pas parce que lui c'était arrêté au bac (rire). Mais elle, elle était contente et si tu veux elle m'a toujours soutenu et encouragé dans mes études supérieures. Bon elle pouvait pas forcément m'aider parce que voilà elle n'en avait pas les capacités on va dire intellectuelle mais elle m'a toujours soutenue... poussé à continuer en fait ».

Comment ont réagi tes parents à la fin de tes études ? A l'obtention de ton diplôme ?

« Comme je te disais moi mon père il s'est arrêté au bac, après ça l'intéressait pas, après oui ma mère elle était contente, ça se voyait puis tu le vois même dans son comportement parce qu'elle était toujours là à m'encourager et bon là je te disais j'ai un bac + 8 non validé parce que j'ai une épreuve qu'il me reste à passer et ça fait 3 ans qu'elle traîne cette épreuve et je l'ai pas passé et de temps en temps elle me rappelle à l'ordre : eh qu'est-ce que tu attends donc si je l'ai ce diplôme je sais qu'elle sera contente parce qu'elle me pousse à aller jusqu'au bout tu vois après elle me l'a pas dit clairement avec les mots je suis fière de toi parce que bon c'est peut-être aussi Je sais pas dans la culture ils ont du mal un peu à exprimer les choses donc voilà ça c'est plus ressenti ».

As-tu reçu des pressions durant ta scolarité ?

« La pression je l'ai plus ressentie du côté de mon père, par rapport à ma mère ce qu'il me reste en mémoire c'est plus son soutien, le fait qu'elle soit là qu'elle essaye de nous aider à faire nos devoirs etc. etc. Donc la pression c'était vraiment le coté paternelle ».

Quels types de pression ?

« Pour tout, comportement, sorties, il était sévère en règle générale, donc ce n'était pas que pour l'école, c'était tous les autres aspects de la vie quoi. Mais pour l'école c'était avoir des bonnes notes et tiens-toi à carreau ».

Quelle a été ton opinion de l'école tous au long de ta scolarité (primaire à post-bac) ?

« Quand on est petit en primaire, début collège je pense qu'on y va parce qu'on a pas vraiment le choix, on a pas encore conscience de l'impact que ça a pour sa vie. On a cette insouciance, on va à l'école parce qu'on s'amuse un peu, j'y allais pas à reculons. La préoccupation de l'école je

commence à l'avoir fin collège quand on commence à te parler de l'orientation, du métier que tu veux faire plus tard, a tu commences à te dire ah ! faudrait peut-être que je me pose la question ».

Quelqu'un a été là pour t'aider à t'orienter ?

« Non, y'avait personne pour m'aider à y voir claire. Écoute l'environnement familial oui c'est certain, je pouvais pas les prendre comme exemple ou comme comment te dire, conseiller dans le domaine, parce que ils n'y connaissaient rien. Après l'environnement scolaire, moi je n'ai pas fait ce pas d'aller demander à un prof parce que le prof y'a toujours une barrière après je sais pas comment ça se passe aujourd'hui mais y'avait toujours une barrière entre l'élève et le prof donc t'osais pas trop aller vers le prof. Après conseiller d'orientation j'ai pas vu de conseiller d'orientation, je savais même pas que ça pouvait exister, je ne sais même pas si ça existait à l'époque dans le lycée ou j'ai pu être. Donc j'ai regardé un peu ce qui existait la documentation, je suis allée me renseigner à comment ça s'appelle ... la maison pour les jeunes... la mission locale etc... ouais donc j'étais aller me renseigner mais bon ça reste... voilà on te donne un listing des possibilités mais on s'intéresse pas si tu veux à ta personne à ce qui te plaît à tes compétences, tu vois on fait pas le rapprochement entre ta scolarité comment tu l'as vécu ce qui te plaît et ce qui pourrait t'aller peut-être un petit peu plus tard, on te dit voilà il y a ça qui existe puis débrouille-toi. Tu choisis dans le lot donc tu choisis un peu au hasard si tu sais pas vers quoi te tourner. Donc au départ moi je suis allée dans un chemin qui n'était pas le bon. Bon bah après c'est pas une généralité, y'en a qui trouvent leur voie rapidement ».

As-tu reçu des aides particulières pendant ta scolarité ? aide aux devoirs, un voisin...

« En primaire il y avait ma mère qui essayait de nous aider ouais, y'avait ma mère qui essayait de nous aider, après quand je suis entrée au collège non aucune aide. Tu sais CP CE1 CE2 quand tu commences à apprendre à lire et à compter ça ma mère elle sait, donc elle pouvait nous aider à ce niveau-là ».

De quelle manière ta mère t'aidait ?

« Elle nous faisait réciter, après elle m'aidait pas forcément immédiatement, elle m'aidait quand j'avais des difficultés à le faire ».

C'est toi qui sollicitais ta maman pour les aides ?

« Alors si tu veux elle nous surveillait dans le sens où elle vérifiait que les devoirs on les avait fait et si on les avait fait correctement « est-ce que tu as fait tes devoirs ? » donc elle était toujours derrière après c'est vrai qu'elle nous aidait pas tout le temps elle nous laissait quand même faire, puis elle essayait de nous aider quand on bloquait donc début primaire elle y arrivait après fin primaire ça commençait à être un peu compliqué puis collège elle nous aidait plus du tout parce qu'elle pouvait pas elle en avait pas les compétences ».

Malgré le manque de compétence est-ce qu'elle vérifiait quand même votre travail ?

« Si tu veux elle était derrière nous en nous disant voilà est-ce que vous avez fait vos devoirs, si vous avez pas fait vos devoirs aller faire vos devoirs mais allait pas ouvrir l'agenda pour regarder ce qu'on avait à faire parce que après ça commençait à la dépasser si tu veux donc c'était plus euh... elle était plus derrière nous pour savoir si oui on avait fait les devoirs sinon aller les faire quoi. Puis le fait qu'on soit dans la chambre assis à un bureau si tu veux bah ça lui suffisait si tu veux elle se disait c'est bon ils sont en train de travailler. Elle pouvait pas vérifier plus que ça à un moment donné tu vois ».

Elle n'a jamais reçu d'aide par la suite, elle s'est débrouillé toute seule.

Penses-tu qu'une personne ait contribué à ta réussite ?

« Ce que je te disais au départ c'est qu'on avait la peur de la mauvaise note, parce qu'on allait se faire engueuler, mais si tu veux au départ c'était peut-être vécu comme une contrainte parce qu'il y'avait derrière surtout le papa parce que la maman elle avait aucun pouvoir entre guillemets parce qu'on avait pas spécialement peur d'elle parce qu'elle était plus dans le côté maternelle douce donc y'avait cette peur de mon père et de ramener une mauvaise note. Ça c'était au départ mais si tu veux au fur et à mesure des années, cette volonté de mon père qu'on fasse des études et qu'on arrive au bac, et bah peu à peu c'est devenu ma volonté, je ne sais pas comment te l'expliquer, mais voilà quelque chose qui était au départ on va dire une contrainte voilà c'est devenu un objectif ».

Comment tu penses que c'est passé justement de contrainte à objectif ?

« Bah comment je sais pas, je sais pas comment l'expliquer, bah pour mon père c'était important de réussir donc c'est devenu important, je sais pas je voulais avoir ma place dans la société. Pour moi avoir un bon travail ça voulait dire avoir un bon diplôme en amont je voulais pas être voilà je voulais sortir de cette classe ouvrière en fait, parce que t'entend aussi parler, toujours parler des statistiques des parents ouvriers donc forcément les enfants sont ouvriers, et je suis un peu quelqu'un qui aime contredire les gens donc voilà je sais pas sortir de ça, faire quelque chose de ma vie et faire quelque chose qui doit baser sur un diplôme, après bon j'ai fait des études et aujourd'hui j'ai un travail qui correspond à mes études, j'aurais fait des études peut-être que je serais ouvrière aujourd'hui. Mais bon l'objectif c'était ça je voulais sortir de cette classe ouvrière je voulais un peu m'élever socialement parlant parce que j'étais, si tu veux tout au long de ma scolarité ... à partir du collège, on était deux arabes dans la classe, à l'école primaire on était beaucoup plus d'immigrés parce que c'était l'école du quartier donc forcément il y avait beaucoup plus d'immigrés et donc comme j'avais de très bonnes notes et avec une autre collègue issus de l'immigration quand on est passé au collège, bon le collège est ouvert à plus de quartiers, donc t'avait des quartiers environnant qui du coup leurs enfants étaient transférés à ce collège-là, donc quand on a été au collège si tu veux il y avait 4 classes de 6^e etc... et parmi ces 4 classes t'en avait une qui était meilleure que les autres, si tu veux les 3 autres y'avait 90% d'enfants issus de l'immigration et y'avait une classe, une classe qui faisait du latin etc... ou t'avais deux enfants qui étaient issus de l'immigration et les autres étaient issus.. bah leur parents enfin leurs parents n'étaient pas issus de la classe ouvrière tu le voyais dans les vêtements qu'ils portaient, ils étaient un petit peu dans les classes moyennes on va dire, élevés peut être mais en tout cas ils n'habitaient pas dans le quartier donc du coup on était 2 dans on était quoi 25 30 donc on était 2 au milieu de 28 autres qui n'étaient pas du tout issus de cette classe-là donc si tu veux moi mon esprit c'est un peu ouvert je me suis dit regarde comment ils vivent quoi, tu vois tu te dis ah ouais elle a de beaux habits, elle a de beaux stylos, son père il a une belle voiture et puis tu te dis voilà donc si tu veux un peu avoir la même chose, la même vie t'es obligé un peu de t'élever socialement parlant ».

Du coup c'est ça qui t'as donné envie de réussir ?

« Bah j'ai jamais réfléchi à cette question, c'est parce que tu me la pose que du coup j'essaie de trouver d'où ça vient, du coup toute ma scolarité je l'ai passé avec des français de souche, voilà, qui vivaient autrement. Est-ce que c'est ça qui fait que ça m'a donné envie je sais pas mais j'ai eu cette chance malgré tout, parce que tu me disais qu'est-ce qui a fait que tout à l'heure que tu es allée plus loin dans les études ».

A quoi dois-tu ta réussite ?

« Je suis arrivée dans une classe où il y avait que des français de souche, j'aurais atterri dans la classe, dans les 3 autres classes où il y avait 90 % de la population issue de l'immigration, je suis pas sûre que j'aurais eu la même évolution. Peut-être que j'aurais eu la même motivation mais qu'elle se serait perdue en chemin tu vois, parce que ces 3 classes là si tu veux c'était des classes qui étaient connues pour être, pour avoir beaucoup de chahuts, qui travaillaient pas, j'ai des amis, des connaissances qui étaient dans ces classes-là, qui n'ont pas forcément évolué, on va dire qui n'ont pas eu de diplôme qui ont arrêté l'école tôt donc je me dit qui a eu ce paramètre là que j'ai été dans cette classe là en 6^e et on est resté dans cette classe de la 6^e à la 3^e. Après au lycée c'était plus hétérogène c'était plus fifty-fifty, autant au primaire c'était majorité issue de l'immigration, autant au collège j'ai été avec des français de souche et au lycée c'était moitié moitié. Je pense quand même que le fait d'avoir été dans cette classe-là a contribué à ce que je continue ».

Penses-tu que ce soit les personnes de la classe plutôt que l'école en elle-même qui est contribué à ta réussite ?

« Ah non je ne parlerais pas de l'institution parce que comme je te disais par rapport à ces 3 classes là l'institution avait baissé les bras, comment te dire, ils n'arrivaient pas à contrôler ces enfants-là c'était vraiment le chahut total. Sûrement que, peut-être que je serai allée jusqu'au bac mais pas plus loin, mais quand je repense à ces 3 autres classes, l'institution a rien fait pour eux, ils venaient ils chahutaient et puis ils repartaient, voilà j'avais des copines qui étaient dans ces classes-là qui nous racontaient puis parfois on les entendait enfin bon ».

Penses-tu avoir dû fournir plus d'efforts que les élèves issus d'un milieu plus élevé que le tiens ?

« Non. J'ai jamais eu dans ma scolarité, en fait dans ma famille on a toujours eu des facilités scolaire, on a jamais eu de problème particulier pour l'école, quand je te disais, je révisais la veille, je révisais la veille je ramenaient un 18 enfin c'est vrai c'est la réalité, j'étais fainéante mais j'avais des facilités, donc non j'avais pas... j'avais pas... spécialement d'écart avec les autres. Après c'est vrai qu'au collège je m'étais un petit peu laisser aller je faisais le strict minimum enfin ça c'est la préadolescence et l'adolescence quoi normal. Mais comme il y avait personne qui te poussait vraiment derrière on va dire que ouais y'avait une période où il y a eu du laisser-aller mais près au niveau scolaire par rapport aux autres je me suis pas senti au-dessous, même je me suis à quelque fois sentie et c'est pas prétentieux du tout, au-dessus ! »

Est-ce que vos différences de cultures ont eu un impact sur ta scolarité ?

« Les cultures étaient opposées ça c'est sûr, j'étais à l'école avec des français de souche, j'aime bien dire français de souche parce que je suis française aussi donc je dis français de souche, mais oui il y avait cette différence culturelle bien sûr parce que j'ai grandi quand même il faut pas l'oublier dans une famille maghrébine musulmane donc j'avais cette culture marocaine et cette culture musulmane qui est totalement opposée à leur culture quoi ».

Ca ne t'as jamais fait défaut ?

« Non ça m'a jamais fait défaut, j'ai pas eu l'impression que ma culture ai été un frein à quoi que soit, que ce soit scolairement parlant ou professionnellement parlant, après je te dis par professionnellement parlant lorsque j'ai envoyé des cv et que la personne a ouvert mon cv et qu'elle a vu Fouzia EL... HLM Paul Valéry, elle a pas donné suite peut-être mais c'est possible mais ça j'en sais rien. Sinon ça ne m'a jamais posé problème à moi en particulier si tu veux j'ai toujours bien vécu ma culture et j'en ai toujours été fière bon après t'as des curieux qui viennent te demander te poser des questions par exemple sur le ramadan, sur le Maroc etc... Même au travail

on est choqué parce que je ne bois pas d'alcool, « tiens tu veux pas une coupe de champagne et on me tend la coupe et on insiste t'es sure, tu veux pas un coupe de champagne, non merci je ne bois pas d'alcool combien de fois je vais te le dire tu vois » Après ça ne m'a jamais posé de problème après des petites remarques j'en ai essayer, mais ça me passe au-dessus parce que j'en suis fière si tu veux de cette culture, je suis fière d'être musulmane et je remercie Dieu d'être musulmane et encore j'en fais pas assez je trouve et non ça m'a jamais posé de problème. Peut-être parce que justement ce n'est pas une honte pour moi c'est une fierté ».

Dirais-tu que tu as toujours eu une scolarité stable ?

« Des bas vraiment non, je te disais la période préadolescence il y a eu un petit peu de laisser aller, euh... qui m'a pas fait défaut, mais j'étais pas non plus dans les meilleurs, mais je regrette un peu cette période parce que je me suis maintenant avec le recul j'aurais pu faire mieux quand même. Après tu sais on a toujours des regrets, si je pouvais revenir en arrière j'aurais fait médecine tu vois, et je le regrette amèrement c'est un truc qui me pèse parfois tu vois, mais bon à l'époque avant encore une fois l'orientation tu savais pas ce que tu pouvais faire, t'avais personne pour te guider voilà. Bon après je vais pas me plaindre parce que j'ai un travail, après au niveau de la scolarité on va dire que j'ai eu une période où je surfais un petit peu sur la vague tu vois, après j'ai eu des périodes super hautes, voilà l'école primaire j'étais parmi les 1^{er} après quand j'ai fait mes études supérieurs j'ai toujours été majeur de ma promo, de la 1^{er} année jusqu'à mon master j'avais de supers bonnes notes, et c'est ça aussi qui a fait que j'ai continué, j'avais essayé de tester le BTS parce que c'était ce qui ressortait dans le bilan de compétences, mais quand je suis arrivée au BTS j'étais quand même avec des gens qui avaient 4 ans de moins que moi, tu vois parce que j'avais arrêté 4 ans ; Et en fait j'avais, j'étais major j'avais de supers bonnes notes et je me suis dit vas-y fonce tu as de supers bonnes notes, donc du coup j'ai gravi les étapes un petit peu comme ça jusqu'à l'expertise ».

Tu penses que si tu avais été moyenne tu aurais continué après ton BTS ?

« Oui je pense que j'aurais continué parce que c'est ce que je te disais au début j'avais quand même ce désir de faire de longues études, et pour moi les longues études ça s'arrêtait pas à bac + 2, voilà c'était à minima un master, donc j'aurais continué, je pense, mais c'est vrais que le fait d'avoir d'entrer réussi, d'avoir de super bonnes notes, d'avoir de super appréciation ça te motive encore plus à continuer ».

Recueil de données SAMIR

Quel est ton prénom ?

« Samir »

Quel âge as-tu ?

« 32 ans »

D'où viens-tu ?

« J'ai grandi à Saint-Etienne dans un quartier qui s'appelle Montreynaud, c'est en banlieue de Saint-Etienne »

Quel est ton niveau d'étude ?

« J'ai bac + 6 »

Qu'as-tu fais comme étude ?

« Après mon bac j'ai fait une prépa HEC, ensuite j'ai intégré une école de commerce à Nice, à Nice j'ai eu un master 2, puis j'ai complété ce master 2 par un master spécialisé à l'ESCP à Paris. Dans la gestion de patrimoine le master spécialisé. »

As-tu choisi cette filière par choix ? Si non que voulais tu faire au départ ?

« Euh... franchement à la base c'était pas mon premier premier choix d'aller dans les écoles de commerces, moi j'étais plus orienté sport donc euh.... Plutôt faire éventuellement prof de sport ou éducateur sportif ou euh... ou peut-être même journaliste sportif mais en terminal, mon prof principal m'a fortement encouragé à aller plutôt vers des formation, des études dans ce domaine-là c'est-à-dire école de commerce notamment parce qu'il m'a indiqué ou du moins expliquer que ce serait plus simple de trouver du travail après avoir fait une école de commerce que qu'être prof, enfin il m'a dit que c'était plus simple de trouver du travail que STAPS c'est un peu difficile t qu'être prof c'est un peu compliqué, les études sont pas évidentes et puis bon j'étais pas ... j'avais pas vraiment on va dire de ... J'étais pas déterminer dans un sens comme dans l'autre, j'étais pas déterminé à faire du sport comme ... et comme j'avais pas forcément une bonne connaissance euh... des filières possibles parce qu'on est pas vraiment conseillé en fait, moi en ce qui me concerne j'ai pas vraiment été conseillé sur quoi faire à part mon prof principal qui m'a conseillé de faire ça, personne d'autre m'a conseillé de faire autre chose. Du coup je me suis un peu renseigné de savoir ce que c'était que les écoles de commerce et c'est pour ça que j'y suis allé mais sans conviction d'une part et voilà... Tout en sachant que globalement j'avais pas vraiment de projet précis en tête ».

Quelle est ta profession aujourd'hui ?

« Je suis conseiller en gestion de patrimoine ».

Combien de frères et sœurs as-tu et que font-ils dans la vie ?

« Alors j'ai trois frères euh trois frères et sœurs. Un frère qui est commerçant euh qui vend des vêtements enfants sur les marchés, une sœur euh ... donc ce frère c'est mon grand frère et une petite sœur donc la plus grande de mes deux petites sœurs qui est secrétaire médicale dans un hôpital public et euh... ma plus petite sœur est professeur des écoles ».

Quel est leur niveau d'étude ?

« Mon frère à un BEP je crois ou un bac pro même, je sais pas s'il l'a eu son bac d'ailleurs, non je crois pas il a un BEP, il a un BEP en productique mécanique ce qui n'a rien avoir avec ce qu'il fait maintenant et je crois qu'il a aussi un CAP en cuisine si je dis pas de bêtises qu'il a passé dans une formation en annexe mais aussi je crois un CAP en cuisine. Ma sœur Yasmina donc la plus grande des petites, de mes petites sœurs elle a le bac et elle as pas d'autres diplôme même si elle avait fait des études après le bac mais je crois qu'elle a pas eu de diplômes, et Samia elle a ... elle va avoir son master en ... je sais pas comment on appelle ça ... master de prof quoi. Comment il s'appelle ton master d'ailleurs ? »

Moi : *« Master Meef »*

Quel est le niveau d'étude de tes parents ainsi que leur profession ?

« Bah mon père il a pas de niveau d'étude il a arrêté l'école très tôt, donc il a pas de ... il a rien et ma mère elle a le bac donc elle a un bac euh... je crois que c'est un bac général, non c'est un bac

technologique euh... option secrétariat je crois ou comptabilité je sais plus. Et donc mon père il est commerçant, il est commerçant ambulant aussi donc il fait les marchés et ma mère, elle est alors qu'est-ce qu'elle fait elle est, elle est aide-à-domicile pour les personnes âgées et les personnes qui ne sont pas autonomes qui sont en carences d'autonomie donc elle s'occupe, elle est aide-à-domicile donc c'est pas tout à fait aide-ménagère donc elle a évolué depuis elle est plus en assistance de vie que voilà... assistante de vie, aide à domicile pour des tâches relatives à Je sais plus je crois qu'elle les aide à faire à manger ce genre de choses. Mais je sais pas ce qu'elle fait elle fait le ménage encore ? »

Moi : *« Elle est auxiliaire de vie sociale, donc elle s'occupe des personnes âgées et handicapées et elle fait aussi un peu de ménage ».*

Comment définirais-tu le milieu dans lequel tu as grandi ?

« Bah c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un quartier populaire, ce que moi j'appelle une cité ou un ghetto urbain, c'est-à-dire que c'est un endroit où se concentre une densité de population assez importante, même si notre quartier il était assez grand mais globalement, architecturalement parlant on était un peu entasser les uns les autres puis ce que les immeubles s'entassaient les uns sur les autres donc on était, y'avait une concentration au mètre carré de personnes assez importante souvent de, de on va dire d'origine culturelle identique à savoir maghrébine en majorité euh... voilà donc je dirais qu'il s'agit si on veut bien parler d'un quartier populaire et si on veut employer le terme exacte, je dirais qu'il s'agit d'un quartier ... d'un quartier ou la vie ... n'était pas super ... avec le recul je dis ça ... ou en fait en réalité la vie elle est pas super sympas dans la mesure ou les conditions d'existence et les conditions de vie elles sont pas top quoi, mais bon c'est un quartier populaire on va dire ».

Qu'est-ce qu'un quartier populaire ou une classe populaire pour toi ?

« Un quartier populaire ou une classe populaire je pense que dans mon cas le mot populaire ne veut pas dire la même chose, parce que pour moi un quartier populaire c'est un quartier ou le peuple aime se rendre, quelque chose de populaire c'est quelque chose qui est associé à la fréquentation du peuple en fait à mon sens c'est-à-dire que ... c'est ouvert à tous c'est populaire c'est... dans populaire y'a peuple ça implique une notion d'importante et de masse alors qu'en réalité un quartier populaire c'est tout sauf populaire puisqu'en fait personne n'a envie d'y aller c'est pas populaire du tout. Quelque chose qui est populaire c'est quelque chose qui attire, une personne populaire c'est quelqu'un qui attire, un quartier populaire c'est pas quelque chose qui attire donc pour moi le mot populaire il a été détourné de son sens propre c'est-à-dire que c'est pas du tout un ... un ... quartier qui attire des gens au contraire personne ne veut y aller tout le monde veut s'en barrer et je dirais que se sont plutôt des quartiers difficiles, des quartiers pauvres, voilà des quartiers pauvres des quartiers difficiles ou règne effectivement les difficultés sociales, la pauvreté, cette pauvreté génère souvent de la violence, des vols voilà c'est un peu l'équivalent à toute raison garder d'une jungle ou la loi du plus fort règne euh... voilà... voilà et si t'es faible tu te fais manger et c'est vraiment ce qui se passe donc euh... voilà ce que je donnerai comme définition d'un quartier entre guillemet populaire je l'appellerais pas populaire je l'appellerais autrement que populaire parce que voilà il est pas... t'as compris ce que je voulais dire, il est pas populaire dans le sens où il attire pas les personnes. Alors après pour ce qui est de la classe populaire alors effectivement là pour le coup euh... le mot populaire ne veut pas tout à fait dire la même chose mais je dirais que les gens qui y vivent sont socialement parmi les strates les plus basses de l'échelle sociale euh... voilà souvent des gens qui vivent de l'assistanat, des allocations du chômage, des APL, euh... voilà puis souvent ce sont des gens qui sont issus de l'immigration qu'on a logé dans ces endroits là pour en fait voilà qu'on a logé dans ces endroits là pour bah parce qu'il faut bien les loger quelque part, qu'on a fait venir volontairement en France en tout cas pour ce qui est de la génération de nos parents pour euh ... pour pallier dans une carence de main d'œuvre dans les

activités que la population française ne pouvait pas ou ne voulait pas faire euh... voilà et aujourd'hui voilà on en est là où on en est mais voilà donc c'est des gens qui socialement et économiquement parlant on quand même un niveau de vie assez bas ».

Comment tes parents percevaient l'école et les enseignants ?

« Je vais parler de mon père et de ma mère de manière distinct. Mon père je pense qu'il s'en foutait royalement, en tout cas c'est ce que j'ai comme ressenti aujourd'hui, il ne m'a jamais parlé de l'école de toute ma vie donc je pense qu'il s'en foutait, que ce soit en primaire, au collège, au lycée, même quand j'étais en étude supérieur on a jamais eu ce sujet, on a jamais eu pour discussion, on a jamais parlé de l'école, jamais de la vie. Ma mère euh... je pense qu'elle elle s'en foutait pas, mais c'est pas qu'elle s'en foutait pas je dis pas que pour elle c'était important ou pas c'est pas qu'elle essayait quand même de ... de suivre un peu euh mais sans pour autant ressentir que pour elle... c'est pas qu'elle s'en foutait, non je pense pas je pense que c'était important pour elle de, elle suivait quand même, elle assistait même aux réunions de collège, au collège elle assistait aux réunions des parents-élèves, mais sans pour autant je pense pour elle accorder une valeur on va dire, pas forcément une valeur mais plutôt, sans pour autant être exigeante, elle a jamais fait preuve d'exigence particulière ou de suivi particulier mais voilà je pense que pour elle s'est pas forcément liée à un défaut d'importance qu'elle accordait à l'école mais plus par rapport à sa personnalité qui est quand même assez effacée euh... voilà donc pour le coup elle a essayé de suivre sans pour autant jouer un rôle important dans la réussite scolaire ou pas, elle était la sans ... sans ... sans ... voilà des fois y'a des parents qui sont derrière leurs enfants qui leur disent t'as fait tes devoirs voilà machin truc bidule nanana non elle... elle était... je pense qu'elle m'a jamais demandé de ma vie si j'avais fait mes devoirs ou pas, elle s'en foutait, et mais voilà elle essayait quand même de suivre à sa manière nos études sans y mettre de pression particulière derrière enfin voilà ».

Du coup c'était quoi son intérêt de suivre sans forcément suivre ?

« Elle suivait pas vraiment ... voilà c'est-à-dire qu'elle était pas là en train de ... alors suivre ça dépend ce qu'on entend par suivre, c'est-à-dire qu'elle était pas derrière nous ou derrière moi pour, en tout cas en ce qui me concerne elle était pas derrière moi pour savoir si j'avais bien fais mes devoirs et si j'avais pas des bonnes notes par exemples j'ai eu des années en 5^e par exemple ou en 3^e ou j'avais pas des ou en seconde plutôt ? oui en seconde plutôt, ou j'avais pas de supers notes, euh franchement je l'ai jamais entendu me mettre un coup de pression ou me dire ouais faut que tu travailles faut si faut ça machin jamais ! Et puis on regardait les notes 3 fois par ans, c'est-à-dire pour les trois trimestres de l'année, elle regardait les bulletins et merci au revoir quoi ça durait 5 minutes puis c'était terminé ? Donc après soit pour elle elle avait confiance en moi donc elle savait effectivement que même si j'avais pas des supers notes à certains moments elle pensait que je pouvais quoi qu'il arrive je pouvais y arriver ou elle avait ressenti en moi cette possibilité du moins la possibilité que je pouvais réussir ou alors effectivement, elle accordait, pour elle c'était pas quelque chose de fondamentalement important, peut-être qu'elle s'était dit si éventuellement j'avais juste mon bac et que voilà j'irais travailler en tant qu'ouvrier ou en tant que je sais pas quoi je sais pas ou peut être que pour elle ça lui aurait suffi aussi je sais pas je connais pas j'ai jamais eu de sujets auparavant ou même maintenant concernant les exigences qu'elle avait à mon égard ou à notre égard concernant les études donc je pourrais pas savoir qu'elle était sa psychologie à l'époque des faits concernant notre scolarité mais ce qui est certain c'est que contrairement à mon père lui qui n'a jamais évoqué la scolarité puis s'en foutait complètement ma mère elle ... elle suivait quand même, elle regardait elle regardait sans pour autant agir, sans pour autant avoir une influence sur mon comportement, voilà y'a des enfants qui peuvent être influencé par leurs parents concernant leur comportement ou même leur éducation ou même leur apprentissage voilà. Si ma

mère elle était là aussi par ce que euh... Des fois quand il fallait réviser c'était elle aussi qui me faisait réviser c'est-à-dire que par exemple quand il fallait apprendre des verbes irréguliers en anglais elle disait pas non tu te débrouille donc c'est à elle que je faisais réciter mes leçons par exemple. Donc elle a aussi joué un rôle en tant qu'appuis à la maison, pas pour m'apprendre mais au moins pour m'écouter. Elle était là quand je la sollicitais mais pas dans un but d'apprentissage c'est-à-dire qu'elle ne m'apprenait pas des choses, elle m'expliquait pas des choses, mais quand on a besoin de réciter sa leçon soit on la récite à un miroir, soit on la récite à quelqu'un et moi je préfère réciter aux gens, et c'était souvent ma mère à qui je récitais la leçon ».

Quelles étaient leurs attentes concernant ta scolarité ?

« Mon père je pense pas qu'il en avait particulièrement, lui je pense que si j'avais fait commerce ou quoi je pense qu'il en aurait vu aucun inconvénient ou si j'avais fait n'importe quoi il s'en foutait tant qu'on travaille. Euh... ma mère bah je sais pas en fait c'était quoi ses attentes, j'en sais rien, je veux pas aller jusque dire qu'elle s'en foutait aussi hein mais on a jamais évoqué ce sujet-là en fait, elle m'a jamais dit j'aimerais que tu fasse ça ou que t'es tel diplôme ou que tu fasse tel métier, voilà elle avait pas vraiment d'attentes. Moi si j'ai des enfants effectivement je pense que j'aurais voilà, j'essayerai de savoir ce qu'ils veulent et puis si c'est pas assez ambitieux essayer de les aiguiller pour qu'ils soient plus ambitieux, meilleurs, etc. Et pour eux bah nous on a pas vraiment jamais eu ce genre de discussion j'ai jamais eu d'attentes ou reçu d'attentes particulière de la part de mes parents y compris de ma mère d'ailleurs sur la scolarité, ça a jamais vraiment fait partie des préoccupations ou des sujets de conversation... la scolarité ou l'avenir scolaire. J'ai toujours été on va dire autonome ... à ce niveau-là y compris quand il a fallu choisir ce qu'il a fallu que je fasse j'en ai pas vraiment discuté avec quelqu'un euh... comme j'expliquais au début de cette interview, à part mon prof principal qui m'a un peu aiguillé à l'époque sinon Y'a personne d'autre avec qui j'ai discuté de ça voilà... Je sais pas si j'ai répondu à ta question mais voilà y'avait pas vraiment d'attentes de mes parents au niveau de mes études ».

As-tu ressenti des pressions de leur part durant ta scolarité ?

« Aucune, absolument aucune, aucune aucune ».

Est-ce qu'un membre de ta famille t'a aidé durant ta scolarité ?

« Peut-être un petit peu... je pense que peut-être ... ma mère peut-être au début de mon collège peut-être, 6^e 5^e éventuellement ».

Comment ?

« Je sais même pas, je crois pas en fait, peut-être en m'expliquant deux trois trucs mais j'en ai pas le souvenir; mais globalement on va dire que non, personne ne m'a aidé. Enfin ce qui l'emporte c'est quand même le non largement. Ma mère m'a plus aidé en tant qu'oreille, en tant qu'écoute ».

Et dans les apprentissages ?

« Personne, mon frère non parce que lui bah bon ... mes sœurs après non parce qu'elles elles étaient plus petites que moi pour m'aider après j'avais pas d'autres personnes de ma famille qui pouvait m'aider donc non personne ne m'a jamais aidé ».

Aujourd'hui comment ta famille qualifie ta réussite scolaire ?

« Alors là j'en sais rien du tout, je pense que je sais pas après c'est pas... enfin moi à l'heure d'aujourd'hui où on parle avoir un diplôme du niveau du mien c'est devenu la normalité je suis pas astrophysicien ayant inventé une particule permettant de... non j'ai juste fait un master assez classique, assez basique donc je pense pas que y'ai besoin de qualifier de manière, d'une manière ou d'une autre, non je pense que mes parents quand même ils doivent être content parce que voilà après de là à être fière, non je pense pas non. Oui je dirais que globalement mes parents doivent être content euh... mes frère et sœurs je pense qu'ils doivent s'en foutre et ils ont bien raison (rire) voilà ».

Quelle était ton opinion de l'école en primaire collège, lycée etc.. ?

« J'ai une très bonne opinion de l'école, après voilà, moi j'ai eu de la chance dans mon parcours scolaire, en primaire j'étais un bon élève et puis au collège je suis pas allée dans le collège public du quartier je suis allé dans un collège privée en centre-ville et ça, ça a changé fondamentalement les choses. Je sais pas si j'étais allé peut-être que si j'étais allé au collège public de mon quartier j'aurais peut-être aussi eu le même parcours scolaire j'en sais rien donc c'est possible mais ce qui est certain c'est que ... en étant allée dans le collège privé du centre-ville de Saint-Etienne j'avais pas de possibilité ou de tentation de basculer en fait c'était impossible parce que y'avais pas l'entourage pour basculer en fait c'était que des personnes on va dire qui étaient sérieuses, l'encadrement des profs la direction enfin on sentait quand même qu'il y avait une certaine rigueur et que y'avait pas de place au laisser-aller et à la dérive et si éventuellement on sombrait là-dedans on était vite, rapidement exclus donc voilà. Moi j'ai globalement une très bonne opinion de l'école parce que j'ai côtoyé les bonnes écoles, on va pas se mentir ».

Tu as plutôt une bonne opinion de l'école ou des personnes de ta classe qui font cela ?

« Non les deux, ce qui est important à savoir c'est que j'ai fait mon collège et mon lycée dans un enseignement privé, j'étais pas dans une école public j'étais au privé donc j'ai une très bonne opinion de l'école privée. Je ne connais pas l'école public donc je ne pourrais pas savoir si mon opinion est aussi bonne dans le public que dans le privé, même si je connais de nom des établissements à Saint-Etienne qui sont public et qui sont très bon aussi je connais des gens qui y sont allés et qui ont très bien réussis euh ... mas ils étaient pas dans des collèges ou lycées de cités ils étaient aussi en centre-ville. Et pour ce qui est des profs, j'ai eu des très très bons profs puis j'ai eu des mauvais aussi mais je pense que y'a des bons et des mauvais dans tous les métiers et globalement les profs étaient bons, l'encadrement était bon, l'école était et le système éducatif privé est bon aussi en fait. Moi quand je fais le bilan de mon passage au collège et au lycée je suis très content, je pense que ça m'a beaucoup aidé, ça m'a beaucoup formé, ça m'a même peut-être aussi un peu éduqué donc euh... non je voilà globalement je suis très satisfait de mon passage et j'ai un très bon avis de l'école privée et encore une fois je ne dis pas privé pour critiquer le public mais voilà si j'ai des enfants j'hésiterais pas à les mettre dans le privé parce que je sais, je connais maintenant la qualité de l'enseignement qui, et de l'éducation qui y sont apportées ».

Pourquoi es-tu allé dans le privé ?

« Non c'était pas du tout un choix de ma part en tout cas, moi je pleurais pour ne pas y aller et en fait au final pourquoi j'y suis allé parce que en fait y'a un collège public à deux pas de là où on habitait et il s'avère que j'ai mon grand frère qui est allé dans ce collège public et qui au bout de la 6^e ou de la 5^e je sais plus s'est fait viré pour des bêtises qu'il avait faites et je pense que ça a un peu servi de leçon à mes parents qui se sont dit bah lui on va pas le mettre là-bas par ce qu'on sait jamais si on le met là-bas il risque de basculer comme son frère et donc moi ils m'ont mis au privé. Il s'avère que ma mère connaissait une autre femme, la mère d'un copain à moi qui avait décidé de faire la même chose pour son fils et je pense qu'elle a dû être influencée par elle pour que j'aille

moi aussi dans ce collège. Donc voilà mais c'était pas un choix de ma part, ça a été un choix de mes parents qui a été motivé par l'expérience de mon grand frère qui lui étant passé par ce collège-là a malheureusement pas suivi un bon chemin on va dire ».

Quand tu étais jeune que voulais-tu faire ?

« Travailler dans le sport globalement voilà, parce que j'aime bien le sport, j'aime bien en faire et j'aime bien le regarder donc j'aime bien le sport donc c'est vrai qu'en tête ce qui m'étais venu initialement c'était prof de sport mais après je sais que j'aurais mais bêtement en fait et c'est peut-être ce que je regrette le plus aujourd'hui au niveau de mon métier même si j'aime bien mon métier actuel, c'est euh j'aimais bien journaliste sportif mais ça me paraissait inaccessible en tout cas je ne savais pas comment devenir journaliste sportif. Quand j'expliquais tout à l'heure que... que ... que quand j'ai pris ma décision d'aller faire une école de commerce je l'ai prise après un quart d'heure de discussion avec mon prof principal j'ai voilà j'ai manqué de conseils ou de personne à qui poser des questions ou de recherches ou d'informations, à l'époque internet c'était pas, ça existait à peine, on en était au modem 128K où il fallait attendre que la connexion, où il fallait se connecter avant d'avoir internet c'est pas comme maintenant où on claque des doigts on a internet, c'était plus compliqué avant pour avoir l'information, j'avais pas internet, j'avais peu de personne auprès de qui m'informer donc euh... donc voilà peut-être que si j'avais eu 10 ans aujourd'hui j'aurais peut-être pas fais les études que j'ai fait parce que j'aurais eu notamment internet qui m'aurait aidé à trouver les réponses aux questions que j'aurais pu me poser quant à savoir comment faire pour devenir tel ou tel, pour faire tel ou tel métier mais euh... voilà ».

T'avais aucune aide au niveau de la famille comme à l'école pour t'aider à t'orienter ?

« Ouais non aucune, bah non parce que je vois pas comment ils auraient pu m'aider ».

Il n'y avait pas de conseiller d'orientation ?

« On avait pas de conseiller d'orientation au collège, euh au lycée pardon on avait pas un conseiller d'orientation, on a eu un rendez-vous dans l'année avec une personne, on devait faire un test de mémoire mais pff ce genre de truc qui servent à rien ou je sais même pas sur quoi ça a débouché voilà je pense que ça a été une décision ministérielle prise pour faire que les élèves fassent telle ou telle chose mais aucun suivi ça servait à rien je suis même pas sûr que le test soit vraiment pertinent donc non y'avait personne à l'école auprès de qui se renseigner après peut-être que j'aurais peut-être pu plus parler au prof après c'est pas facile de solliciter les profs, ils arrivent ils font leur cours il repartent donc voilà, puis voilà à 17 ans on est pas non plus ... on pense aussi à d'autres choses qu'à son parcours d'étude. Donc voilà donc j'avais personne quasiment hein clairement comme je dis toujours une semaine avant de décider de faire une prépa HEC je savais pas ce que c'était une prépa HEC donc euh je l'ai fait parce que mon prof m'a dit bah fait une prépa c'est bien ... ah oui parce qu'il avait conseillé à d'autres élèves de la classe qui figuraient parmi les meilleurs de la classe de le faire, sachant que moi j'étais pas dans le top 5 des meilleurs élèves de la classe mais il m'a dit même si t'es pas dans le top 5 tu peux quand même le faire parce que t'as le potentiel pour le faire etc... et donc ça a un peu caresser ou titiller mon égo quand il m'a dit qu'il avait conseillé au meilleur de la classe de le faire et qu'ils allaient le faire et que moi je faisais pas parti des meilleurs sur le classement en tout cas je me suis dit bon bah peut-être que je suis bon et si on est bon on fait ça alors c'est ça qui m'a motivé à le faire mais je me suis quand même renseigné après à savoir ce que c'était que les écoles de commerce pour ... parce que les prépa HEC forment aux écoles de commerce je me suis quand même renseigné pour savoir ce que c'était. Ça m'a plu parce que quand j'ai su que c'était dans les affaires, le business tout ça je me suis dit ouais bah c'est bien je vais faire ça mais c'était pas mon choix de base, mon choix de base ça restait quand même le monde du sport et avec le recul, je dis donc que si j'avais eu des éléments

notamment me permettant d'avoir les informations nécessaires à savoir comment on pouvait faire pour faire journaliste sportif, je pense qu'aujourd'hui je serais journaliste sportif».

As quoi dois-tu ta réussite scolaire ?

« A quoi je dois ma réussite ? Je dois ma réussite je pense à mon sérieux c'est tout c'est-à-dire que je dois ma réussite à, au fait de n'avoir jamais ... euh ... jamais basculé du côté obscur de la force ».

Qu'est-ce qui a fait que tu es voulu rester sérieux et ne pas basculer ?

« Parce que, peut-être que, alors peut-être, c'est possible je sais pas faudrait que je fasse une psychanalyse pour ça, mais peut-être qu'ayant vu mon frère qui est plus grand que moi faire des conneries ça m'a incité moi à pas en faire peut-être. Ça aurait pu m'inciter à en faire mais pour le coup, peut-être je dis pas que c'est le cas mais peut-être que ça a eu une influence sur moi et que je me suis dit bah voilà c'est possible mais j'en sais rien parce que j'en ai quand même fait des conneries, mais c'est vrai que moi je me suis jamais fait attrapé. Euh ... mais j'ai voilà, j'ai eu un peu de chance aussi je pense et euh... et puis surtout c'est qu'au fond de moi je me disais que ... je sais pas c'est comme si j'avais en fait au fond de moi, au plus profond de moi une voix qui me guidait dans ce qu'il fallait que je fasse et surtout qui me disait ne gâche pas ton potentiel, je sentais quand même quand j'étais à l'école en primaire au collège ou au lycée que j'avais des facilités, des capacités, que je pouvais arriver à faire, à chaque année à avoir mon année voilà je le savais, dès le départ au début de l'année je sentais un peu que, j'évaluais un peu le niveau de difficulté qu'allais être l'année et je me disais c'est bon ça je vais y arriver aussi cette année aussi. Et donc en fait comme j'avais senti ces capacités en moi, je me disais j'aimerai bien voir jusqu'où ça va m'amener jusqu'où je vais pouvoir aller avec ces capacités là et donc ce que je voulais par ailleurs c'était ne pas gâcher ces capacités, ce potentiel que je sentais exister puisque voilà effectivement dans le système éducatif si tu fais une connerie t'es viré puis après c'est compliqué de te réintégrer ... voilà c'est quand même assez fragile ... nous même à nos âges on est quand même assez fragiles aussi donc euh... voilà donc en fait c'est surtout je pense que ce qui a fait que j'ai entre guillemet réussi mais ce qui a fait que j'ai pas échoué plutôt je dirais c'est le fait de finalement de garder en tête, d'avoir en tête de ne pas gâcher mon potentiel était un impératif voilà je voulais, je m'imaginai aussi partir de Saint-Etienne du quartier où j'habitais même si après on a déménagé, au lycée j'habitais plus dans ce quartier là mais je sentais quand même que c'était pas ça la vie quoi puis moi j'étais en collège privé donc je la voyais la vraie vie avec les gens qui avaient beaucoup plus d'argent que mes parents qui habitaient dans des endroits magnifiques par rapport à là où on habitait nous je pense que ça a aussi peut-être conditionné le fait que je savais à quoi pouvait mener une vie normale on va dire, pas la réussite, mais au moins une vie normale et peut-être que ça aussi ça a aussi joué sur ma volonté de ne pas gâcher mon potentiel pour avoir le droit moi aussi à une vie normale euh... voilà peut-être mais ce qui est certain en tout cas ce qui est certain et ça c'est ce que je sais et c'est ce que je dis des fois à des plus jeunes qui sont à l'école et qui soit ont des bonnes notes ou soit déconnent un petit peu je leur dis on a tous un potentiel en nous il existe c'est le nôtre c'est ce qu'on a quasiment de plus important, de plus cher et y'a rien de pire que de le gâcher, le gâcher ça veut pas forcément dire euh... ne pas avoir de bonnes notes à l'école parce qu'il y a des gens qui réussissent dans d'autres domaines qu'à l'école mais euh... moi j'ai senti que j'avais un potentiel à l'école et j'aurais rien trouvé mais à défaut de faire autre chose mais en sachant pas quoi faire car j'étais pas une star du foot j'étais pas voilà j'avais pas d'autre talent que celui de pas faire grand-chose à l'école mais d'y arriver quand même, moi je me suis dit bah voilà c'est mon talent principal ce serait quand même con de le gâcher et c'est ce qui a motivé tout mon parcours jusque ... jusqu'à l'obtention de tous mes diplômes ».

Tu dis que tu as senti que tu avais un potentiel et qu'il était impératif de ne pas le gâcher donc est-ce que pour toi, alors l'école c'était important si j'essaye de traduire un peu ce que tu as dis ?

« Voilà c'est ça exactement ».

Comme tu as fréquenté des écoles privées tu as vu comment étaient les personnes de classe supérieure à la tienne tu avais envie aussi d'avoir comme eux ?

« Ouais voilà c'est ça exact. Voilà c'était surtout, c'était pas avoir comme eux je pense qui m'a surtout motivé parce que j'ai jamais voulu avoir... non c'était surtout parce qu'en fait, ce qu'il faut comprendre c'est que moi j'ai passé les 11, 12 premières années de ma vie dans un milieu social, dans un quartier où on sortait jamais, on sortait jamais de là-bas, on était tout le temps là-bas et donc je savais pas ce que c'était que l'autre chose, ce que c'était que les gens qui habitent pas là, qui ont d'autres maisons, qui ont d'autres habits, qui ont d'autres voitures, qui ont d'autres odeurs euh... corporelles j'entends que nous. Nous on était des puants, on était des pauvres, euh on habitait dans des endroits de merde et ça comme on était jamais sorti de là, ça c'était pour nous la normalité tu vois. Donc et comme j'ai vu autre chose, au collège j'avais des copains qui était voilà qui habitait dans d'autres endroits donc des fois on allait de temps en temps chez l'un ou chez l'autre donc je voyais les maisons, je voyais les apparts putain je me suis dis mais c'est quoi ce truc donc en fait ça m'a éveillé ça m'a aussi éveillé dans le sens où ça m'a ouvert à d'autres choses en fait, ça m'a rendu curieux etc... donc euh et c'était pas tant le fait d'avoir, c'était surtout le faire d'en profiter moi en réalité de me dire ok lui son père il fait ça il est ça il est ça donc moi je vais essayer de faire ça ça ça et effectivement d'avoir la même chose voilà mais j'ai jamais eu de haine vis à vis entre guillemet des riches n'y de sentiment de, au contraire moi j'ai toujours été collé avec ceux qui avait de l'argent voilà j'ai pas eu le sentiment de jalousie voilà y'avait pas de jalousie c'est ça je pense qu'il faut retenir c'était surtout purement égoïste de me dire bah voilà je veux aussi avoir goûter à la réussite et avoir un peu de sous quoi pour sortir de ce quartier pourris quoi ».

L'école a-t-elle contribué à ta réussite ?

« L'école a largement contribué à ma réussite, je pense que je dois quasiment toute ma réussite à l'école ».

Surtout à partir du moment où tu es entré dans le privé ou pas ?

« Euh ... ouais même si j'ai aussi un très bon souvenir de mon passage en primaire, où j'étais un bon élève aussi en primaire, j'étais même un meilleur élève en primaire qui était une école public qu'au collège mais bon pense que la primaire c'est plus ... c'est moins dangereux la primaire parce que c'est tout le temps la même classe, les profs tu les connais depuis longtemps, c'est quasiment tout le temps les mêmes aussi, euh... voilà c'est un environnement qui est quand même plus ancré la primaire qui est moins dangereux alors que le collège c'est quand même un peu plus libre, chaque année y'a plus de monde plus de fréquentation possible, plus de tentation, moins de suivi donc euh je sais si, effectivement globalement je parle plus du collège et du lycée quand je dis j'ai réussi grâce à l'école que le primaire c'est vrai ».

Est-ce qu'une personne a contribué à ta réussite ?

« Non personne, enseignant peut-être si si enseignant euh... enseignant. Alors dans la sphère familiale non et dans la sphère au niveau du corps professoral bah si quand même, quand même parce que y'a des fois où y'a toujours des profs qui sont là pour vous remettre les pendules à l'heure euh... quand vous déconnez un peu trop euh... est-ce que y'a un prof qui a vraiment compté euh... non. Une fois si je m'en rappelle je sais plus si c'était en 3^e, ou en 1^{ère} parce que j'avais une prof de français, c'était en 3^e je crois, c'était la réunion parents-profs de 3^e et j'avais une prof de français c'était la prof principale c'était une de plus dure, enfin pas une des plus dure mais une des plus froides des profs elle était pas, voile elle rigolait pas trop, en tout cas elle avait une image de personne assez froide je dirais assez dure, même si elle était pas spécialement méchante, mais elle était quand même froide on va dire. Et donc les gens la craignaient, ils avaient un peu peur, en tout cas, on bronchait pas trop pendant ces cours, y'avait d'autres profs ou ça bronchait, elle pas trop. Et donc c'était le début d'année donc c'était la réunion parents-profs où il fallait aller voir je te disais que ma mère venait à ces réunions-là donc il fallait, c'était à notre tour d'aller la voir et donc elle... elle commence à ... on parle on parle donc je sais plus de quoi on parlait et puis elle pose la question à mère justement ce que j'avais ce que, quelles études j'allais faire après le collège ou ce que je voulais faire ensuite après dans la vie etc etc... Bon ma mère elle a répondu sans vraiment donner de réponses parce qu'elle savait pas trop ce que je voulais faire et moi non plus et là cette prof que je connaissais à peine qui avait quand même cette réputation assez difficile euh.. elle a donc ça faisait quoi peut-être un mois ou deux que j'étais en cours, elle a dit s'te phrase je me rappelle elle m'a marqué, et je crois que non seulement elle m'a marqué mais elle m'a donné confiance en moi encore plus sur le plan scolaire et c'est peut-être cette phrase qui a aussi fait que j'ai réussi, elle a dit, alors que je la connaissais pas, elle a dit : « Samir, quel que soit les études qu'il fera, quel que soit le domaine dans lequel il fera ses études, il réussira parce qu'il a un bon potentiel pour réussir », ou un truc comme ça quoi elle avait dit ça m'avait étonné putain je m'attendais à tout sauf à ça parce que j'étais pas un bon élève moi au collège, 6^e, 5^e, 4^e, franchement je tournais peut-être à 11 de moyenne, 11, 12 et encore j'avais 12 des fois parce que je devais avoir 18 de moyenne en EPS, et 16 en musique mais sinon globalement j'avais des notes aux alentours de 10 sur les matières principales, des fois j'avais même pas la moyenne en maths par exemple ou ce genre de truc donc voilà j'étais là je, faut dire que je fournissais le minimum nécessaire à chaque fois mais vraiment vraiment, mais euh et quand elle a dit ça je me suis dit bah putain mais pourquoi elle dit ça elle je me suis dit j'ai pas compris en fait, je m'attendais pas à ça en fait je pensais qu'elle allait dire : « ouais faut qu'il travaille ça va être dur pour lui, machin », en fait elle a dit exactement l'inverse de ce à quoi je m'attendais et ça, ça m'a je me suis dit putain , c'est pfo en plus venant de cette dame c'était quand même voilà quoi, et bah bizarrement ça a eu un impact immédiat, alors que 6^e, 5^e, 4^e j'étais dans les derniers, au dernier trimestre de 3^e, j'ai finis premier de la classe (rire) je sais pas pourquoi ça m'a complètement libéré ou je sais pas ce que ça m'a fait comme truc et je pense que c'est peut-être cette personne qui a un moment donné m'a donné encore plus confiance dans la capacité à réussir, c'est-à-dire que je savais au fond de moi que j'avais mes capacités pour passer chaque classe etc., mais je me suis jamais dit j'ai les capacités pour être bon pour être, pour figurer parmi les meilleurs, et bah à partir de là, 3^e dernier trimestre j'ai finis premier de la classe, 2nd c'était une année un peu particulière parce que en seconde j'avais pas, je sais pas j'avais pas accroché, mais 1^{ère}, terminale, j'étais pas parmi les premiers mais j'étais loin d'être parmi les derniers, en tout cas, j'étais dans le top 10, euh voilà donc si y'a de toute ma scolarité un moment, un évènement, une phrase ou une personne qui a eu un impact sur moi, je dirais que c'est ce moment-là, sinon après j'en vois pas d'autres ».

Même pas le prof qui après t'as conseillé dans tes études post-bac ?

« Non parce que lui, il m'a pas aidé, il m'a conseillé, il m'a dit va faire ça mais il pas été, il a pas généré de réaction en moi tu vois, j'ai pas réagi, j'ai pas fait plus que ce que j'aurais pu, j'ai juste voilà n'ayant pas de certitudes dans un sens comme dans l'autre dans ce que je voulais faire, il m'a

conseillé j'y suis allé mais j'ai voilà, il aurait pu me dire va faire une fac de droit j'aurais fait une fac de droit tu vois ce que je veux dire. Non il a pas joué de rôle important dans mon comportement tu vois dans mon action de tous les jours, il a pas joué de rôle important il m'a juste dit ce qu'il fallait, que c'était mieux pour moi de faire ça bah je l'ai fait point barre, après je pense qu'il y a beaucoup de jeunes aujourd'hui qui font des études sans trop avoir de convictions et qui suivent un peu ce qu'on leur dit de faire c'est ce qui m'est arriver, il a pas, il a jamais joué de rôle important ou pré-pondéral dans ma, dans mon évolution ou mon parcours scolaire ».

As-tu reçu des aides particulières durant ta scolarité ?

« Non aucune, j'ai toujours tout fait tout seul, mes devoirs, mes révisions, tout ».

As-tu toujours eu une scolarité stable en réussite ?

« Non, jamais de la vie j'ai pas eu une scolarité stable en réussite, c'est-à-dire qu'au collège jusqu'en 3^e j'étais plutôt un mauvais élève mais c'est normal parce que le niveau était très élevé, quand je dis mauvais élève c'est relatif, c'est-à-dire que j'avais a peu près 11 de moyenne, 11, 12, euh ... mais parce que je travaillais pas beaucoup, très peu, voire jamais et surtout parce que j'avais 11, 12 et que les autres avaient 16, 17 et que j'étais dans un des meilleurs collèges de Saint-Etienne donc forcément tu te retrouves avec les meilleurs élèves qui eux révisent, qui ont leurs parents qui les aident, ils font des cours particuliers, moi je me rappelle qu'il y en avait au collège et au lycée, après les cours ils avaient des cours particuliers, c'était les meilleurs élèves de la classe ... et en plus de ça ils avaient des cours de soutiens derrière, moi je comprenais pas je pensais que le soutien c'était pour les nuls, en fait non apparemment le soutien c'était pour les meilleurs, parce que plus t'es bon plus tu veux être bon, en gros c'était ça la logique et euh... non moi j'ai jamais eu ni de soutien ni, bah après je me suis pas considéré comme un mauvais non plus mais globalement au départ c'était un peu difficile mais d'un point de vue relatif par rapport aux autres dans l'absolu par rapport à ce que je pensais de moi-même euh... après en 3^e c'était l'année particulière ou ouais j'ai eu, j'ai finis premier de la classe après seconde ça a rechuté, j'étais pas bon, et euh en suite 1^{ère}, terminale, j'ai remonté encore. En 1^{ère} j'étais quasiment dans les 5 meilleurs je crois et en terminal j'étais pas dans les 5 meilleurs j'étais on va dire dans les 10 meilleurs sur 30. Après mes études ça a été aussi après le bac donc après le bac en prépa j'étais voilà alors j'étais un des meilleurs élève de la classe, mais le niveau de la prépa était loin d'être un des meilleurs au niveau national, donc on va dire que sur le plan national j'étais dans la moyenne mais, dans la classe j'étais 2^e, et en école de commerce je, voilà, en fait en école de commerce c'est dur d'y entrer mais c'est très simple d'y sortir, en gros ce qui est compliqué c'est d'avoir le concours pour pouvoir y entrer et une fois que tu y es t'as plus grand-chose à faire pour pouvoir y sortir voilà donc étant de nature assez flémard sur le plan scolaire autant te dire que j'ai profité pleinement qu'il y avait pas grand-chose à faire en école de commerce pour ne rien faire, j'ai jamais autant rien fais de ma vie qu'en école de commerce donc voilà mais bon ça c'est un peu particulier on va dire ».

As-tu rencontré des difficultés tout au long de ta scolarité ?

« Non globalement, si peut-être un peu des difficultés d'intégration au début, au collège 6^e, 5^e c'était un peu dur hein parce que voilà t'arrive, en fait j'ai découvert, tout un nouveau milieu, une nouvelle population comme si j'avais découvert un nouveau pays en fait, donc tu demandes à un mec d'un pays étranger de s'intégrer dans un nouveau pays voilà, moi quand j'étais en primaire y'avait 80 % de ma classe d'origine maghrébine en 6^e j'étais le seul arabe donc c'est un peu comme si j'avais changé de pays en fait en gros. Donc des gens qui parlent pas comme toi, qui ont pas les mêmes réflexes que toi, qui ont pas la même logique que toi qui ont rien quasiment comme toi en fait et toi tu dois devenir copain avec eux et voilà donc c'était pas facile au début, moi je me

rappelle avoir passé beaucoup de récréations tout seul parce que j'avais pas de copain, et je sentais que, moi j'avais pas envie d'être copain avec eux et puis surtout je sentais qu'eux avaient pas envie d'être copain avec moi donc c'était pas facile en fait. Et après quand tu deviens de plus en plus grand, il y a des gens que tu commences à connaître parce que ça fait quand même deux, trois ans que t'es dans ce collège donc y'a des gens qui te connaissent un peu, ils savent que t'es pas une bête sauvage, et qu'ils peuvent te parler quand même, donc euh après ça allait mieux en fait mais au début ouais des difficultés d'intégration. Même avec des profs, des fois que je les sentais un peu raciste, il m'es déjà arrivé d'avoir des lourdes altercations avec des profs, une fois un prof de musique, une fois un prof d'EPS, souvent des gens un peu alcoolisés d'ailleurs qui euh... qui faisaient des réflexions du genre : « ouais t'es pas dans ta cité là ! » ce genre de choses pour rien et du coup, moi comme je suis pas du genre à garder ma langue dans ma poche, ça générerait souvent de lourdes altercations verbales évidemment mais euh.... Voilà mais sinon à part des difficultés d'intégration et des réflexions un peu étranges de certains profs, globalement non j'ai jamais eu de difficultés voilà. Puis je m'en foutais de pas avoir de copain en 6^e et en 5^e, parce que moi mes copains c'était pas l'école, c'était dans le quartier que y'avait mes vrais copains, donc en fait j'avais pas aussi spécialement envie d'avoir des copains, donc j'allais à l'école pour aller à l'école, et je m'en rappelle que quand ça sonnait je traçais directement. Ils y en avaient beaucoup qui restaient devant l'école ils discutaient, non non moi c'était je courais pour prendre le bus en fait ».

Penses-tu avoir dû fournir plus d'efforts que les autres dû à ton milieu culturel différent pour réussir ?

« Euh c'est pas je pense oui, mais y'a pas que ça en fait, euh ... bah c'est certain, non j'ai pas forcément fourni plus d'effort que, j'ai, comme j'ai dit j'ai jamais fourni trop d'effort, ouais, non mais disons que j'avais peut-être moins de sécurité, voilà y'a des gens qui euh ... en fait je dirais que quand tu viens d'un quartier défavorisé, et si t'as pas d'appui dans ton entourage proche qui peuvent te permettre de ... t'aider si t'as des difficultés scolaires ou si a un moment donné t'y arrives pas, euh... bah c'est plus compliqué pour toi. Moi j'ai des copains, aujourd'hui que je connais bien qui étaient avec moi au collège, c'était pas des bons élèves franchement même au lycée surtout au lycée on va dire c'était des mauvais élèves aujourd'hui ils ont des supers postes, mais parce que je pense qu'ils ont dû avoir des soutiens des parents médecins, avocats, et puis surtout avoir des soutiens scolaires payant, qui ont fait qu'ils ont eu quand même leur bac puis après leur; voilà ils ont réussi à avoir leur diplôme, mais quand t'es enfant d'un quartier défavorisé et que euh... t'as des difficultés scolaires, t'as pas souvent ta famille qui peut t'aider enfin c'est rarement le cas en tous cas, puis surtout vas pas croire que tu vas avoir le droit à une heure de formation à Acadomia à 20 euros pour t'aider quoi ça c'est mort donc euh t'es livré à toi-même donc c'est dans ce sens-là que je dis que, en tout cas en ce qui me concerne j'ai pas dû travailler plus, je pense que globalement ce qu'il faut retenir c'est pas qu'on a forcément à travailler plus mais c'est qu'en cas de difficulté, t'as moins de sécurité, t'as moins de sous pape de sécurité, t'as moins d'appui sur quoi te reposer, pas de prof particulier, pas de parent, rien tu te démerde et c'est là, la différence qu'il y a à mon avis notamment entre autre elle est là, après y'a aussi les conditions dans lesquels tu vis tu fais etc... mais entre autre je pense qu'il y a ça aussi ».

As-tu eu honte dire aux autres d'où tu venais, de ton milieu ?

« Non, j'avais pas honte, j'étais super fier, oulala à l'époque c'était pour moi c'était quand j'étais petit et d'ailleurs même aujourd'hui j'ai pas honte non plus, mais euh... c'était pour moi c'était voilà quoi, je venais de tel quartier, il avait une réputation de quartier difficile où voilà quoi, où c'était un peu, les gens qui venaient de là-bas avaient un peu une image de personnes durs, des des ... donc non j'avais pas honte, j'étais très content et d'ailleurs moi voilà j'avais des gens, au début voilà 6^e, 5^e, des gens qui avaient un peu peur de moi et moi j'étais super content parce que j'avais l'image d'un caïd donc euh non j'avais pas honte. Après avec le recul évidemment c'est ridicule,

mais quand t'es petit bah voilà comme tu viens d'une cité ou la norme c'est la loi du plus fort, quand t'arrive dans un endroit où on croit que t'es le plus fort parce que tu viens de là-bas bah t'es content parce que c'est en rapport avec l'image, la norme sociale du lieu d'où tu viens, t'es content, t'as réussi ton objectif, t'es le roi de la jungle, même si là pour le coup la jungle elle était pas constitué de lion, au collège elle était constitué de petites euh... de petites bambis c'étaient pas des hyènes, c'étaient pas des chacals. Dans mon quartier j'étais pas le roi de la jungle, j'étais un gars normal voilà, mais à l'école comme ils savaient que je venais de ce quartier-là bah ils me prenaient pour, voilà pour un fou, mais moi j'aimais bien parce que voilà comme je l'ai dit c'était la valeur dominante de mon lieu d'habitation principale le fait de, de, d'être le roi dans la jungle, je sais pas si t'as compris ce que j'ai voulu dire ».

Recueil de donnée SAMIA

Comment t'appelles-tu ?

« Alors je m'appelle Samia ».

Quel âge as-tu ?

« 21 ans bientôt 22 ».

Tu viens d'où ?

« Je viens d'Alsace d'une petite ville qui s'appelle Saint-Louis, c'est à côté de Colmar, Strasbourg etc... ».

Quel est ton niveau d'étude ?

« Alors là actuellement je suis à bac + 4 et bien évidemment la suite logique c'est bac + 5 ».

Dans quelle filière ?

« Alors ça dépend quelle orientation je choisis pour l'année prochaine mais normalement commerce international ou achat, ça dépend où je suis prise ».

Comment s'appelle ta formation pour le moment ?

« Là c'est commerce international ».

Est-ce que c'était vraiment un choix de ta part de suivre cette filière là ?

« Oui c'était par pur choix, à aucun moment, j'ai eu une porte fermée par rapport à mon orientation ».

Combien de frère et sœurs as-tu ?

« Alors j'ai un grand frère. Tu veux les âges » ?

Moi : Oui et si possible la profession et le niveau d'étude.

« Donc le premier c'est mon grand frère, il s'appelle Ridha, il a 29 ans je crois, j'ai du mal avec les âges, il est marié, alors lui de base il a fait, bon il était très doué au collège puis avec les fréquentations etc... ça c'est, son potentiel s'est éteint, donc il a fait un bac pro et aujourd'hui il a monté sa propre entreprise dans le commerce mais en relation be to be, d'entreprise à entreprise, dans la vente de cartouche d'encre, d'imprimerie. Ensuite y'a ma grande sœur Amel, bon il me semble qu'elle a 25 ans je suis pas sûre, alors elle pareil, elle a fait un bac pro et aujourd'hui par

contre elle elle est mère au foyer. Et après il y a ma petite sœur Lina qui elle est en 3^e et va passer donc son brevet cette année donc voilà ».

Quel est le niveau d'étude et la profession de tes parents ?

« Alors ma mère elle a pas de niveau d'étude, pas que je sache, elle sait très bien parler français parce qu'elle a appris en étant sur place, mais elle a pas de niveau d'étude pas de formation, rien, si peut-être qu'elle a une formation d'assistante maternelle qui se fait en quelques semaines etc... qu'elle a fait avec le temps, et elle garde des enfants. Mon père lui, il est venu en France à l'âge de 12 ans, donc il me semble qu'il a un diplôme ici mais un diplôme de type CAP, BEP maximum euh et il a complété avec des formations de type quelques semaines ici, quelques semaines là pour devenir, alors je sais pas comment ça s'appelle son métier, mais en gros, il travaille dans les usines, et il fait des plans pour des pièces de machines donc c'est pas non plus de l'ingénierie, mais il a une certaine qualification, donc c'est pas non plus ouvrier à la chaîne ».

Dans quelle catégorie se range t'il ?

« Ouvrier, mais ouvrier qualifié je dirais ».

Tes deux parents sont immigrés ?

« Oui, oui les deux ».

Comment définirais-tu ton milieu social ?

« Bon, ça s'appelle, ce milieu-là s'appelle défavorisé ou populaire, donc voilà je pense que c'est populaire. J'étais pas non plus dans un quartier, j'étais pas non plus à la zup, j'étais pas dans une zone prioritaire ou quoi que similaire, mais j'étais dans un quartier c'était pas mal mais voilà en terme de profession c'était classe populaire ».

Quel était le type de population ?

« Y'avait de tous honnêtement, moi dans mon quartier on était pas mal d'arabes et de noirs, mais y'avait de tous franchement y'avait de tout ».

Qu'est-ce qu'un milieu populaire pour toi ?

« Alors pour le définir je dirais, c'est la profession des parents, et c'est également le quartier, euh ouais je dirais la composition du quartier en termes d'immigration ou non, en termes d'emploi etc... c'est ça qui définirait le milieu ».

Comment ta famille percevait l'école et les enseignants ?

« Alors ma mère elle est très cool, donc elle a jamais eu d'attentes particulières, l'essentiel c'est que voilà tu fasses pas d'ennuis. Mon père c'est différent, je pense dans mon cas, après dans le cas de mon frère aussi, il nous a donné cette impulsion, il faut travailler, il faut être parmi les meilleurs, mais sans pour autant avoir d'attentes particulières. A part le coup de ceinture le jour du bulletin (rire), s'il était pas bon, mais sinon y'avait pas d'attentes ni d'exigences. Après oui si tu ramenaient des bons résultats il était fier il le disait devant la famille etc... donc c'était un peu plus quoi ».

Donc pour eux c'était important, il fallait suivre ?

« Oui c'était important, pour ma mère moins, fallait pas faire d'ennuis et pour mon père oui fallait faire partie des meilleurs, pour mon père oui mais pour ma mère non ».

Quelles étaient leurs attentes concernant ta scolarité ?

« Ma mère encore une fois pas d'attentes, après elle a pris l'habitude, genre quand je lui ramenaient des bonnes notes, elle a pris l'habitude quand c'était moins bon elle le faisait remarquer mais sans attente particulière. Mon père par contre lui c'était vraiment est-ce que t'as battu Caroline, est-ce que t'as battu Elsa, mon père il était dans la cour, dans le challenge etc... ».

Il était comme ça au collège, lycée ?

« En primaire même aujourd'hui encore. Il me demande encore quelles sont mes notes ».

Donc c'est le papa qui était plus présent à te demander des informations sur tes notes etc... ?

« Ouais, après il le fait qu'avec moi, il le fait ni avec mon frère, ni avec mes sœurs, il l'a fait qu'avec moi, peut-être parce qu'il a remarqué, ou peut-être parce que j'étais plus proche de lui donc il m'a voilà, peut-être que... ».

Il faisait ça même quand vous étiez tous en primaire ?

« Je me souviens que quand on était jeune, il faisait des devoirs à ma sœur et à mon frère et moi il me laissait de côté, mais il me donnait, il m'occupait quoi : « vas-y fais la même chose qu'eux » mais en vrai je vais pas corriger ta copie, il faisait des dictées etc... avec mon frère et ma sœur mais, mine de rien ça a pas produit d'effet alors qu'avec ma y'a pas du tout eu de forçage rien du tout, mais ça a produit des effets par la suite. Donc je sais pas si, je pense que mon père il a été exigeant avec moi en terme de personnalité, parce que je lui ressemble mais d'un point de vue famille il avait pas d'exigence pour mon frère ou mes sœurs, il en a eu pour moi par ce que c'était moi ».

As-tu ressenti des pressions de la part de ta famille tout au long de ta scolarité ?

« Alors ma mère normalement non, c'était plus dans le sens ou quand c'était moins bon elle le faisait remarquer mais y'avait pas de pression. De la part de mon grand frère si parce que je me souviens le premier bulletin du collège que j'ai ramené, c'était mon premier bulletin du collège donc on avait une vraie moyenne parce qu'à l'époque, en primaire on avait pas de moyenne, et je me souviens j'ai ramené un 13,5 de moyenne et pour moi c'était décevant, mais je me suis dit, lui, il avait pas 13,5 donc normalement il me félicite, et il m'a dit : « pff ! t'es en dessous de la moyenne de la classe ! », parce que j'étais dans une excellente classe, on parlera de l'effet classe après si tu veux. Et euh il m'a dit voilà t'es en dessous de la moyenne, et toute ma vie et même aujourd'hui je me dis pffou l'image qu'il a gardée de moi c'était mon bulletin de 6^e. Et mon père pareil donc au niveau des bulletins genres, s'il voyait que j'étais pas la 1^{ère} en plus, on en parlera un peu plus tard avec tes questions si tu veux, mais j'avais beaucoup d'amis de milieux non populaires, et du coup il me demandait : « ta place parmi ce groupe d'amis c'est quoi ? » Voilà mais sinon pas d'exigences du genre tu ramènes un 16 sinon t'es puni ou bien sinon ... rien de tout ça quoi ».

Donc si tu ramenaient une mauvaise note t'étais pas forcément... ?

« Je la communiquait pas, et euh... je pense même si je la communiquais, dans la mesure où il voyait que j'étais responsable, j'avais développé moi-même ce, cette attention à l'école, il savait que si j'avais une mauvaise note, j'allais me rattraper par la suite. J'étais assez autonome ».

Un membre de ta famille t'a t'il aidé à un moment de toute ta scolarité ?

« Alors ma mère elle m'a appris à lire, je sais que c'était ma mère, mon père il m'aidait pour les devoirs au collège quand c'était des maths, j'aimais pas ces moment-là, (rire), mais il m'aidait quand c'était pour les maths parce qu'il avait des notions de géométrie vu qu'il fait des plans. Je réfléchis si y'a quelqu'un... ma tante, bon elle est en Algérie donc je la vois une fois tous les deux ans, mais elle m'aidait également pendant les vacances parce qu'elle était prof de maths etc... Je dirais que j'ai eu une influence, pas une pression, mais une pression positive de la part de ma famille en Algérie, parce qu'ils sont tous super diplômés si ce n'est surdiplômés par rapport à leur poste, donc je dirais l'influence elle venait plus de là-bas et le modèle également ».

Et sinon ici de ta famille proche tu as reçu les aides de ta maman qui t'a appris à lire, ça c'était en primaire, CP et de ton père qui t'a aidé tout au long ?

« Non juste quelques fois quand j'avais du mal au collège, et il m'aidait à faire mes rédactions également, mais on avait jamais des bonnes notes (rire), on avait toujours des 9 ».

Comment ton environnement familial qualifie ta réussite scolaire, même si tu n'as pas encore fini ? Et pourquoi ?

« Ma mère elle est fière, mais sans plus ».

Est-ce qu'elle te la dit ?

« Non mais elle le témoigne quand on est en famille, elle le dit fièrement, je le sens je le vois, je l'entends dans le sens où, depuis que je suis au collège, il me semble, à peu près vers la 4^e même avant j'ai toujours été première de classe, et là j'ai été major de promo quand je suis arrivée, quand j'ai commencé mes études post-bac. Pareil quand je suis arrivée à Montpellier etc... du coup ma mère elle le témoigne parce que voilà on lui demande, mais si on lui demande pas c'est pas elle qui va dire oui ma fille elle est ci elle est ça. Par contre mon père si, mon père genre, c'est sa source de fierté, si y'a une caractéristique qui est mienne c'est que Samia travail très bien à l'école, voilà ».

A toi, clairement il te le dit ?

« Il me le fait comprendre, genre quand il veut écrire un courrier à une administration, il me demande de l'écrire moi ou quelque chose comme ça, pourtant il parle et il écrit très bien français, mais il me montre que clairement, il me dit souvent : « tu es futée viens m'aider à faire le, la... » parce qu'on renouvelle souvent la cuisine, la salle de bain etc... et il me prend toujours euh comme son assistante ».

Et ça depuis... ?

« Depuis que je suis petite ».

Ça a eu une influence alors sur toi ?

« Ah mais oui, moi je pense que très clairement celui qui a m'a donné une impulsion c'est mon père dans sa manière de se comporter avec moi, et même il m'a toujours dit, après il a une vision assez pessimiste alors peut-être parce que c'est un fils d'immigré et c'est un immigré lui-même, mais il m'a toujours dis si tu veux réussir dans la vie il faut donner deux fois plus que les français, c'est ce qu'il me disait très clairement, il faut donner deux fois plus, et quand tu donneras deux fois plus tu

seras à peine considérée comme égale, donc voilà, c'est mon père assurément. Mais pas que... voilà je laisse du suspens (rire) ».

Quelle est ton opinion de l'école, de la primaire jusqu'aujourd'hui ?

« Alors comme c'est très connu, l'école c'est le moyen premier, pour monter dans l'ascenseur social, donc déjà c'est un moyen d'émancipation, c'est un moyen de développement personnel pas simplement à une fin économique, pour travailler plus tard, pour avoir un bon salaire, c'était pas forcément ça mon objectif, ni aujourd'hui, ni hier et normalement pas demain, en revanche oui c'est un moyen d'épanouissement personnel, un moyen de fierté personnel et aussi une fierté familiale. L'école ça me permet de m'épanouir personnellement, ça me permet de m'émanciper intellectuellement et même physiquement, si j'avais pas étudié je serais pas dans le sud aujourd'hui, et euh donc voilà.

C'est à partir de quand justement que tu t'es dit l'école c'est important et si j'ai envie de m'épanouir, de m'élever socialement, il faut que je travaille pour avoir un bon métier etc... ?

Je pense que ça s'est fait très tôt, moi dès la primaire, dès la primaire parce que déjà mon père il me le répétait, et oui dès la primaire je sais pas j'avais cette, je sais pas si c'est une forme d'intelligence, ou d'éveil ou quoi que ce soit je sais pas du tout, mais dès toute petite je savais déjà que l'école c'était pas juste, voilà je ramenaient pas des bonnes notes juste pour ma mère et mon père, je les ramenaient pour moi ».

Que voulais-tu faire plus jeune ?

« Alors toute petite je voulais faire avocate, puis j'ai voulu faire dentiste et après je savais que je voulais faire du commerce ».

Selon toi, à quoi dois-tu ta réussite ?

« Alors, mon père comme je dis, pour l'impulsion qu'il m'a donnée, ma façon de penser, c'est lui qui l'a, on va dire inspiré. Et aussi l'effet classe, parce que j'ai toujours été dans des excellentes classes, parce qu'au collège j'ai pris l'option bilingue, l'option bilingue, on devait coupler allemand et anglais dès la 6^e alors que normalement, je sais ici c'est comment, mais c'est qu'en 4^e qu'on commence la deuxième langue. Dès la 6^e j'étais dans les meilleurs classes, et je pense que ça a eu, ça ma challengé, j'étais dans un environnement de compétition, du coup oui forcément un 10 ça suffisait pas, si j'étais dans une classe assez moyenne un 10 ça m'aurait suffi, là toute mes copines elle avaient des 18, des 17, forcément fallait que je suive ».

Pense-tu que l'institution scolaire ait contribué à ta réussite ?

« Indéniablement ! Voilà c'est succinct mais l'école a contribué, je serais pas là aujourd'hui si l'école n'était pas publique, si comme en Angleterre ou aux Etats-Unis on devait payer les parcours post-bac, je pense pas que j'aurais continué donc voilà l'école française, je la remercie ».

Est-ce qu'une personne a contribué à ta réussite ?

« Mon père et mon environnement en Algérie, ma famille en Algérie ».

As quelle fréquence les voyais-tu ?

« Tous les deux ans, mais un bon mois non-stop ».

C'était qui là-bas qui a contribué tes oncles, cousins ... ?

« Alors c'est mon grand-père déjà ».

Moi : Paternelle ?

« Non maternelle, un homme très intelligent, il est dans la politique etc... puis y'avait ma tante qui est diplômé en maths, alors je sais même pas comment il s'appelle son diplôme mais c'est un truc très calé, mon autre tante qui est biologiste, après j'ai un oncle qui est procureur enfin dans ma famille c'est des surdiplômés ».

Toutes ces personnes-là c'est du côté maternel ?

« Oui parce que côté paternelle ils se sont installés en France très jeune, du coup est-ce que ça a été un frein ou est-ce que c'est un effet de famille je sais pas, mais c'est seulement ceux qui sont restés en Algérie qui ont réussis ».

Quelle forme d'aide ils t'apportaient ?

« Alors comme je les voyais peu souvent et que je leur parlais peu souvent c'était plus une aide imaginaire, je savais que quand j'allais les revoir ils attendaient ... par exemple ma sœur elle a jamais ramené d'excellentes notes à l'école et ils l'aimaient tout autant qu'il m'aimait moi, donc ils faisaient pas de différences par rapport à ça, mais je savais qu'ils avaient des ambitions pour moi. Depuis que je suis petite, ma grand-mère, côté maternelle elle me dit : « toi tu vas être dans la politique plus tard » du coup c'était plus quelque chose d'imaginaire, je m'attendais à une réaction de leur part mais sinon y'a pas eu de soutien concret, c'était quelque chose que j'avais formé par moi-même par rapport aux attentes ».

Tu te disais quand ils vont me demander des choses sur ma scolarité il faut que je puisse leur répondre des choses positives ?

« Si tu veux c'était à la hauteur mais pas, d'un point de vu pression négative du genre je dois être à la hauteur parce qu'ils ont réussis, c'était plus je vois qu'ils ont des ambitions pour moi, je le vois dans leurs yeux, je le vois dans leur propos, du coup il faut que je sois à la hauteur des ambitions qu'ils ont pour moi mais pas... pour les rendre fier plus pour pas les décevoir ».

As-tu reçu des aides particulières durant ta scolarité ? Voilà on a énuméré les aides de tes parents déjà, mais est-ce que tu as reçu des cours particuliers ou quoi ?

« Non non j'ai toujours été autodidacte, je me débrouillais par moi-même. Pas d'aide. Même les aides de mes parents c'était rares c'était plutôt ponctuelles. C'est plutôt moi qui donnais des cours plutôt qu'en recevoir, j'en ai jamais reçu à part quand je dis au CP pour apprendre à lire etc... et mais sinon j'ai jamais eu d'aides. J'en ai pas demandé j'en ai pas sollicité ».

As-tu toujours eu une scolarité stable en réussite ? SI non à quel moment ?

« Alors si tu veux, alors premier trimestre de 6^e c'était pour moi un échec qui n'en était pas un mais c'était l'effet classe qui m'a fait comprendre que c'était un échec parce que même avec un 13,5 je faisais partie des moins bons du coup ça, ça m'a choqué, depuis j'ai travaillé je pense même c'était le temps d'adaptation, euh de la primaire au collège, aussi j'étais dans une classe de sportif et moi j'ai toujours été la bouboule du coup j'étais très mal intégrée, j'ai très mal vécu, c'était un tout après je me suis stabilisée et de là jusque maintenant j'ai toujours eu des très très bons résultats.

Peut-être en seconde, le dernier trimestre ça avait réduit légèrement j'étais passé à 14,5 plutôt que 15 ou 16, ouais je sais pas, la seconde c'était quand même l'année la plus difficile, ouais c'était l'année la plus difficile la seconde ».

Tu as été dans cette classe bilingue même en 5^E ?

« Tous le collègue ».

Du coup pourquoi tes notes ont augmenté ?

« Après la 6^e j'ai commencé à monter vers les 15, 16 de moyenne, 5^e pareil, 4^e, 3^e du coup là je faisais partie des premiers, parmi mon groupe d'amis j'étais pas la première parce qu'il y avait toujours celle qui avait 17 ou 18, mais j'étais la deuxième, après ça dépendait des matières etc... Puis quand je suis allée au lycée tout le monde a descendu mais vraiment il y a eu ... 3 points, 4 points pour certaines, pourquoi je sais pas je serais pas l'expliquer pour elles, et moi non je suis restée stable, je suis resté à 15, 16, tout le long de mes années de lycée, après quand je suis allée en DUT, parce que j'ai poursuivi avec un DUT, pareil je suis à 15, 16, pareil en licence et voilà, j'ai pas baissé je suis restée stable, vraiment la stabilité même indépendamment... ».

En primaire aussi t'étais parmi les ... ?

« En primaire j'étais parmi les premiers, mais comme je dis y'avait toujours 2, 3 personnes qui étaient extrêmement intelligentes, des génies, ou bien super supportées par leurs parents, du coup, là c'était impossible d'être au-dessus d'eux, et après au lycée y'a eu comme je dis de leur part y'a eu cette chute de quelques points qui est assez énorme quand c'est de la moyenne de 3, 4 points de chuter de cela et moi je suis restée stable ».

Comment tu expliques le fait que tu es toujours eu de très bonnes notes ?

« Alors je pense déjà c'est une mentalité, je pense que c'était une façon de voir l'école, moi j'allais pas à l'école pour me forcer ou voilà parce que fallait rendre papa ou maman fiers c'était pour moi, genre c'était pour moi je voulais être première ou parmi les premières, pour moi-même, et ça c'est une mentalité que j'ai encore aujourd'hui ».

A quoi ça allait te servir d'avoir ces bonnes notes ?

« Franchement je pense pas que j'ai réfléchi en terme d'intérêt derrière, je me suis dis déjà voir que je peut-être la première ou parmi les premières c'est déjà une grande fierté pour moi-même, mais ça m'a permis parce que quand on est enfant, quand on est jeune on veut se différencier, alors soit parce qu'on est la plus jolie, la plus gentille, et moi je faisais partie de ceux qui étaient très intelligents du coup moi ça me faisais plaisir que mon groupe d'amis me reconnaissent comme étant intelligente. Surtout que j'avais le groupe d'amis français etc... et j'avais le groupe d'amis rebeux/reinois, du coup moi j'étais au milieu, je faisais la connexion et j'appréciais le fait que je pouvais faire partie des deux univers. Donc déjà ça c'était un moyen de me différencier, après je dirais également... je pense après plus tard j'ai porté le voile quand je suis entré à la fac j'ai porté le voile, quand je suis entré en DUT et être première pour moi ça signifiait : « regardez une voilée aussi elle peut être première et elle peut voilà dépasser en termes d'intellect même si vous les jugez comme moins capable en termes d'intellect ». Donc déjà ça c'était mon but franchement c'était mon but premier. Après c'était aussi la possibilité de me fermer aucune porte pour mon choix d'orientation, parce que comme tu me l'as demandé tout à l'heure, est-ce qu'on t'a contraint à faire du commerce international bah non ! pas du tout ! justement j'avais beaucoup de portes ouvertes, laquelle ? Et moi, c'est un truc que j'essaye de reproduire par exemple avec ma petite sœur qui a des beaucoup moins bonnes notes mais qui travaille tout de même, je lui dis la raison pour laquelle

je veux que tu ais des bonnes notes c'est pas pour être la première, parce qu'elle a pas cette motivation c'est normal on l'a pas tous par contre, qu'aucune porte te soit fermée, que l'orientation que tu choisis, personne te dit non, donc voilà pourquoi avoir des bonnes notes. Même aujourd'hui moi-même en master 1, le master de l'an prochain, si on me ferme une porte je le prendrais très mal parce que toute ma vie j'ai travaillé pour qu'on ne me ferme pas de portes ».

C'est sous entretiens pour entrer en master 2 ou pas ?

« Oui toujours, toujours ».

Est-ce que tu penses que le voile va te porter préjudice ?

« Alors je pense, alors ça c'est mon avis personnel, c'est pas une constatation, alors est-ce que c'est vrai est-ce que c'est faux je sais pas. Mais quand on est un profil dans la moyenne et qu'on se présente avec un voile, forcément qu'on va choisir quelqu'un avec ou sans, on prend la personne sans. Par contre quand on est un profil qui se différencie par ses résultats académiques, à ce moment-là, pour moi, le voile il fait plus une force qu'une faiblesse, dans la mesure où on va se dire, l'étonnement des résultats il va être encore plus grand, parce que justement tu portes le voile, « Ah, elle porte le voile et elle a réussi à avoir de telles notes ! », c'est encore plus impressionnant que quelqu'un qui a eu de très bonnes notes où alors on se dit, voilà sa maman ou ça ou ci etc... Là c'est étonnant donc on se souvient plus de toi donc pour moi ça reste une force et c'est notamment ce que j'ai pu constater quand j'ai passé des entretiens, pour ma L3, on m'a toujours pris et j'ai jamais enlevé mon voile aux entretiens même en photo ça a toujours été je pense une plus-value dans mon dossier personnel ».

Le fait que tu venais d'un milieu différent de celui de tes amis, et que vous soyez de cultures différentes, ça a été une gêne, une honte pour toi ?

« Alors déjà ça remonte à longtemps, donc ce que je vais affirmer... Alors je crois pas que ça ait été une honte, non je pense à aucun moment dans ma vie j'ai eu honte que mon père soit ouvrier et pas ingénieur, je l'ai mis en avant d'ailleurs pour moi c'était un élément de différence, genre « regardez, j'ai les mêmes notes que vous alors que je viens pas du même milieu », euh ensuite je pense c'était mes amis mais c'était plus mes collègues, mes amis d'écoles mais si c'était, si je devais rire etc., c'était plus avec mon autre groupe d'amis mais pour me motiver c'était plus avec ce groupe d'amis que je restais. Après j'étais très bien intégrée, j'étais invitée aux fêtes d'anniversaires etc... j'ai pas ressenti parce que je pense on était jeune, donc j'avais pas d'exclusion parce que j'ai été l'arabe du groupe, j'ai jamais ressenti ce, cette, ce type-là de sentiment. Par contre je me souviens, des souvenirs marquants comme ça dans une vie, en 6^e deuxième trimestre, quand j'ai eu une meilleure moyenne, j'avais 15 et quelque, je suis allée voir une petite blonde, je me souviens elle s'appelait Axelle, je lui ai dit par sympathie, pour gratter un peu l'amitié, : « Axelle tu sais qu'on a presque la même moyenne, sauf que tu me bats de 0,1 », elle me regarde et elle dit : « encore heureux ! ». J'ai rien dit je suis restée silencieuse, et ce souvenir mais quand je te dis c'est un truc que je, je m'en souviens plusieurs fois par an, et ça me motive à travailler, je me dis mon père avait raison ».

T'as senti un peu de mépris, dans le sens où elle te disait on vient pas du même endroit ... ?

« Voilà : « encore heureux que j'ai une meilleure moyenne que toi, toi au final... » alors je sais pas comment, je sais pas dans sa tête qu'est-ce que ça voulait dire ce encore heureux, pour moi ça voulait dire encore heureux, vu qui t'es, vu voilà t'es la petite bouboule rebelle etc... donc voilà je l'ai pas très mal vécu mais ça m'a servi de force motrice indéniablement. Mais sinon à part ça, non j'ai que des bons épisodes. Pour moi c'était plus une fierté ».

Est-ce que tu penses que tu as dû fournir plus d'efforts qu'eux ?

« Franchement je pense pas. Je pense, alors après ça, j'ai aucune preuve pour l'affirmer, mais je pense y'a peut-être des enfants qui ont une curiosité supérieure qui leur permet d'écouter, d'être plus attentif à l'école, et je pense que je faisais partie de ces enfants-là. Du coup j'avais pas de retard, j'ai pas eu besoin de travailler deux fois plus pour avoir les même notes, j'avais juste besoin d'ouvrir les oreilles, de fermer la bouche quand j'étais en cours, mais sinon j'ai vraiment pas, j'ai pas le sentiment d'avoir doublement travaillé, limite moins parce que eux ils avaient des cours, ils avaient du solfège etc..., mais moi non je rentrais je regardais la télé, du coup voilà... chacun ses pratiques extrascolaires, mais non j'ai pas, j'ai jamais eu le sentiment d'avoir travaillé un peu plus. Peut-être au niveau des stages, de galérer un peu plus pour en trouver un, le travail jamais je pense qu'il a été pareil dans mon cas ».

Est-ce qu'il y a un prof qui t'a marqué ou aidé à réussir ou pas ?

« Alors je dirais en primaire non, au collège je dirais ça a commencé quand j'étais en 4^e c'était un prof de français elle s'appelait madame WISLER, donc elle était très vieille, elle était centrée sur les bonnes manières etc... pour faire simple je pense qu'en moi elle a vu, tu sais les relations dans les films genre : « parmi toute cette classe de bougnouls y'en a un qui va réussir grâce à moi », je pense qu'elle m'a prise sous son aile dans la mesure où j'étais la petite arabe qui avait d'excellentes notes, par exemple je me souviens y'avait Maxime qui avait des meilleurs notes que moi, mais elle le félicitait pas ou elle l'encourageait pas plus que ça, alors que moi quand j'avais une bonne note, elle faisait un moment de pause, pour l'annoncer à tout le monde. Du coup je pense qu'elle m'a pas mal, je l'ai senti dans sa manière d'être avec moi-même une fois je l'avais déçu parce que j'avais ricané, alors qu'il fallait pas ricaner. J'ai sentis que c'était une déception totale pour elle, donc je pense qu'elle m'a vraiment prise sous son aile. Moi j'ai pas eu le sentiment, pas forcément que je lui dois quelque chose, si elle m'a appris à pas faire de fautes d'orthographe et de grammaire, ça c'est très important, bon c'est celle qui m'a appris à faire ça, mais j'ai pas eu le sentiment qu'elle m'a apporté tant que ça, mais je voyais dans son regard, dans sa manière de me parler etc... qu'elle me prenait sous son aile, genre elle me considérait comme quelqu'un qui allait réussir, voilà alors viens je vais t'encourager, je te donnerait peut-être même des meilleurs notes qu'aux autres comme ça tu comprends que t'as du potentiel. Elle a vraiment cru en moi je le sentais très clairement. Y'a eu elle et y'a eu un prof en terminale de sciences économiques et sociales, alors lui il faisait pas de remarques etc... mais comme je dis c'était tout dans l'implicite, dans le comportement je le sentais genre voilà une nouvelle fois... des arabes qui réussissent y'en a pas si souvent, mais ça fait plaisir quand y'en a. Je le ressentais, donc voilà je le voyais dans sa manière de, même quand il corrigeait mes copies, il me donnait des notes, je sais pas si je les méritais, mais, il me donnait des excellentes... Comme je dis c'est comme avec le voile, quand tu donnes quelque chose qui vaut peut-être un 15, quand on attend pas de toi ce type de réflexions, on te donne 18. Donc voilà je pense ce prof aussi je l'ai senti, il m'a encouragé à faire prépa, j'ai pas voulu c'était pas du tout pour moi, et quand il a appris que je faisais un DUT il était un peu dégouté, il voulait vraiment que je fasse prépa ou fac d'éco pour devenir prof d'éco comme lui. Mais voilà genre : « y'a pas eu de propos genre Samia, je crois en toi tu as du potentiel ». Non ! C'était plus dans le regard, dans la manière dans le comportement, c'était implicite ».

La manière dont ton père a agi avec toi, est-ce que tu retrouves la même chose de son comportement avec ta petite sœur ?

« Franchement non. Non parce que déjà ma petite sœur c'est pas une personne qui est motivée par l'école. Genre tu le sens, c'est pas son truc, chacun son truc, elle s'est pas son truc et mon père il l'a bien compris, donc tant qu'elle a pas sous la moyenne ça va. Après de temps en temps elle

ramène des 13 de moyenne, vu qu'avec moi il a pris l'habitude d'avoir des 16 de moyenne, il la félicite pas plus qu'autre chose. Il lui dit : « tu vas éviter ce que tu vas éviter avec des 13 », mais voilà t'as pas fais un truc exceptionnel. Mais voilà c'est chacun son, comme je dis mon père je pense pas qu'il a fait, enfin qu'il a eu la même attitude avec nous tous, il l'a eu qu'avec moi parce que je lui ressemblais d'un point de vu caractère mais c'était pas lui « l'école c'est important » Non il a pas été comme ça ».

Pour ta petite sœur c'est toi alors qui serait le facteur permettant sa réussite ? C'est toi qui la suis ?

« Ouais alors, oui. Je la suis pas tant que ça, parce que je suis loin géographiquement, elle est en Alsace je suis ici ou j'étais en Allemagne pendant 1 an je l'ai vu deux fois par an, donc je la suis pas tant que ça, mais encore une fois, je la suis moralement comme avec ma famille d'Algérie, elle sait que quand je reviens y'a des attentes, et elle va voir la déception ou pas dans mes yeux. Elle le sait après je la saoule pas mal pour qu'elle travaille pour qu'elle est pas sous la moyenne. Moi comme je dis, je pense pas, je l'ai eu avec moi genre le fait de vouloir être première etc... mais je l'ai ni avec ma petite sœur, ni je l'aurait pas avec mes enfants j'espère, je leur demande pas d'être premier, c'est vraiment est-ce que toi c'est ta motivation d'être première si tu l'a tant mieux si ça l'est pas, trouve, même si parce qu'elle je sais ce qu'elle veut faire, pas gardienne d'enfants mais dans les crèches je sais pas comment ça s'appelle, assistante quelque chose, je sais pas, mais en tout cas elle veut faire quelque chose d'accessible et ... c'est pas forcément reconnu comme une formation de prestige et moi ça me va très bien tant qu'elle est épanouie dans son choix. Et je pense mon père c'est pareil, tant que tu fais quelque chose de ta vie tant mieux voilà ».

Tu veux ajouter quelque chose ?

« Alors pas loin y'avait mes cousines qui en France on habitait juste à côté et elles par contre elles ont toutes fait des études, alors peut-être qu'il y avait une rivalité, une compétition. Y'avait mes cousines qui me faisaient penser qu'effectivement ouais, y'a de la compétition. Voilà même ma grande cousine, elle a fait, bac général ES, elle a connu les théories de Bourdieu très tôt, dès qu'on était petite elle nous parlait de Bourdieu, tu vois, du coup nous on était « ah ouais bah tu vas voir si Bourdieu c'est vrai ce qu'il a dit » voilà du coup elle nous mettait un peu au challenge et ... voilà. Sinon je pense pas que j'ai quelque chose à ajouter de particulier ».

Recueil de données ALI

Comment t'appelles-tu ?

« Ali ».

Quel âge as-tu ?

« 24 ans et demi ».

D'où viens-tu ?

« Je suis de Nîmes et j'y réside toujours actuellement, à la ZUP ouest ».

Quel est ton niveau d'étude ?

« J'ai deux bacs + 2 ».

Dans quelles filières ?

« Alors initialement en 2011 j'ai obtenu un baccalauréat technologique, donc c'est science technologique de la gestion et c'est STMG maintenant. Ma spécialité c'était comptabilité et finance, j'ai jugé que cette filière-là ouvrait beaucoup plus de portes d'en la filière STMG. Certains enseignants me disaient : « ouais tu devrais tenter le commerce » mais moi ça me tentait pas trop, j'ai vu que je gérais beaucoup plus le technique, tout ce qui est comptabilité économie et management, je me suis dit alors je vais continuer en comptabilité. Et en comptabilité j'avais soit le BTS comptabilité gestion, soit le DCJ... tu sais le diplôme de comptable de gestion. Mon prof m'avait dit t'as peut-être des chances d'être prit en DCJ mais tu vas peut-être couler donc moi j'ai suivis l'avis de mon professeur, et je suis allé en BTS comptabilité. Et j'ai pu réussir le BTS deux ans après en 2013. Après je savais pas quoi faire je voulais prendre une année sabbatique... un peu comme tout le monde, aller à la fac, faire acte de présence, et faire des petites missions intérimaires pour dépanner. Parce que le BTS je l'ai obtenue avec tout juste 11 de moyenne donc c'est quand même juste je trouve. Donc par la suite je vais à la fac de Nîmes, je voulais aller en AES tenter la passerelle pour aller en L2 voir L3, mais ça m'a pas trop tenté, donc j'ai voulu tout changer et aller en psychologie juste pour tester le changement, mais comme je t'ai dit c'était juste une année sabbatique, faire acte de présence et effectuer mes démarches de recherche d'emploi. Pendant cette année-là j'ai trouvé un CDD d'un an dans une administration public, c'était une communauté d'agglomération. Là j'ai vraiment découvert le monde du travail. C'était un an renouvelable, donc au moins j'ai eu une année d'expérience. Je me suis mis au chômage et j'ai commencé à rechercher jusqu'à trouver un emploi à Mc Donald, le truc qui te dépanne on va dire quand t'es chez tes parents. A partir de fin aout ma conseillère de pôle emploi me contact, et elle me dit que les administrations publiques peuvent recruter des alternants, des apprentis dans le cadre de diplômes, que ce se soit BEP, CAP jusqu'au master, donc je transmets ma candidature et le rectorat de l'académie de Montpellier m'a contacté. J'ai passé un entretien avec eux et ils m'ont retenu. Donc je commence l'apprentissage, et là c'était une seule année dans le cadre du deuxième bac+2 que j'ai obtenu récemment. C'était le DUT GEA la gestion des entreprises administration, seulement la deuxième année. A la fin de l'année je valide mon 2^e bac +2 et mon contrat se termine. Puis quand j'ai terminé mon contrat, je me suis remis en tant que demandeur d'emploi, et là ... Ah oui je vais te dire quelque chose que je ne t'ai pas dit, pendant que je travaillais au rectorat, mon directeur me dit je vais voir si je peux te recruter une année de plus. Moi je lui dis que j'aimerais bien continuer alors il m'a dit pourquoi tu tentes pas le concours pour travailler avec nous. Donc j'ai tenté le concours administratif, malheureusement j'ai pas eu les écrits. Donc un peu avant la fin de mon contrat je m'inscris au concours des finances publiques tu vois le truc DGFIP. Quelques semaines après je trouve un emploi en intérim dans la comptabilité cette fois-ci basé à Saint-Gilles. Entre temps j'ai les résultats de mon concours écrit, et j'ai réussi à aller aux oraux. Puis ensuite j'ai terminé ma mission en intérim. Voilà je me retrouve au chômage, plus de travail rien et là c'était ma préparation concours oral, avec des missions intérim très ponctuelles à la gare par exemple. J'ai été convoqué mi-janvier sur Marseille et une semaine après je vois que j'ai réussi mon concours, voilà. Donc là en fait depuis fin-janvier j'enchaîne les missions d'intérim par-ci par-là et j'attends mon affectation pour savoir où c'est que je vais travailler, voilà, c'est toutes mes expériences que je t'ai dites de A à Z, depuis 2013 ».

Pourquoi as-tu fait ce deuxième BTS ?

« Moi j'avais demandé, déjà pour reprendre mes études, histoire un peu de remémorer mes acquis, aussi bah voilà avec mon vécu un peu transmettre aux autres élèves, et les aider dans des choses qu'ils n'arrivaient pas ».

Pour ton premier BTS, as-tu choisit cette filière par choix ou contrainte ?

« Oui le BTS que je voulais faire était à Nîmes, puis il était dans le même établissement ou j'ai passé mon bac, donc les enseignants me connaissent assez bien, et pour moi c'était aussi un challenge. Oui c'était vraiment par conviction. ».

Moi : C'est-à-dire un challenge ?

« Passer le niveau supérieur on va dire ».

Combien de frères et sœurs as-tu et que font-ils dans la vie ?

« J'ai un frère qui a 34 ans, en ce moment il est facteur. Donc ensuite mes 3 sœurs. Alors j'ai la plus âgée elle a eu 40 ans donc elle est mère au foyer, auparavant elle était employée de libre-service. Ma deuxième sœur elle a eu 35 ans, donc elle gère son entreprise avec son mari qui gère une entreprise de travaux électriques et de travaux dans le bâtiment, elle fait un peu la paperasse administrative. Et ma sœur la plus jeune elle a 27 ans, 28 pardon et elle est mère au foyer ».

Es-tu le seul à avoir fait des études post-bas ou pas ?

« Alors là laisse-moi me rappeler, j'ai juste ma deuxième sœur qui a eu un bac pro dans le domaine du sanitaire et sociale, mais elle n'a pas continué après ».

Est-ce que tes parents ont des diplômes ?

« Mes parents, non tu sais ils sont arrivés très jeunes en France, surtout mon père il est arrivé en France dans les débuts des années 70 il devait avoir 18-20 ans. Voilà, il avait pas ... Ah si il avait un bac pro maçonnerie qu'il a eu en alternance mais c'était bien après en validant des acquis par l'expérience, en VAE ».

Quelles est la profession de tes parents ?

« Maintenant ils sont à la retraite ».

Et avant ?

« Ma mère était mère au foyer tu vois, et mon père était chef de chantier dans le bâtiment, c'était la majorité de sa carrière le bâtiment pour mon père ».

Du coup il était ouvrier qualifier ?

« Bah tu sais il a commencé ouvrier qualifier et au fil des années il est monté en grade, les 10 dernières années il était chef de chantier, chef d'équipe, chef de chantier. Voilà quoi il manageait ».

Comment définirais-tu ton milieu social ?

« Alors moi je suis issu du milieu populaire, on est tous entassés dans des barres d'immeuble, comment te dire ça précisément, je vais plus te dire milieu populaire.

Quelle est la population dominante ?

« Majoritairement maghrébine ».

Pour toi c'est quoi un milieu populaire ?

« Pour moi c'est une extension de la commune, tu vois comme à Montpellier avec Celleneuve, la Paillade, le Petit-Bard etc. Bah Nîmes on a la ZUP à l'ouest, le Jonquille au sud et le tu vois c'est l'agrandissement, plus le vieillissement du centre-ville.

Comment ta famille percevait l'école et les enseignants ?

« Ah pour mes parents c'était le travail, voilà quoi comme je t'ai dit mon père est arrivé très très jeune en France et du coup niveau éducation il a un peu pris la relève parce que c'est lui l'ainé de sa famille, et lui vu que son père était en France quand il était pas là il prenait vraiment la suite, donc le travail l'éducation, donc tu vois le respect c'est ça qu'il m'a inculqué mon père tu vois, donc pour l'école mon père il me disait : « Ecoute, t'as de la chance d'être en France, tu as la carte, t'as juste à travailler à l'école si tu veux être bien par la suite ». Voilà si tu veux c'est vraiment le travail pour mon père, à 80% c'était « Ali travaille, Ali travaille ! » Même si j'avais des notes assez satisfaisantes c'était je m'en fou je veux que tu travailles. C'était ça pour mon père ».

Et pour ta mère ?

« Ma mère c'était... ma mère elle me disait moins de choses mais voilà ça allait pareil dans le sens de mon père. Ma mère c'était... non c'était pas trop ça je veux dire, ma mère c'était : « C'est simple, soit tu travailles soit tu fais rien mais après débrouille-toi, c'est plus mon problème après », voilà. Ma mère on va dire elle a commencé à me responsabiliser très jeune. Mon père il a essayé de me responsabiliser mais de manière progressive, tu vois à partir de 18 ans, il m'a dit tu m'as suivi maintenant fais tes choix et prend ton envol ».

Quelles étaient les attentes de tes parents concernant ta scolarité ?

« Déjà d'une que je leur attire pas de problèmes, que j'ai pas le proviseur qui les appelle pour leur dire « Ali a fait une grosse connerie, et conseil de discipline ». Mon père voilà il me... il était on va dire il était sévère mais juste envers nous. Il nous disait : « Oui mais c'est pour ton bien ». Après mon père quand j'étais plus jeune il me disait : « je veux que tu sois médecin, je veux que tu sois sapeur-pompier, ambulancier ou avocat ». Mon père il voulait que je vise haut dans les études quand même, il voulait quand même que, bon il connaissait pas trop les diplômes mon père, bon il connaissait le bac, pour lui le bac c'est quand il va voir des fils au bled il va leur dire « Ah bah mon fils il a un master en nucléaire », je sais pas si tu vois le truc ».

Donc ton père voulait que tu ai un diplôme mais peu importe lequel ?

« Mon père voulait que j'ai un diplôme et que je continue un peu dans l'enseignement supérieur ».

As-tu ressenti des pressions de la part de ta famille durant ta scolarité ? Si oui lesquelles ?

« Non c'était pas des pressions, c'était plus des encouragements, de la part de mes frères et sœurs et mes parents. Ils savaient que je pouvais apporter quelque chose à la famille ».

Comment ça se manifestait ?

« C'était de la bonne pression, avec un peu, de temps en temps de la morale ».

Moi : de la part de qui ?

« C'était plus mon grand frère, il me disait, voilà dans la scolarité y'a des moments où tu flanches un peu malheureusement, tsai ou t'as baissé un peu, du coup il me faisait de la petite morale où il me disait : « j'aimerais bien revenir 10 ans en arrière et être à ta place » tu vois. Il me disait : « Tu as de la chance qu'il te garde, que tu t'entendes bien avec eux, alors ne lâche rien ! » C'était de la

pression mais de la bonne pression on va dire. Ça te requinque, alors là tu lâches rien, tu révises, tu révises, tu révises ».

Comment ta famille réagissait si tu ramenais de mauvaises notes ?

« Tu sais quand j'étais gamin, le célèbre moment où tu dois faire signer ton contrôle par tes parents, quand je ramenais des notes proches de la moyenne entre 8 et 12 pour mon père c'est comme si j'avais pas trop réussis même si c'est proche de la moyenne tu vois, je ressentais de la déception un petit peu ».

Est-ce qu'un membre de ta famille t'a aidé durant ta scolarité ?

« Bah en primaire, c'était vraiment mes frères et sœurs pour la primaire. Et à partir vraiment... à partir du collège, 5^e, 4^e tu vois, c'est là où je commençais à me débrouiller, je faisais mes devoirs seul, mes recherches seul. Au lycée pareil ça s'est développé encore plus. A partir de 13 ans c'est là où j'ai eu ce déclic par rapport à l'école où il fallait que je me débrouille, voilà ».

Quelles aides t'ont apportés tes frères et sœurs et primaire ?

« En primaire j'avais vraiment beaucoup beaucoup de lacunes, je me rappelle qu'au CP j'étais à deux doigts de redoubler et sans cette aide là j'aurais redoublé, j'avais vraiment, j'avais des soucis de concentration, d'adaptation, de compréhension et d'expression tu vois ».

Comment ta famille qualifie ta réussite scolaire aujourd'hui ?

« Bah alors pour les diplômés ils sont déjà très contents, parce que je suis le seul qui a, qui est allé au post-bac même si c'est que deux années après le bac. Et pour le concours administratif des impôts bah c'est vraiment une porte ouverte au monde du travail... ».

Ils te l'ont dit ou tu vois qu'ils sont contents ?

« Je le vois un peu par rapport à l'expression du visage, leur étonnement leur expression du visage ».

Quel était ton opinion de l'école ?

« L'école ça t'apprend des trucs déjà, faut-être content de ce qu'on a dans ce pays, parce que si tu vas dans d'autres pays, tu sais t'as des écoles qui te coûtent une blinde, t'as des parents qui sont obligés de prendre un crédit, de se tuer à fond pour que leurs enfants réussissent quelque chose. Donc quand je vois des gamins qui disent j'en ai marre des cours j'ai envie d'être un peu grossier malheureusement, je dis écoute t'es en France, ton père il a sacrifié sa vie il est même pas allé à l'école, il s'est cassé le dos pour que t'es une vie un peu... bah on a pas une vie de luxe tu vois, t'as quand même un toit t'as des habilles, tu manges à ta faim, tu vois matin midi soir, tu vois hamdoulillah tu vas pas, on va pas se plaindre au bon dieu, on va pas cracher dans la soupe. Après aussi moi l'école, quand je vois mon père galérer, parce qu'une fois mon père m'avait amené dans un des chantiers où il travaillait, et je voyais mon père un peu travailler entre les sacs de 4 kilos et tout et quand t'es jeune ça va t'as de l'énergie à revendre mais arrivé à un certain âge sayait ton dos il est finis quoi, voilà il prend un coup, tu sais même pas si tu vas pouvoir assumer et quand j'ai vu ça, ça a fait tilt dans ma tête j'ai fait hop le bac, les diplômés, ce que je peux passer je le passe, je fais mon maximum.

Et mon père il me disait : « t'es assez grand, soit tu travailles à l'école tu ramènes les diplômés, et tu as ta chance de trouver un emploi soit tu vas bouffer à la galère, les champs, la maçonnerie ». Je n'insulte pas ces métiers là, ce sont des métiers normaux mais chaque métier a ses atouts et ses défauts »

Plus jeune tu savais ce que tu voulais faire ?

« Quand j'étais plus jeune pas trop non, mon père me disait fais médecin, mais moi j'avais pas trop d'idées en tête ».

As quoi dois-tu ta réussite ?

« Bah moi déjà de une c'est un peu de redorer le blason de notre famille, l'image de notre famille, on a une bonne image une bonne éducation. C'est un peu pour leur remercier que je ramenaient des diplômes. Ensuite j'ai mis un pied dans la fonction public, et si j'ai mis un pied dans la fonction public c'est un peu par vengeance et par remerciement »

Par vengeance de quoi ?

« Bah par vengeance, en comblant là où mes frères ont échoué. J'ai essayé de monter le niveau et aussi de montrer l'exemple à mes petits neveux, bon ils sont encore gamins, mais là j'en ai un qui va aller au collège, donc je vais un peu commencer à lui formater la tête à l'orientation après la 3^e tu vois. Comme j'ai terminé mes études il y a pas très longtemps je suis chargé un peu de lui montrer la bonne voie et le conseiller s'il a des problèmes ».

T'as source de motivation alors ça a été de rendre fier tes parents et de...

« De rendre fière mes parents ça, ça a été vraiment la base, de deux bah aussi pour plus tard transmettre mes connaissances, pour mes futurs enfants, neveux, cousins, et la troisième montrer que voilà que tu peux t'appeler Abdel ou Ali, habiter dans une barre HLM et que tu peux réussir dans la vie, voilà même si c'est pas pareil que si tu t'appelles Éric fils de Jean-Pierre cadre dans je ne sais quoi, tu peux réussir tout en gardant les codes qu'on t'as inculquer ».

Penses-tu qu'une personne a contribué à ta réussite ?

« Ah bah moi c'est à 80% mon père, il me racontait un peu ses épopées quand il est arrivé très jeune en France, non sa jeunesse au Maroc et quand il est arrivé très jeune en France, tu vois, bon il me l'a raconté 20000 fois, mais y'a un moment où hop ça fait tilt dans la tête et je me mets en question par rapport à moi ce que je faisais à l'école et donc là bah aller le travail, le travail, le travail tu vois c'est vraiment mon père qui m'a donné cette source, cette soif ».

D'accord, et au niveau enseignant, personne ?

« Enseignant, bah j'ai eu quelques pistes, c'était mon professeur principal en terminal, il m'a juste conseillé, mais c'est en suivant ses conseils que ça a marché tu vois. Puis la personne que j'ai vu au rectorat il m'a quand même bien aidé tu vois, plus professionnellement ».

As-tu reçu des aides durant toute ta scolarité ?

« Y'avait une association de proximité, qui a fermé en 2010, et donc quand j'étais plus petit j'allais là-bas pour faire mes devoirs et les animateurs m'ont aidé voilà, bon j'y allais occasionnellement mais à chaque fois que j'avais besoin d'aide ils étaient là ».

As-tu toujours eu une scolarité stable en réussite ? Si non à quel moment ?

« Bah moi c'était assez stable dans l'ensemble, mais plus on monte dans les classes et plus le niveau est difficile, ce qui est un peu logique, tu vois et donc ça se ressentait un peu sur mes

résultats, mais ça a pas été une grosse chute c'était une petite baisse, mais une petite baisse que j'ai pu rattraper ».

Moi : A quel moment ?

« C'est l'entrée au lycée, et pendant le BTS ».

As-tu rencontré des difficultés tout au long de ta scolarité ?

« Non ça va ».

Étais-tu scolarisé en ZEP ?

« Primaire, collège oui ».

Est-ce que la population au lycée était plus mélangé ?

« Oui c'était assez mixte ».

Est-ce que tu as retrouvé cette différence de culture avec d'autres ?

« J'étais avec des français dans ma classe tu vois mais après ça m'a pas empêché, de m'entendre avec eux, de rigoler avec eux, d'avoir des délires communs avec eu tu vois ».

Du coup est-ce que cette différence culturelle a été un frein ?

« Non, au contraire ça a sorti mon côté sociable ».

As-tu eu ce sentiment de honte à un moment de leur dire d'où tu venais ?

« Un petit peu, mais ces personnes-là avec qui j'étais, elles avaient pas ces stéréotypes du maghrébin qui habite dans une ZUP, et bah allez hop c'est un délinquant il va tous casser, il va tous voler, il va me racketter. Ces personnes-là avec qui je m'entendais au lycée, ils étaient dans des milieux plus aisés, parce qu'ils habitaient soit en centre-ville soit dans les communes autour dont leurs parents sont propriétaires d'une maison, ça m'empêchais pas, enfin ils se disaient pas « ah ouais lui c'est un délinquant », non je m'entendais bien avec-eux ».

Est-ce que tu penses que tu as dû fournir plus d'efforts que les élèves issus de classes supérieures à la tienne ou pas ?

« Bah j'ai pas atteint le même niveau qu'eux, mais on va dire en me réveillant un peu plus, je me suis surpassé personnellement, après dans ma tête j'avais pas l'objectif d'être le numéro un de la classe, j'étais on va dire l'élève normal dans le milieu du tat ».

Recueil de donnée CHRISTOPHE

Comment t'appelles-tu ?

« Christophe ».

Quel âge as-tu ?

« 35 ».

D'où viens-tu ?

« De valence, un quartier qui s'appelle Le Plan c'est la ZUP si tu veux de Valence, et nous on a grandi dans ce quartier ».

Quel est ton niveau d'étude ?

« Euh bah alors j'ai le BTS force de vente (= NRC), le BTS euh comment ça s'appelle banque, et là je termine le MBA, je passe ma soutenance le 19 avril. Le MBA de finance islamique ».

À quel niveau d'étude correspond le MBA ?

« Apparemment si j'ai bien compris ça correspond à bac+5 ».

Donc tu as poursuivi encore 3 ans après ton BTS ?

« Euh non il y a eu une grosse interruption entre temps. J'ai eu mon BTS force de vente en 2004 et là je me suis inscrit au MBA cette année je viens de terminer ».

As-tu choisi au départ cette filière par choix, ou tu as été contraint de le faire ?

« Euh en fait, si tu veux quand j'ai eu le bac, déjà je pensais même pas que j'allais avoir le bac, et du coup je m'étais inscrit nulle part à l'école, pour continuer l'après bac. Du coup j'ai travaillé et dans ma boîte y'avait des commerciaux et je me disais : « tiens, moi je me casse le dos parce que j'ai pas fait les deux années d'étude qu'il me manque, et eux ils sont tranquilles. Juste un BTS force de vente, ça me suffirait à avoir leur poste ». Du coup j'ai fait un BTS force de vente, en alternance, parce que j'avais besoin d'argent ».

Donc là est-ce que tu travailles ?

« Oui, oui je travaille. Bah je suis rentré dans la banque du coup en 2004, juste après mon BTS force de vente. Moi je voulais continuer sur une licence, mais si tu veux le recruteur il m'a dit : « rentrez chez nous et puis on vous fera évoluer en interne, on vous fera des formations en interne », et puis du coup en 2006 j'ai fait le BTS banque après j'ai évolué j'ai évolué sur différents postes à l'intérieur, et euh à l'intérieur de la banque et là, je suis directeur d'une agence depuis 2010. Donc mon travaille moi c'est ça c'est directeur d'agence dans une banque depuis 2010 ».

As-tu des frères et sœurs ?

« Oui, on est 5 enfants, donc j'ai 3 frères et une sœur ».

Moi : Quel est ton rang dans la fratrie ?

« Avant dernier »

Peux-tu me dire ce qu'ils font dans la vie et s'ils ont fait des études ?

« Euh, non non non, y'a personne qui a... personne a eu un diplôme chez moi, je crois, je crois que personne a des diplômes, ils ont tous arrêté à des niveaux BEP ou des trucs comme ça, y'a personne qui est allé en direction du bac. Euh mon petit frère il a dû arrêter en 3^e, mon grand frère pareil il a dû faire un CAP, mais je sais même pas s'il est allé au bout, ma sœur elle a rien fait du tout, elle avait un CAP compta je sais même pas si elle l'a eu. Euh et puis mon autre frère je sais pas, il a pas fait grand-chose non plus. Non non y'a que moi qui ai poussé un petit peu les études quoi. Même si s'est pas grand-chose mais voilà ».

Quelle était la population majoritaire de ton quartier ?

« Bah c'est plutôt des rebeux et ... ouais beaucoup plus de rebeux que de français, et ... bah très pauvres, enfin y'avait pas grand monde en place dans ces quartiers donc... on était entre pauvres quoi on était entre nous (rire) ».

Quel est le niveau d'étude de tes parents ?

« Ils ont rien fait. Pas d'étude. Ma mère je crois que, je sais même pas si elle a eu le bac, je crois qu'elle l'a loupé ».

Quelle est la profession de tes parents ?

« Alors mon père était ouvrier il travaillait à l'abattoir et ma mère euh bah elle travaillait pas en fait, elle s'occupait des enfants, et ... après les fois où elle a travaillé, je crois que... à une époque je me souviens, quand on était gamin qu'elle distribuait les journaux, tu sais les soirs là, histoire d'aider un petit peu, de gagner un petit peu, d'arrondir les fins de mois quoi on va dire ».

Comment définirais-tu le milieu social dans lequel tu vivais ou vis encore peut-être ?

« Non non j'y habite plus, je l'ai quitté j'étais assez jeune en fait, enfin assez jeune j'ai dû partir définitivement vers 16 ans je pense. J'ai dû partir vers les 17 ans et le milieu de toute façon c'est ... bah c'est ça ouais, la pauvreté, donc forcément derrière, les bêtises, les bagarres, la drogue, voilà quoi ».

Peux-tu me dire pour toi ce qu'est un milieu populaire ?

« Un milieu, pour moi un milieu populaire c'est un milieu où on est entre pauvres entassés, entassé entre les gens de la catégorie inférieure, et que euh... bah voilà quoi on est parqué entre nous et puis démerdez vous quoi ».

Comment ta famille percevait l'école et les enseignants ?

« L'école et les enseignants ? Euh, pfou bah mes parents ils pensaient certainement que c'était bien mais ils m'en n'ont jamais parlé (rire) ni à moi, ni à mes frères et sœurs. Mes grands frères et mes grandes sœurs, ils me, du moins ma grande sœur elle m'a toujours mis la pression, en me disant voilà quoi : « fais des efforts, les études c'est important, y'a que ça qui te permettra d'accéder à des jobs et compagnie ». Et sinon mes parents ils étaient complètement déconnectés en fait, ils nous ont laissé vraiment voué à nous même, à se débrouiller en fait, et ... mon père il nous a quasiment jamais parlé, tout simplement, en généralité je te parle, donc euh l'école pas une seul fois, pas une seul fois dans ma vie il a regardé un cahier ou quoi que ce soit d'un des gamins. Et puis ma mère elle était derrière nous mais elle était dépassée, elle connaissait pas ... voilà quoi. Donc l'école et les enseignants pfou, nos parents ils faisaient, donc c'est ma mère plutôt qui gérait, elle gérait en fonction de ce qu'on lui disait si tu veux en quelque sorte, du genre je me faisais renvoyer de l'école je lui disais ouais : « écoute ils sont cons écris leur n'importe quoi » et elle écrivait n'importe quoi. Voilà tout simplement.

Est-ce que ta famille avait des attentes concernant ta scolarité ?

« Non, franchement non, non non non, ils avaient pas d'attentes, personne de chez moi en particulier, d'aucun des enfants. Je pense que, après tu t'en aperçois quand tu commences à avoir des diplômes, à t'en sortir un petit peu, euh quand tu commences à être directeur de banque ou même que tu rentres dans une banque, tu vois la fierté, tu comprends qu'en fin de compte ça les tenait à cœur en réalité, mais nous ils nous l'ont jamais exprimé, ils nous laissaient vraiment tout

seul je dirais comme ça, on se débrouillait puis on savait pas trop quelles étaient leurs attentes, ils nous en parlaient pas ».

Donc personne parmi tes parents ou frères t'a dit j'aimerais que tu fasses ça ou que tu réussisses... ?

« Y'a que ma sœur, y'a que ma sœur qui était derrière moi comme je te l'ai dit et quand je suis parti je suis parti chez elle en fait. Elle m'a beaucoup aidé parce que, y'a qu'elle qui me mettait la pression par exemple, un truc con, mais quand j'étais en 3^e pour que je réussisse, elle me disait bah voilà si tu réussis à avoir tant de bonnes notes, je t'achèterais un jeu vidéo tu vois. Des trucs comme ça qui ont fait que, une fois que j'ai redoublé ma 3^e, bah la fois d'après j'ai réussi et puis j'ai pu aller au lycée grâce à ça en quelque sorte ».

Du coup c'est ma question suivante, as-tu ressenti des pressions de la part de ta famille durant ta scolarité ? Si oui lesquelles ?

« Non, non aucune pression, aucune pression et du tout et plutôt, je te dis juste ma sœur qui était, c'était des encouragements quoi en quelque sorte. Mais que ça marche ou que ça marche pas, je me faisais pas engueuler, jamais, j'ai jamais rien eu. Je te dis même si je me faisais virer, même mon petit frère qui a arrêté l'école qui, euh enfin voilà quoi, mon petit frère il a été arrêté pour trafic de drogue tu vois des trucs comme ça donc, c'est pas pour autant qu'on lui a reproché quoi que ce soit tu vois. On était vraiment voué à nous même tu vois, donc moi y'a que ma sœur je te dis qui était derrière moi, et moi qui faisais un peu le dur avec mon petit frère et voilà c'est tout ».

Est-ce qu'un membre de ta famille t'a aidé pour ta scolarité ? Si oui qui ? Comment ?

« Non, alors en fait, sur les devoirs euh, y'a une femme qui était proche de ma mère et qui était une ancienne prof de je sais plus quoi, et en fait, euh de temps en temps, mais alors j'étais gamin je me souviens plus quand c'était, elle m'aidait à faire mes devoirs. Ça c'était une aide que j'avais, mais elle, elle a toujours dit que ... j'avais des capacités quoi tu vois, donc elle m'a toujours encouragé quand même voilà. Et après non regarder mes devoirs quoi tout ça, non j'ai pas le souvenir que quelqu'un... bah de toute façon mes devoirs je les faisais pas ou rarement quoi donc euh... non juste... non non quand j'étais petit peut-être que ma sœur elle m'aidait un peu, mon frère je sais pas mais, c'était pas mes parents en tout cas, c'était mes frères et sœurs. Peut-être ma mère quand j'étais vraiment petit mais, j'en ai même pas le souvenir pour te dire ».

Et cette dame qui t'aidait, c'était en primaire ?

« Alors attend que je réfléchisse, alors collège après, je pense que c'était en primaire peut être collège, peut-être un peu au collège, au début du collège encore aussi. Mais pas plus loin ».

Aujourd'hui, comment ta famille qualifie ta réussite scolaire ?

« Bah ils sont fiers de moi, après ils sont contents, ils trouvent que, ils trouvent que je suis le seul à avoir réussi chez moi, à m'en sortir quoi, donc voilà, c'est un peu une fierté ».

Est-ce qu'ils te l'ont dit clairement, où tu le ressens à travers leur comportement ?

« Non ,non non, je le ressens à travers leur comportement, et aux mots qui, voilà quoi. Où quand mon père, je vois mon père qui parle avec des gens, lui qui nous a jamais parlé je l'entend dire « ah bah tiens, il vient d'avoir son bac ou il vient d'avoir... » En fait c'est à partir du bac, quand j'ai

commencé à avoir le bac on dirait que ça a été la révélation pour eux quoi, donc ils commençaient à s'intéresser à voilà quoi aux diplômes. Mais oui voilà ça a jamais été, peut-être ma mère elle, elle est très proche de moi, enfin très proche de moi, en tout cas elle emploi des mots assez, assez élogieux par rapport à moi donc peut-être que elle, elle m'a dit des choses directement, mais j'en ai pas trop le souvenir, mais c'est plutôt vraiment leur comportement quoi. Mais je pense pas qu'ils m'aient dit qu'ils étaient fiers de moi ou un truc comme ça non je pense pas, ça me dit rien ».

Quelle était ton opinion de l'école ?

« Bah, euh... alors qu'est-ce que j'en pensais. Franchement j'en pensais rien, je pensais que c'était bien, que c'était important d'avoir... de bien travailler mais je m'en foutais, j'étais dépassé par d'autres choses. J'étais préoccupé par, plus par comment m'amuser tout ça que des études quoi. Je rêvais d'être dans un bureau un jour, voilà, mais les études je pensais pas que je serais capable d'aller, ne serait-ce que d'avoir un bac quoi tu vois. Donc je m'en fichais, franchement je m'en fichais complètement, j'étais pas très sérieux, et ça m'intéressait pas plus que ça quoi ».

Du coup t'y allais parce que tu étais un petit peu obligé ?

« Voilà, j'y allais ou j'y allais pas, mais euh voilà, mais j'y allais ... soit disant c'était obligatoire mais j'y allais pas tout le temps. Et après, après je te dis j'y allais mais je faisais le con de toute façon toute la journée, pour te résumer, je faisais l'imbécile toute la journée, faut être clair, je faisais que rigoler, les devoirs soit j'y allais pas, soit de temps en temps, selon la motivation, soit je révisais un peu et puis j'y allais, euh hum... et puis voilà. Mais en fait si tu veux surtout, surtout, même si j'avais des capacités pour réussir, bah je faisais l'imbécile en fait, tu vois donc euh, bah donc je me faisais renvoyer pendant 3 jours, pendant une semaine, après quand j'ai redoublé ma 3^e on m'a dit qu'on me reprendrait pas de toute façon dans l'école ou j'étais et du coup je suis allé dans un autre quartier en face où voilà ils ont bien accepté de me prendre et voilà j'ai refait ma 3^e là-bas. Donc si tu veux c'était un mauvais comportement et une capacité à travailler enfin je pouvais avoir quand même des bonnes notes enfin voilà quoi. Où des notes à peu près potables quand je m'en donnais la peine ».

Plus jeune tu savais ce que tu voulais faire plus tard ?

« Non ! Non non pas du tout. Non nous notre, le succès story c'était, c'était qui allait faire un braquage, c'était...(rire), c'était ça là, on a grandi dans un milieu comme ça, t'as pas d'autres modèles que le modèle qui se présente devant toi, nous notre modèle de réussite c'est celui qui se pointait avec une grosse BM, et qui avait, parce qu'il avait brassé je sais pas combien, et qu'il avait fait je sais pas quel coup. Donc euh nous on était plus dans ce style de carrière là, on pensait plus à ça, on pensait plus que notre environnement allait nous mener vers ça en fin de compte. Donc le métier autant te dire que c'était loin de moi. Mon idée sur le métier c'était ça ».

Tes sœurs ont pensé pareil ou juste toi et tes frères par ce que vous étiez des garçons ?

« Non non j'avais qu'une sœur et c'était la même chose, ma sœur elle s'est faite attraper elle volait des chéquiers dans les voitures, et elle allait faire des faux chèques donc ... (rire) c'est une famille de kasos. Non mais attend le thème du sujet là t'as pas plus, je crois que je vais être une des palmes d'or du truc qui tombe trop bien avec ton thème là. Non non non c'était, nous on était tous euh, mon grand frère, euh il a fait de la merde, mon plus grand frère il a fait de la prison pour viol sur invalide si ça te parle, bon c'est pas vraiment de sa faute mais voilà, ma sœur bah c'était ça les chéquiers et tout ça, mon grand frère c'est un mec qui est frappé enfin il se battait machin, mon petit frère, il s'est fait arrêter il a pris un an au début ferme pour du shit après ils lui ont donné un an de sursis et voilà. Donc autant te dire que voilà quoi. Voilà le milieu donc, ma sœur c'était pareil, c'est la même chose que nous quoi ».

As quoi tu dois ta réussite alors vu que t'allais à l'école et que tu t'en foutais un peu ?

« Bah en fait moi j'ai quand même toujours eu une morale, t'sais au fond j'ai toujours eu, je me suis toujours dis, euh ... tu vois y'a toujours eu des trucs qui m'ont fait mal au cœur, y'a des choses que je peux pas faire moi, euh... voler gratuitement quelqu'un ou, quoi que je dis ça je faisais des choses bizarres aussi, non pfff je sais pas. En fait c'est surtout qu'à un moment donné, euh que moi j'ai toujours eu une croyance si tu veux en quelque chose, j'ai toujours cru en dieu, et je me suis toujours dis soit quand même tu vois, fais pas trop le con, tu vois, et ça m'a toujours gardé plus ou moins même si je trainais avec tous les brigands bah je restais quand même tu vois un peu en décalage malgré tout, je faisais pas moi personnellement de grosses conneries, même si j'ai fait des conneries, j'ai jamais fait de grosses grosses conneries, j'ai jamais eu le moindre soucis hors mi pour des bagarres, j'ai jamais eu de trucs avec la police ou quoi, tu vois. Mais, voilà mais après c'est peut-être cette croyance qui a fait que je me suis dit quand même essaye de t'accrocher, à quelque chose tu vois, pour éviter de tomber, de rester la dedans définitivement et puis, et puis voilà bah après, coup de bol j'ai réussi quand même après à faire une dérogation pour rentrer dans un lycée vers chez ma sœur, et donc partir de chez mes parents et donc après bah voilà j'ai quitté le coin, et après j'ai bossé, mais après je suis arrivé au bac et par contre je suis tombé sur une CPE formidable parce que je faisais des conneries de fous et en fait j'te raconte l'histoire, c'est une CPE, qui nous connaissait pas ça faisait des années qu'ils avaient plus mis d'heures de colle, et puis on est arrivés à 4 ou 5 on a fait les cons, on s'est fait allumer tout de suite, et pendant l'heure de colle elle nous a dit de faire une dissertation, et en fait euh... quand on a rendu cette dissertation, elle a laissé partir tout le monde, et à la fin elle m'a gardé une fois qu'elle m'a relu et elle m'a dit : « Christophe, je comprends pas pourquoi tu ... tes potes, c'est des désespérés, mais toi t'as une capacité, elle m'a dit pourquoi tu l'exploites pas ? C'est vraiment dommage tu te gâche tout seul en fin de compte ! » Et en fait cette dame-là, suite à ces conneries tu vois, bah elle m'a toujours, elle a toujours été bienveillante quand j'étais au lycée, c'est-à-dire que même si j'ai fait des grosses bêtises, bah, à chaque fois elle me couvrait en fait et... je faisais de la danse à l'époque elle m'a donné une salle, elle m'a acheté un poste, elle m'a tout fait, tu vois. Et ça m'a quand même encouragé même si au niveau du comportement j'étais zéro, j'avais un très mauvais comportement, euh... bah elle, elle me couvrait à ce niveau, là, bah je me faisais pas exclure ou des truc comme ça voilà trop dur. Et de l'autre côté bah quand même j'avais des résultats à peu près moyen, enfin j'arrivais à me tenir au niveau des résultats ».

Du coup, est-ce que tu penses qu'il y a une personne qui t'a aidé à réussir ?

« Du coup il peut y avoir ma sœur, parce que ma sœur comme je te disais c'est elle qui me motivait quand j'étais gamin, et après c'est elle qui a fait la lettre de dérogation pour pas que je me retrouve au lycée avec tous mes potes les kastos et que j'aille dans un autre lycée vers chez elle et que je quitte chez mes parents en fait ».

C'était quoi ce lycée ou au départ tu devais aller ?

« En fait y'avait un lycée où tout le monde allait à côté d'un quartier qui s'appelait Brifaut, et t'avais un collègue où c'était Beverly Hills, et il était dans une ville à côté qui s'appelle Bourg-lès-Valence, et ma sœur habitait s'te ville en fait, et du coup elle a fait une demande de dérogation et j'ai pu aller là-bas. Donc, je peux dire en quelque sorte, y'a ma sœur, et euh ma sœur et peut-être cette dame du coup qui m'a, par ses mots qui m'a encouragé et puis qui a quand même été bienveillante avec moi. Qui m'a mis dans des conditions intéressantes à l'école quoi. Et puis elle a vite compris qu'on venait de quartiers où on galérait, où nos situations familiales elles étaient pas des plus, tu vois, moi ma mère elle était alcoolique tu vois, donc euh... c'était, c'était un peu..., elle a capté que, tu vois moi je rentrais, je partais à l'école, je déjeunais vite fais un truc à la rache, et

je rentrais à midi, j'avais jamais à manger à midi, tu vois, y'avait rien ma mère elle dormait, elle était éclatée tu vois, la maison c'était crade c'était le bordel, c'était tu vois. Et, et du coup voilà je pense que, s'te femme, s'te CPE elle l'a compris, et elle a quand même été bienveillante avec moi, surtout avec moi je te dis suite à cette dissertation, je pense qu'elle m'a quand même, elle m'a quand même accompagné, elle m'a aidé à ... »

Elle t'a valorisé tu crois, elle t'a redonné confiance en toi, elle t'a montré que t'avais tu potentiel et que tu pouvais aller loin, ce que peut-être personne n'avait fait si-ce n'est ta sœur ?

« En fait regarde, y'a ça, y'a le fait, y'a ma sœur, elle qui m'a valorisé effectivement t'as raison. La dame que je t'ai parlé qui m'aidait pour les devoirs et, et, la quatrième chose c'est la danse. J'ai fait de la danse à 15 ans, j'ai commencé le break, à faire du break danse tu vois, à 15 ans, et donc c'était au quartier, et en fait, très vite, on m'a proposé de donner des cours à droite à gauche, et la j'ai commencé à faire des spectacles, des rencontres et tout ça tu vois, et là je me suis senti valorisé tu vois et j'ai vu autre chose que le quartier, par ce que moi j'étais enfermé dans le quartier je connaissais que ça, moi pour moi c'était nous le quartier contre le reste du monde tu vois. Si fallait faire une connerie en ville machin et tout ça, les gens je les détestais tous, tous tous tous, tous ceux qui étaient pas du quartier je les détestais grosso modo tu vois. Et en fait par rapport à la dance, j'ai commencé donc j'avais 15 ans et demi, j'ai commencé à rencontrer des gens un peu de partout et des gens que, tu vois que je connaissais de nulle part et qui venait me dire : « ah bah bravo, félicitation c'est super ce que vous faites, c'est vraiment beau c'est génial, vous êtes ... » tu vois, et là je me suis senti valorisé tu vois ».

Du coup t'a sœur t'a aidé car elle t'a fait sorti de la zone pour venir chez elle ?

« Voilà, chez elle ouais voilà c'est ça. C'est ça je suis parti je te dis vers... je sais pas quel âge j'avais en fait parce que je suis parti plusieurs fois, par ce qu'en fait si tu veux comme je t'ai dit ma mère elle était alcoolique et moi j'ai un, je suis hyper nerveux, j'ai vraiment beaucoup de caractère et, et du coup on se disputait énormément, énormément tu vois, donc quand elle faisait ça des tentatives de suicide et compagnie je pétais un câble et du coup je suis parti, plusieurs fois. Je suis parti une première fois j'ai fugué, après je suis parti chez ma sœur, je suis re rentré chez moi, c'est reparti en vrille, je suis reparti chez ma sœur tu vois et définitivement je suis reparti vers cet âge-là ouais vers 15-16 ans je suis allé chez ma sœur par rapport au lycée et après quand j'ai finis le lycée, j'étais chez elle et après j'ai pris mon appartement directement, à... en 2001 je crois dès que j'ai eu mon premier travail. Donc j'avais même pas 20 ans, j'avais 19 ans ».

As-tu reçu des aides particulières telles que des cours particuliers ?

« Non, non, non j'ai jamais eu ça, les seuls cours particuliers je te dis, enfin l'aide que j'avais de s'te dame la quand j'étais gamin, et après non j'ai rien eu, ni pour le... ni pour le bac, ni pour le BTS, ni rien du tout. Bon après le BTS j'étais, j'étais adulte de toute façon, mais j'ai jamais rien eu non, non ».

Est-ce que c'est le fait d'avoir réussi ton bac qui t'a motivé qui t'as dit ouais en fait je peux aller plus loin ?

« Oui, en quelque sorte, bah vu que j'ai arrêté, moi je m'étais inscrit nulle part, j'ai fait cette pause de deux ans là où je suis rentré dans un, dans un boulot tu sais c'est un truc ou t'installe du matériel médical, ça s'appelle Bastide, t'installe du matériel médical chez les vieux etc. et je galérais, je portais des trucs super-lourds, c'était la misère tu vois, et c'est de la en fait où, bah j'avais mon bac en poche, et je voyais des commerciaux qui étaient tranquilles, costard, cravate,

normal et moi je me cassais le dos et je me disais entre nous deux y'a deux ans d'écart tu vois. Et je me disais j'ai eu le bac se serait bien maintenant que j'essaye d'avoir le BTS tu vois. Et c'est de là en fait où j'ai décidé de me réinscrire, on m'a dit c'est pas possible, parce que vous êtes en activité, vous pouvez pas le faire en alternance, et moi j'avais absolument besoin d'être payé tu vois, donc j'ai laissé tomber la première année, puis la deuxième année j'ai trouvé une école qui m'a dit si si vous pouvez machin etc. et du coup je l'ai fait avec eux, en alternance toujours parce que j'avais besoin d'argent et ... et voilà ».

Donc ce qui t'a motivé à reprendre c'est de te dire, moi je suis en train de galérer alors que d'autres ont le même âge que moi et font des choses ... ?

« C'est ça intéressantes alors que moi je fais le chien, voilà ».

Concernant ta scolarité, tu dirais que tu as toujours eu une scolarité stable autant en réussite qu'en échec ? Comment tu la définirais en termes de stabilité ?

« Non ma scolarité, alors quand j'étais donc primaire machin tout ça, ça allait à peu près. Collège j'ai laissé couler jusqu'à la quatrième où je devais redoubler alors j'ai fait appelle mais en fin de compte j'ai redoublé ma 3^e. Mais là, toute cette période-là collège, c'était n'importe quoi. Comme je t'ai dit le comportement laisse tomber, après ça euh ... donc en 3^e j'ai quand même réussi, bah là c'était l'époque où ma sœur elle me disait : « ouais vas-y essayes de travailler » et puis des trucs con, je me rappelle tu vois elle était loin l'école et y'avait de la neige j'avais froid, et je m'en souviens très bien tu vois, je me disais putain je me lève tous les matins, je traverse ce grand ..., je fais cette distance pour aller rien foutre tu vois et je me disais autant rester à la maison si c'est pour vraiment rien foutre et puis du coup je m'étais mis quand même à bosser en troisième et puis là j'avais... bah j'ai eu le brevet où je sais plus trop quoi là et après donc j'ai pu rentrer au lycée et au lycée j'ai été, bah ça allait, c'était très moyen, ouais la plupart des profs pensaient que j'allais pas avoir le bac. C'était très moyen, et c'était surtout lié à de nombreuses absences et puis parce que j'étais pas, j'étais pas sérieux quoi, j'avais un mauvais comportement, mais vraiment j'insultais, quasiment tous les profs je les insultais, et en face à face hein, ou des trucs comme ça, mais j'avais cette dame qui me couvrait à chaque fois donc ça allait. Et après par contre quand j'ai repris les BTS la par contre j'ai cartonné, le BTS à chaque fois j'ai eu 14 de moyenne ou un truc comme ça, BTS force de vente j'ai cartonné, banque, pareil, les deux je crois que j'ai eu 13 ou 14 de moyenne pour les deux donc après c'était. Après je travaillais beaucoup beaucoup là par contre ».

Donc après le bac t'as eu cette motivation personnelle de réussir, où tu l'avais quand même avant ?

« Ah non non, bah le bac je pensais que j'allais pas l'avoir, sur mon carnet tu vois ils mettent que j'ai été absent quasiment tous le 3^e trimestre. En fait pour le bac d'ailleurs je n'ai pas eu de cahiers, ma mère elle a reçu l'argent, t'sais je sais pas comment ça s'appelle pour pouvoir acheter les bouquins, elle a claqué l'argent dans chez pas quoi, j'ai jamais eu de livres, j'allais à l'école sans livres, sans cahiers. C'est-à-dire que j'ai fait toute une année, l'année du bac, avec un papier et un stylo, je rentrais dans la classe, j'écrivais, je sortais de la classe je le mettais dans la poubelle et je me barrais. Troisième trimestre j'ai rencontré une fille qui avait passé le bac l'année d'avant, et euh... et cette fille qu'est-ce qu'elle a fait en fait, elle m'a donné, quand le bac est arrivé, elle m'a donné ses papiers, ses cahiers, et en fait si tu veux j'ai lu au hasard des trucs, et ... en règle générale, quand j'allais en cours, quand j'avais le, le, l'examen, bah je tombais sur ce que j'avais lu la veille grosso modo pour te résumer. Tu vois ça a été du bol en fait, c'est que je tombais sur les trucs que j'avais vu. Du genre philosophie 15 au bac (rire) en ayant jamais été en cours tu vois j'ai eu du bol parce que je tombais pile poil sur ce que j'avais lu. Mais voilà ça a été un peu de ça, mais du coup ouais je te dis après moi là impossible que j'ai le bac, puis quand j'ai vu que j'avais eu 11

de moyenne, ah bah j'ai dit, ouais un peu moins de 11 ou à peu près 11, et d'ailleurs les autres quand ils me l'ont annoncé t'sais mes collègues ils ont halluciné ils ont dit c'est pas possible, ils m'ont dit « ouais t'as eu le bac » et tout ça machin quoi alors que tout le monde l'avait loupé, tous mes potes l'avait loupé et voilà. Et après par contre quand j'ai, j'ai eu la motivation pour me dire bon faudrait quand même que j'envisage de faire quelque chose après quoi ».

En fait tu travaillais pas parce que tes frères et sœurs n'ont pas réussis, les gens du quartier font rien et donc toi tu feras la même chose sera pareil, et quand tu as eu le bac ça a été l'étonnement et tu t'es dit bah en fait je suis différent ?

« Ouais je peux y arriver, ouais c'est ça ».

As-tu rencontré des difficultés tout au long de ta scolarité ?

« Bah tu vois le cas de figure, c'est ça, parce que je t'ai dit, le bac je l'ai passé j'avais pas de cahiers, pas de livres, pas de cahiers j'avais rien. J'ai fait une année sans rien normal ».

Donc des difficultés financières, et est-ce que tu vois d'autres choses qui t'ont pénalisé pour réussir ?

« Non, hors mi financière et peut-être après ma façon de parler et tout ça mais bon ça c'est aussi lié au coin d'où on sort quoi tu vois, c'est que je parlai très mal, très très mal, l'accent que j'avais c'était impressionnant puis les gros mots, machin tout ça c'était de la folie ».

Quand tu es entré au BTS du coup la population c'était plus mixte ?

« Au BTS ? ouais j'étais le seul enfin ouais si on devait être deux à venir d'un quartier quoi. Le reste c'était des gens normaux, enfin normaux, enfin ça venait de partout quoi c'était tranquille. Y'avait que des français quasiment que des français de bonne famille, pas de bonne famille mais ça venait de toutes les classes ouais. Mais pas trop de pauvres comme nous quoi ».

As-tu eu ce sentiment de honte de leur dire d'où tu venais ?

« Pas du tout, non non absolument pas. Ah non au contraire moi c'est une fierté, ah non pas du tout, moi je suis heureux d'avoir connu tout ça, j'ai trop aimé, j'ai trop aimé la vie dans le quartier, j'ai trop aimé la vie, les difficultés comme les moments de délires, moi j'ai jamais été autant heureux que quand je tenais des murs avec des potes et qu'on se pliait de rire toute la soirée à rien foutre hein. À 13 ou 14 balais on était dehors et on était pliés de rire jusqu'à je sais pas quelle heure du matin quoi tu vois. Donc voilà, non non j'ai jamais été, j'ai jamais eu honte de quoi que ce soit ».

Penses-tu avoir du fournir plus d'effort que les élèves issus de classes supérieures ou pas ?

« Non, pas forcément, pas forcément, par ce que bah ... alors, je me suis donné les moyens, mais pas plus qu'un autre aurait pu, tu vois, pas plus qu'un autre aurait pu se les donner je veux dire, j'ai pas fourni le double d'efforts ou quoi, simplement j'ai appris, j'ai appris, quand j'allais, quand j'avais un truc à passer, bah j'apprenais tout par cœur tu vois, j'apprenais tous tout par cœur. Je passais des heures, des nuits, des matins à écrire, écrire et écrire jusqu'à ce que ça me rentre dans la tête ».

Mais tu penses pas que t'en a fait plus qu'un autre ?

« Non, non non, je pense que c'est normal pour quelqu'un qui veut atteindre un objectif quoi, mais j'avais pas plus de non non quoi, surtout BTS force de vente c'est pas compliqué quoi comme étude tu vois, donc non non pas plus qu'un autre quoi ».

Du coup je te repose la question une dernière fois, si tu dois retenir une chose qui fait que tu as réussi alors que tu étais assez mal parti c'est quoi ?

« Je sais pas, peut-être parce que j'avais envie de... Je t'ai dit j'avais une croyance et je voulais pas, partir dans un truc trop grave. Alors je me disais que la seule solution c'était un jour de réussir à faire des études, je pense. Ouais je vois que ça ».

C'était quoi pour toi une grosse bêtise ?

« Bah par exemple, aller... bah vendre de la drogue, faire ton activité vente de drogue du matin au soir, un peu comme mon petit frère à fait quoi ou braquer, ou tirer sur quelqu'un tu vois des trucs comme ça quoi. Ce qui était notre quotidien parce que moi tous mes potes potes ils ont tiré sur tout le monde, et ils ont braqués partout tu vois, ils ont tout éclaté, ils vendaient de la drogue, voilà. A 14 ans j'avais une mitraillette dans les mains, un pote à moi il s'embrouillait avec un mec, il m'a mis une mitraillette dans les mains j'avais 14 ans tu vois ce que je veux dire, voilà quoi. La grosse bêtise ça aurait été que j'aïlle là-bas et que je cartonne avec tu vois. Mais ça non j'ai jamais pu, non je pouvais pas, j'ai quand même un peu une foi si tu veux qui me disait pars pas en live quoi ».

Donc t'étais responsable des conséquences que ça pouvait avoir si t'allais plus loin ?

« Ouais, et puis après c'était aussi je te dis, le fait d'être nerveux, d'avoir un caractère un peu dur tu vois, je voulais pas que... par exemple avec ma mère c'était super... le truc c'est tu compares mon petit frère et moi, mon petit frère pas de caractère, très gentil, machin et tout ça, mais il s'est retrouvé... il s'embrouillait jamais avec ma mère, ni quoi que ce soit. Moi j'éclatais tout, quand je te dis que j'éclatais tout, je pétais tout ce qu'il y avait à la maison, je pétais les tables, j'éclatais tout tout tout ce qu'il y avait, j'avais envie de tout péter, tu vois. Et en fait ce caractère, à mon avis je pense, qu'il a fait que euh, bah tu vois ça te pousse à... s'te hargne là, tu te dis non faut pas que... faut que je cartonne tous tu vois. Je serais pas comme ça, ma vie elle sera pas comme ça, voilà quoi tu vois ».

Ta vie elle sera pas comme ça, c'est-à-dire ? Tu veux pas reproduire la même chose que tes parents ?

« Exactement, par exemple moi j'ai une fille maintenant, si tu vois comme je m'occupe d'elle, le cadre, enfin ce que j'essaye de faire pour elle, moi je suis tout le temps collé avec elle. Moi je suis jamais parti en vacance avec mes parents, on a jamais, mon père je te dis il m'a quasiment jamais parlé, euh... ils nous a jamais parlé, moi compris, euh tu vois tous ces trucs-là, c'est tout l'inverse, moi je veux tout l'inverse, ma fille c'est impossible je suis qu'avec elle je veux vraiment qu'elle grandisse dans un , tu vois dans un truc d'office où toutes les chances sont mises de son côté, pour réussir tu vois, je lui donne tous les moyens possibles, euh la mettre tu vois, la mettre dans un bon cadre partager des choses avec elle, être derrière elle pour ses devoirs, lui apprendre à parler. La hamdollah elle parle bien elle est petite elle commence à bien parler tu vois. Euh mais voilà quoi c'est ça le truc, c'est de... c'est ça que je veux pas reproduire moi, laisser tes enfants comme ça, à se démerder, regarde on est 5 enfants, y'en a un sur cinq qui a à peu près eu un chemin et je dis bien à peu près potable parce que malgré tout j'ai fait des conneries tu vois. Mais qui a eu à peu près un cheminement scolaire, on va dire à peu près potable. Et encore, à peu près faut vraiment le nuancer. À peu près par rapport aux autres on va dire. Mais tu vois un sur cinq, tes enfants tu peux pas élever tes enfants comme ça, on peut pas laisser nos enfants comme ça, c'est pas possible, à pas s'occuper d'eux, à les laisser voués à eux même tu vois. Mais après on comprend les parents, tes

parents ils sont dépassés. Mon père il gagnait 5000 francs et on était cinq gamins, donc on était sept, il devait gagner 5000 ou 5600 francs, bon à l'époque ça faisait plus que maintenant, mais 5600 francs pour sept c'était la dèche, c'était les restos du cœur, c'était euh tu vois c'était la galère au quotidien, donc qu'est-ce que tu veux que tes parents ils arrivent pas à s'en sortir, qu'est-ce que tu veux que, ils sont dépassés, ma mère à vingt ans elle avait trois enfants. Qu'est-ce que tu veux y faire tu vois. Forcément c'est beaucoup de responsabilités donc on leur en veut pas on sait tu vois c'est pas de leur faute et tout ça, mais par contre toi après quand tu veux refaire, refonder une famille machin tout ça, bah tes enfants tu te dis... non non je leur donnerai pas ça quoi ».

Qu'est-ce que tu voudrais toi pour tes enfants en termes de scolarité ?

« Moi je veux qu'ils fassent des études... je veux les accompagner pour qu'ils aillent le plus loin possible. La première des choses, il faut qu'ils aient un bac, je vais insha allah tout faire pour qu'ils aient un bac généraliste tu vois, comme ça après ça leur ouvre les portes sur autres choses après ils verront vers quoi ils veulent se spécialiser ou quoi, ce qu'ils aiment et tout ça, mais jusqu'au bac t'es indécis de toute façon, c'est rare d'avoir déjà la vocation, de savoir déjà ce que tu veux faire précisément tout ça. Donc jusqu'au bac, bac général, et ensuite bah je leur laisse le choix tu vois, mais euh mais le choix ... si la gamine elle me dit je veux faire de la clarinette je lui laisserai pas le choix tu vois (rire).

Tu lui laisseras le champ libre mais tu veux quand même quelque chose ou y'a des débouchés pas n'importe quoi ?

« Sur la filière oui, mais quand même quelque chose où je sais que voilà... exactement ! On sait que y'a des domaines où s'est complètement bouché, où s'est très très compliqué pour s'en sortir, bah je vais essayer de veiller à ce qu'elle aille, ou au moins à ce qu'elle assure toujours une base haute d'étude euh... pour assurer ses arrières si tu veux et ensuite se spécialiser vers quelque chose si elle veut tenter tu vois. Par exemple elle fait une école de commerce ou un truc comme ça et elle se spécialise, elle fait bac+5 ou tout ce qu'elle veut ou doctorat, tout ce qu'elle voudra, ou même bac+5 ou quoi spécialisé dans tout ce qu'elle veut, mais déjà elle assure tu vois... Le fait, s'est pas elle se pointe dans une école de commerce ou elle va a un truc tu vois, c'est ça qu'elle est quand même des bases solides assez généraliste tu vois. Enfin ça après c'est ce qu'on aimerait, après on sait pas ce qu'il se passera. Mais tout ce que je vais faire pour elle ça va aller dans cette optique-là, je vais essayer de la mettre dans un cadre qui va lui permettre d'évoluer dans ce sens-là avec justement si il faut des cours, si il faut euh tu vois. Puis maintenant c'est plus pareil on a les moyens, si il faut je la mets... qu'elle fasse du soutien, s'il faut qu'elle parte dans un nouveau pays apprendre la langue tu vois, voilà on a les possibilités de le faire tu vois donc ces possibilités la moi je me ruinerai si il faut pour ma fille quoi tu vois mais que voilà quoi, pour essayer de faire en sorte que ça aille pour elle insha allah ».

Mon recueil de données

Quel est ton prénom ?

« Samia »

Quel âge as-tu ?

« 24 ans »

D'où viens-tu ?

« J'ai passé 5 ans à Montreynaud, un quartier de Saint-Etienne, puis j'ai déménagé à la Ricamarie, une petite ville collée à Saint-Etienne ».

Quel est ton niveau d'étude ?

« Je valide cette année mon M2 ».

Qu'as-tu fait comme étude ?

« J'ai passé un bac ES, ensuite j'ai fait une licence de psycho, ensuite je suis allée en master MEEF pour être professeur des écoles. J'ai passé le concours l'année dernière, je l'ai eu du coup cette année je suis professeur des écoles stagiaire et je dois valider mon M2 ».

As-tu choisi cette filière par choix ? Si non que voulais tu faire au départ ?

« Bah... après le bac j'étais pas sûr à 100% de ce que je voulais faire, j'étais intéressée par la psycho, donc je l'ai mis dans mes choix, mais comme je venais d'un bac économique et social et comme mon frère avait fait des études là-dedans ... dans mes choix j'avais aussi mis des prépas pour entrer en école de commerce, des BTS commerce aussi je crois, alors que j'aimais pas du tout l'économie. Enfin de compte j'ai pas été accepté dans ces trucs sauf à la fac de psycho donc je suis allée là-dedans et tant mieux, parce que c'était ce qui me plaisait le plus. Donc oui c'était un choix ».

Combien de frères et sœurs as-tu et que font-ils dans la vie ?

« Alors j'ai deux frères et une sœur. Mon plus grand frère est commerçant ambulancier, le second est conseiller en gestion de patrimoine, et ma sœur est secrétaire médical ».

Quel est leur niveau d'étude ?

« Alors mon plus grand frère a un BEP en productique mécanique, il a pas eu son bac, mais après je sais qu'il a passé plusieurs CAP par la suite, cuisine et ménage je crois. Mon deuxième frère il a un master en je sais pas comment ça s'appelle en gros il a fait une école de commerce et il a fait une année supplémentaire après pour valider un 2^e master dans le même domaine. Et ma sœur, elle a un bac SMS maintenant ça s'appelle ST2S ».

Quel est le niveau d'étude de tes parents ainsi que leur profession ?

« Alors je sais que ma mère a un bac mais je sais pas en quoi. Elle a commencé à travailler tard, quand je suis entrée en 6^e, au départ elle était femme de ménage, ensuite elle a passé une formation pour être auxiliaire de vie sociale. Mon père a pas de diplômes, quand il est arrivé en France je crois qu'il avait passé un truc en mécanique. Et donc mon père est commerçant ambulancier ».

Comment définirais-tu le milieu dans lequel tu as grandi ?

« Bah moi ça va comme je suis la dernière je te disais qu'on avait déménagé dans une maison, mais disons que voilà jusqu'à l'âge de 5 ans j'ai grandi à Montreynaud un quartier du style la Paillade. Ensuite on a déménagé à la Ricamarie un quartier aussi collé à Saint-Etienne mais comme mes parents ont construit une maison, j'étais bien. C'est vrai que j'étais souvent dehors avec mes copines qui habitaient en HLM comme c'était à 3 minutes à pied, mais moi j'étais dans un bon environnement ».

Qu'est-ce qu'un milieu populaire ou une classe populaire pour toi ?

« Pour moi un milieu populaire euh... c'est un endroit où sont réunis des personnes de CSP basses, un endroit assez précaire rempli de bâtiments HLM. Ce sont les quartiers quoi ».

Comment tes parents percevaient l'école et les enseignants ?

« Alors mon père ne m'a jamais parlé de l'école, il s'en occupait pas du tout. C'était plus ma mère qui s'en occupait. Je pense que pour elle c'était quelque chose d'important, mais après elle l'a jamais vraiment verbalisé. Disons que quand il y avait des réunions de début d'année en primaire c'était ma mère qui y allait et encore je sais pas si elle y allait tout le temps. Ensuite pour ce qui est des enseignants, c'est pareil ils étaient bien perçu, enfin je pense, ça ils l'ont jamais dit ».

Quelles étaient leurs attentes concernant ta scolarité ?

« Je pense pas que mes parents avaient des attentes concernant ma scolarité parce qu'ils m'en ont jamais parlé, enfin ils m'ont jamais dit « ouais je veux que tu fasse ça ou ça » non rien. Donc je pense pas qu'ils avaient des attentes. Enfin si il fallait que j'aie à l'école tous les jours, que je ne fasse pas de bêtises, pas de problèmes etc. Mais après de là à dire que mes parents avaient des attentes particulières non, juste bien aller à l'école, écouter les profs et voilà quoi. Si quelqu'un avait des attentes sur ma scolarité je dirais plus que c'était mon frère, c'est plus lui qui était derrière moi plutôt que mes parents ».

As-tu ressenti des pressions de leur part durant ta scolarité ?

« Non, aucune pression de la part de mes parents, jamais. Par contre comme je te disais de la part de mon frère oui j'en ai eu beaucoup ».

C'est-à-dire de la part de ton frère ?

« Bah disons que mes parents ne se sont pas vraiment intéressés à mes études, enfin c'est le ressenti que j'ai là, malgré que ma mère était très présente, en primaire elle m'emmenait et ma ramenait toujours à l'école le matin à midi, le soir tout ça, si voilà j'avais besoin de quelque chose sur l'école je lui demandait elle m'aidait mais voilà quoi sans plus. Mais du coup voilà par contre mon frère lui je lui demandais rien et c'est lui qui était toujours derrière moi, enfin souvent, pas en primaire, mais à partir du collège je dirais, peut être quand du coup il était entré en étude sup, il me posait des questions sur ma scolarité, mes notes, me faisait bosser mes leçons plein de trucs comme ça, mais en fait c'était un peu de la pression que je ressentais, c'est-à-dire que quand il était là je me disais il va me demander des choses sur l'école et moi j'appréhendais à fond, j'avais peur, parce que bon j'étais pas forcément une très bonne élève donc ouais j'avais peur de ce qu'il allait me dire ».

Est-ce qu'un membre de ta famille t'a aidé durant ta scolarité ?

« Alors... comme je viens de te dire mon frère, beaucoup, enfin c'était de l'aide mais à la fois de la pression, c'est-à-dire que moi son aide je la voulais pas forcément parce que déjà il me faisait bosser et moi j'avais pas envie de travailler, puis quand je comprenais pas il s'énervait un peu. Je me souviens en 3^e je passais le brevet blanc, il était chez moi à ce moment, il me faisait réviser les soirs jusqu'à 2h du matin alors que le lendemain je me levais à 6h, je m'en rappelle j'allais dormir je pleurais. Quand j'ai passé le bac aussi il m'avait dit viens chez moi une semaine il habitait à Paris pour réviser, donc lui il partait travailler à 9h et il revenait vers 19 – 20h et donc il me disait de 9h à 19h il faut que tu travailles. Puis quand je comprenais pas des choses il pouvait me les expliquer même si j'osais pas trop demander des fois parce que je me disais il va s'énerver (rire). Mais voilà c'est mon frère qui a beaucoup été derrière moi. Après y'avait aussi ma mère mais disons que ma mère c'était plutôt moi au collège je la sollicitais pour qu'elle me fasse réviser les verbes irréguliers ou qu'elle me pose des questions sur mes leçons pour que j'apprenne. Je faisais

ça parce que j'ai vu mon frère faire comme ça avec ma mère donc je l'ai un peu pris comme exemple. Mais je me souviens que pour moi ma mère elle avait pas trop envie donc je lui disais souvent : « Ah par contre quand c'est Samir qui te demandait là tu disais pas non ». D'ailleurs on en a reparlé y'a pas longtemps de ça, et elle m'a dit « oui parce que toi il fallait que je te pose des questions, donc il fallait réfléchir ». Sinon voilà une fois aussi je me souviens en primaire je faisais pas trop mes devoirs et un matin elle me dit « T'as fait tes devoirs ? » et moi forcément bah non du coup vite, vite, le matin elle regardait mes cahiers, mais du coup c'est elle qui les faisait à ma place je crois donc en fait c'était pas vraiment une aide ».

Donc c'était quels genres d'aides que tu recevais ?

C'était donc plus de mon frère, c'était des aides pour les cours, quand je comprenais pas, mais voilà c'est-à-dire que moi j'avais un peu peur de la pression qu'il me mettait du coup moi je le sollicitais pas trop c'est lui qui venait à moi ». Ah oui je me rappelle aussi qu'en maths on devait faire des DM donc souvent je lui demandais de m'aider parce que lui il était très bon en maths mais la ça allait mieux parce que ça se faisait à distance par msn ou quoi (rire). Et ensuite ma mère qui répondait à mes demandes quand je voulais réviser.

Aujourd'hui comment ta famille qualifie ta réussite scolaire ?

« Bah je pense qu'ils sont contents. Mon frère lui il a toujours été très content dans ce que je faisais parce que je m'en souviens quand j'étais en psycho, il me disait c'est cool ou des trucs comme ça du genre on aura une psy dans la famille, puis il trouvait que c'était intéressant. Mon père lui la psycho il aimait pas il me disait « pourquoi tu fais pas infirmière ? ». Mais ouais ils sont contents ma sœur me dit « C'est bien tu vas être maitresse » des choses comme ça. Et puis si ma mère m'a dit y'a pas longtemps qu'elle était fière de moi ».

Quelle était ton opinion de l'école en primaire collège, lycée etc.. ?

« J'ai toujours eu une bonne opinion de l'école. Je me rappelle avoir toujours dit que j'aimais bien l'école, même si je n'ai jamais été très bonne élève, j'étais moyenne. Mais voilà j'ai toujours respecté mes profs j'ai jamais été une élève perturbatrice ou quoi. En primaire j'aimais bien y aller parce que y'avait toutes mes copines donc on s'amusait bien on était dans la même classe, puis mes maitresses étaient gentilles, donc j'ai que des bons souvenirs. Ensuite au collège et lycée je suis allée dans le privé donc là c'était un peu moins cool dans le sens où j'allais pas aller dans le même collège que mes copines, mais bon c'est pas pour autant que je suis devenue une mauvaise élève ou quoi, non je respectais mes profs, même si c'est vrai que pendant l'adolescence on se rebelle un peu mais sans plus. Ça c'était plus au collège ou je me rebellais parce que j'arrivais souvent en retard à cause des bus et le CPE nous disait faut partir plus tôt donc moi ça m'énervait un peu parce que pour moi c'était pas de ma faute c'était le bus qui était en retard. Mais globalement une bonne opinion de l'école, toujours ».

Pourquoi tu es allée dans le privée ?

« Je suis allée dans le privée je pense parce que, déjà c'était pas un choix de ma part, c'est ma mère qui m'y a mise, mais j'y suis allée je pense parce que comme mon grand frère y ai allé et que pour lui ça a marché elle a dû se dire je vais faire pareil avec elle. Mais ma sœur qui est plus grande que moi est allée dans ce collège de quartier donc je me dis aussi peut-être que c'est mon frère qui a dû dire à ma mère aussi mets la dans le privé par ce que le collège ici il est nul, y'avait beaucoup de délinquance, c'était le seul collège du quartier donc bon... Du coup j'avais une copine a moi qui... sa mère voulait la mettre dans le privé du coup j'ai pu choisir mon collège en allant dans le même qu'elle pour ne pas me retrouver toute seule. Puis ma mère la connaissait c'était une

très bonne élève, sérieuse, intelligente, beaucoup plus que moi, donc elle a accepté de me mettre au même endroit ».

Quand tu étais jeune que voulais-tu faire ?

« Alors moi quand j'étais jeune, comme j'ai dit tout à l'heure j'aimais bien l'école, surtout en primaire en fait, et donc des fois je mangeais à la cantine, c'était rare, mais j'aimais bien y aller quand y avait moule frite ou pendant le repas de Noël, et je voyais les dames de la cantine qui servaient et nettoyaient les tables, et je sais pas moi ça m'avait marqué et donc je me rappelle que je disais quand je serais grande je ferais comme les dames de la cantine. Puis chez moi on me disait d'accord, en fait ça les faisait rire que je voulais faire ça sûrement parce que quand on demande aux enfants ce qu'ils veulent faire plus tard ils sont très ambitieux en disant médecin, vétérinaire, astronaute ou quoi ... Bon après forcément ça a changé je ne voulais plus faire ça, mais je ne savais pas quoi faire ».

As quoi dois-tu ta réussite scolaire ?

« Alors je dirais à mon frère. Je pense que si il n'avait pas été derrière moi comme il l'a été je n'en serais pas là aujourd'hui. Donc enfin de compte je ne regrette vraiment pas la manière dont il a agi avec moi, parce que moi j'étais pas vraiment quelqu'un qui savait ce qu'elle voulait. C'est vrai que j'aimais l'école ça ne me dérangeait pas d'y aller, j'étais ni bonne ni mauvaise, on va dire moyenne. Au collège je faisais quand même mes devoirs, je révisais mes leçons, j'étais quand même un peu autonome dans mon travail contrairement en primaire. Après c'est vrai que je faisais le strict minimum et même encore aujourd'hui et pour mes études post-bac j'ai toujours fait le minimum, je suis quelqu'un qui arrive pas à travailler trop, et qui fais tout à la dernière minute, donc bon peut-être que j'avais des facilités ça je sais pas je pense pas même. Mais voilà vraiment je dirais mon frère et puis peut-être à mon « sérieux » dans le sens où je savais qu'il ne fallait pas aller à l'école pour faire n'importe quoi ou s'amuser, et qu'il fallait que je travail, pour avoir de bonnes notes, ou du moins avoir au moins la moyenne ».

L'école a-t-elle contribué à ta réussite ?

« Je pense pas qu'on puisse dire non, parce que bon, c'est quand même grâce à l'école que j'ai pu apprendre des choses, grâce aux enseignants qui nous faisaient cours donc oui bien sûr sans l'école on est rien. Je dirais même que l'école non seulement ça nous apprend des choses dans les disciplines telles que les maths et tout ça, mais je dirais aussi que ça nous éduque. Enfin voilà moi je viens de la Ricamarie, en primaire j'étais qu'avec des arabes y'avait une française dans mon école, Marion Laniel, ça m'a marqué parce que c'était la seule, puis y'avait une famille italienne sinon on était que des arabes, donc comme on venait tous du même milieu on était pareil enfin rien nous choquait, on savait pas forcément bien s'exprimer, on était tout le temps à trainer au Montcel (un sous quartier) enfin voilà on était un peu entre nous, puis quand je suis allée dans le privé, là, la population majoritaire c'était les français même si il y avait quelques arabes, mais voilà du coup j'ai découvert de nouvelles personnes, de nouvelles mentalités etc. Puis je dirais que ça s'est accentué dès mon entrée à la fac ou là vraiment je me suis dit « ouais en fait là c'est un tout autre monde » et c'est vrai que j'ai grandi grâce à l'école j'ai rencontré des personnes différentes, j'ai appris des choses, appris à mieux m'exprimer donc oui l'école à toute sa place dans ma réussite ».

Du coup c'est l'école ou les camarades qui ont contribué à ta réussite ?

« Bah je dirais les deux parce que sans l'école il n'y aurait pas d'élèves, puis en complément les élèves parce que du fait qu'ils étaient différents de moi, j'ai appris d'eux. Disons que des fois j'étais pas moi-même avec eux j'étais un peu dans la retenue puis quand je retrouvais mes vraies copines là

j'étais moi-même parce que je me retrouvais avec des gens qui je le savais étaient comme moi, avaient les mêmes délires que moi et tout ça ... ».

Donc tu penses que c'est l'école privé qui a permis ça ?

« Toutes mes copines qui sont allées dans ce collège du quartier, il n'y en a aucune qui a fait des études post-bac. Pour celles qui ont eu leur bac, elles n'ont pas continué, sinon elles ont arrêté avant donc moi je dirais que oui c'est l'école privé qui a permis ça ».

Est-ce qu'une personne a contribué à ta réussite ?

« Mon frère. C'est vraiment le seul, qui a toujours été derrière moi, qui m'a aidé, m'a conseillé. Enfin la tu me pose la question et c'est lui qui me vient en tête directement sans aucun doute. Après je vais dire mes parents aussi parce que c'est quand même eux qui ont financés mon école privé, ils me donnaient aussi de l'argent pour me nourrir quand je suis parti à Montpellier pour mes études. Mais voilà vraiment la personne qui y a contribué dans les enseignements et tout ça c'est mon frère. Après je dirais aussi indirectement mon père, même si il n'a jamais participé à ma scolarité il a eu un impact dans le sens où quand ma sœur a voulu poursuivre après le bac il ne voulait pas trop la laisser partir de Saint-Etienne par ce que c'était une fille je crois et avec sa mentalité de bledard, lui il faisait bien la différence entre les filles et les garçons, il était très strictes enfin surtout avec mes frères et sœurs parce que bon moi je suis la dernière et je suis bien plus jeune qu'eux donc du coup, elle a pas pu faire ce qu'elle voulait. Donc en fait ma sœur elle m'a un peu ouvert les portes parce que mon père a vu que comme il l'a pas laissé faire ce qu'elle voulait elle a pas pu continuer donc quand moi j'ai voulu faire des études et partir il a pas dit non même si je me souviens que le fait que j'aille à Montpellier il était pas forcément content mais bon il a accepté. Et donc je me disais dans ma tête il m'a laissé partir donc il a eu confiance en moi, donc il faut pas que je ratte, que je fasse n'importe quoi, parce qu'après il va penser que je suis parti juste pour partir. Donc j'avais quand même ça en tête... mon père ».

Aucun prof n'a joué un rôle dans ta réussite en particulier ?

« Bah la comme ça non, y'a personne qui me vient en tête, j'ai eu des profs préférés et tout ça mais aucun n'a fait que je réussisse, enfin il y en a aucun pour lequel je me dis « ah s'il avait pas été là j'en serais pas là ».

As-tu reçu des aides particulières durant ta scolarité ?

« Quand j'étais en primaire, j'allais à l'aide aux devoirs certains soirs c'était un truc que l'école proposait. Ensuite il y a eu mon frère comme je t'ai dit qui m'aidait sinon non ».

As-tu toujours eu une scolarité stable en réussite ?

« Disons que je n'ai jamais été une excellente élève, loin de là, je pense que j'ai toujours été moyenne, des fois moyenne moins, des fois moyenne plus. Puis il faut dire que j'aimais bien le sport, j'étais très bonne en EPS, j'avais toujours de bonnes moyennes donc ça remontait ma moyenne générale. Après c'est vrai que j'ai toujours été une élève sérieuse à l'école, j'avais pratiquement jamais de retenues, peut-être quelques remarques parce que j'oubliais mon matériel, ou je bavardais un peu. Puis j'avais quand même cette envie de réussir, d'avoir de bonnes notes, pourquoi je sais pas, mais voilà je voulais au moins assurer la moyenne et tant que j'y arrivais je continuais. Je disais tout à l'heure que je suis plutôt je nature fainéante, je fais le strict minimum et je voyais que je réussissais en faisant « rien » donc pour moi c'était pas un fardeau de travailler et d'aller à l'école. Donc oui je dirais que j'ai toujours eu une scolarité stable mais dans la moyenne.

As-tu rencontré des difficultés tout au long de ta scolarité ?

« Non, pas que je me souviens. Enfin j'ai redoublé ma 4^e c'est vrai, peut-être parce que là je voulais vraiment rien faire. Mais je sais que l'année d'après j'ai pas plus travaillé et j'ai eu de très bonnes notes par contre cette année, surtout en maths. Sinon non je ne pense pas avoir rencontré de difficultés ».

Penses-tu avoir dû fournir plus d'efforts que les autres dû à ton milieu culturel différent pour réussir ?

« Alors la non pas du tout, je suis quelqu'un de fainéante, j'aime bien tout faire à la dernière minute, travaillais la veille pour le lendemain quand j'avais des contrôles au collège ou lycée. Puis même en licence je révisais 2-3 jours avant je lisais mes cours donc non. La seule année où j'ai plus travaillé c'était pour mon concours en M1 et encore je sais que j'en ai pas fait beaucoup parce que je compare avec une copine à moi qui elle pour le coup est issue d'un bon milieu, on a passé toutes nos études post-bac ensemble de ma L1 jusqu'aujourd'hui et elle c'était vraiment une bosseuse, donc au contraire elle me stressait parce que je me disais je fais rien à côté d'elle. Donc non j'ai pas fourni plus d'efforts que les autres je pense ».

As-tu eu honte dire aux autres d'où tu venais, de ton milieu ?

« Non au contraire, j'étais fière. D'autant plus que je venais d'un quartier qui était réputé comme étant un quartier « dangereux », enfin disons que la Ricamarie on en entendais beaucoup parler, alors que moi j'étais tranquille dans ma petite maison, et j'étais loin d'être dangereuse, donc le fait que je vienne de ce quartier ça a fait que quand je suis entrée au collège, les gens le savaient donc personne ne me cherchait les problèmes ou quoi que ce soit. Au contraire, j'avais même l'impression que les gens cherchaient à parler avec moi. Donc non je n'ai pas du tout eu honte au contraire ça a même été une force ».